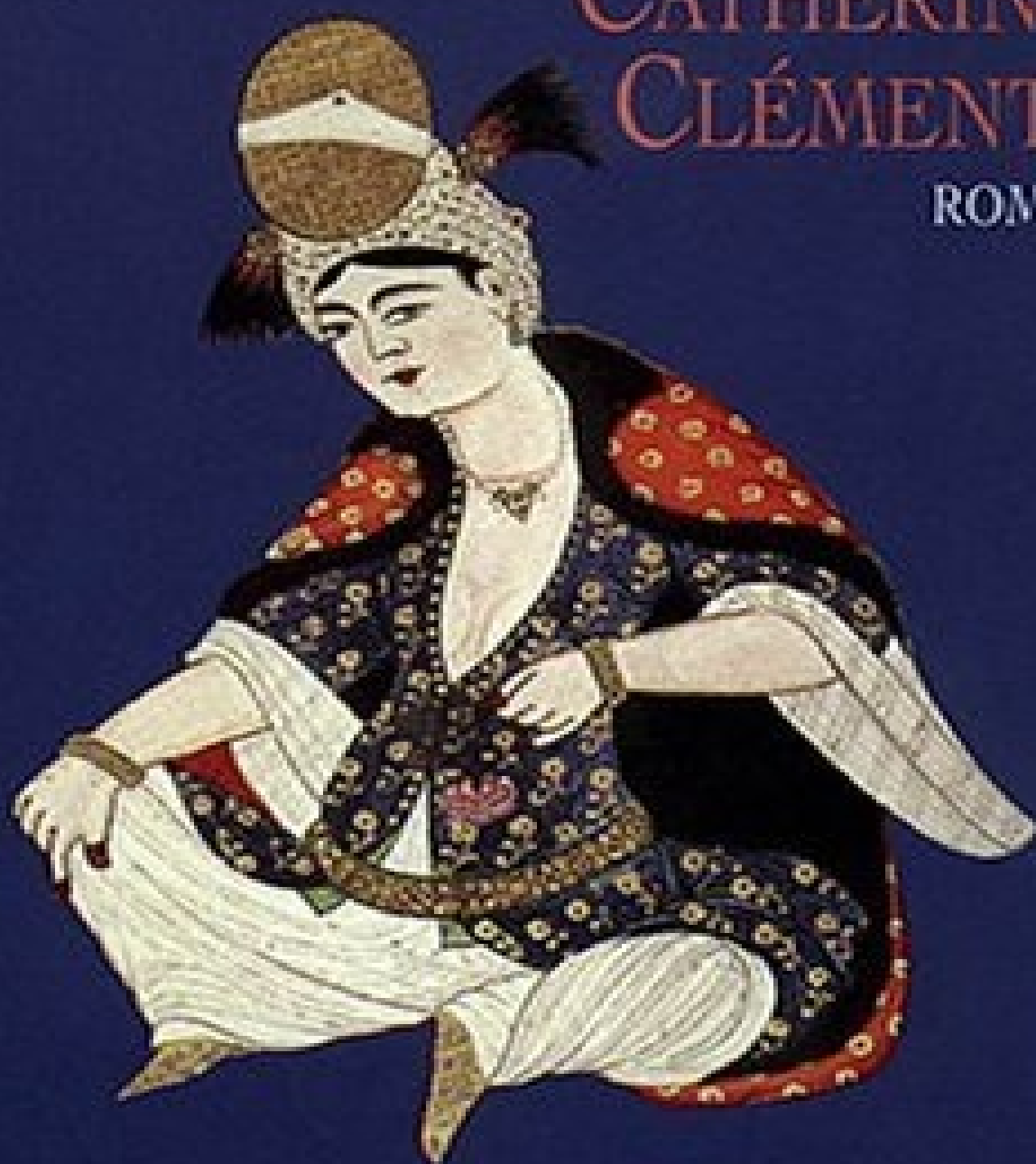


La SULTANE

CATHERINE
CLÉMENT

ROMAN



GRASSET

CATHERINE CLÉMENT

LA SULTANE

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[DU MÊME AUTEUR](#)

[Dédicace](#)

[Enfances](#)

[1509](#)

[Quelque pari en Ruthénie](#)

[Quelque part en Albanie](#)

[1513](#)

[Elle](#)

[Lui](#)

[1520](#)

[Istamboul](#)

[Enfermements](#)

[1521](#)

[Rumeurs](#)

[Elle](#)

[Lui](#)

[Corruptions](#)

[1523](#)

[La prophétie de l'Égyptienne](#)

[Rencontres](#)

[1526](#)

[Les bouquets](#)

[La mémoire de Byzance](#)

[1527](#)

[Ibrahim en Égypte](#)

[1528](#)

[Istamboul](#)

[Le Caire](#)

[Istamboul](#)

[Le Caire](#)

[Istamboul](#)

[Crises](#)

[1532](#)

[Les ours](#)

[1535](#)

[Les Eaux-Douces d'Europe](#)

[Crimes](#)

[1536](#)

[Eslher Kyra](#)

[1540](#)

[1550](#)

[1553](#)

[Eregli](#)

[Deuils](#)

[1557](#)

[1558](#)

[1566](#)

© 1981, Éditions Grasset et Fasquelle
978-2-246-26219-0

DU MÊME AUTEUR

Romans

BILDOUNGUE, Paris, Christian Bourgois, 1978.

LE MAURE DE VENISE, Paris, Grasset, 1983.

BLEU PANIQUE, Paris, Grasset, 1986.

ADRIENNE LECOUVREUR OU LE CŒUR TRANSPORTÉ, Paris, Robert Laffont, 1991.

LA SENORA, Paris, Calmann-Lévy, 1992.

POUR L'AMOUR DE L'INDE, Paris, Flammarion, 1993.

Essais

LÉVI-STRAUSS OU LA STRUCTURE ET LE MALHEUR, Paris, Seghers, 1^{re} édition en 1970, 2^e édition en 1974, dernière édition entièrement remaniée en Biblio-poche en 1985.

LE POUVOIR DES MOTS, Marne, coll. « Repères sciences humaines », 1974.

MIROIRS DU SUJET, 10/18, série « Esthétiques », 1975.

LES FILS DE FREUD SONT FATIGUÉS, Paris, Grasset, coll. « Figures », 1978.

L'OPÉRA ou LA DÉFAITE DES FEMMES, Paris, Grasset, coll. « Figures », 1979.

VIES ET LÉGENDES DE JACQUES LACAN, Paris, Grasset, coll. « Figures », 1981. Repris en Biblio-poche en 1986.

RÊVER CHACUN POUR L'AUTRE, essai sur la politique culturelle, Paris, Fayard, 1982.

LE GOÛT DU MIEL, Paris, Grasset, coll. « Figures », 1987.

GANDHI OU L'ATHLÈTE DE LA LIBERTÉ, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », 1989, 2^e édition, 1990.

LA SYNCOPE, PHILOSOPHIE DU RAVISSEMENT, Paris, Grasset, coll. « Figures », 1990.

LA PÈGRE, LA PESTE ET LES DIEUX (Chronique du Festival d'Avignon), Paris, Éditions Théâtrales, 1991.

SISSI, L'IMPÉRATRICE ANARCHISTE, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », 1992.

Poésie

GROWING AN INDIAN STAR, poèmes en anglais, Delhi, Vikas, 1991.

En collaboration

L'ANTHROPOLOGIE : SCIENCE DES SOCIÉTÉS PRIMITIVES?, avec J. Copans, S. Tornay, M. Godelier, Denoël, «Le point de la question », 1971.

POUR UNE CRITIQUE MARXISTE DE LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE, avec Pierre Bruno et Lucien Sève, Paris, Éditions sociales, 1973, 2^e édition, 1977.

LA JEUNE NÉE. avec Hélène Cixous, Paris, UGE 10/18, 1975.

LA PSYCHANALYSE, avec François Gantheret et Bernard Méricot, Larousse, Encyclopoche, 1976.

TORERO D'OR, avec François Coupry, Paris, Hachette, 1981. Nouvelle édition entièrement remaniée, Paris, Robert Laffont, 1992.

LA FOLLE ET LE SAINT, avec Sudhir Kakar, Paris, Le Seuil, 1993.

roman

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

Enfances

Quelque pari en Ruthénie

La petite fille jouait avec l'eau, seule.

A l'endroit où il embrassait la rivière, le ruisseau jaillissait en cascade. Alexandra y avait bâti un minuscule moulin, avec trois brindilles de jonc, deux fourches, et une branche en travers. La roue de jonc tournait, un peu. Et les libellules aux ailes de tabac s'y posaient le temps d'une vibration. Alexandra tendit la main, et la roue bascula dans le ruisseau.

C'est alors qu'elle les vit. Toute une troupe armée, soulevant la poussière; ils ne se hâtaient pas, ils avaient tout leur temps. La petite bondit derrière un tronc d'arbre mort, et ne regarda plus.

Juste au moment d'entrer dans le village, elle entendit le galop et la charge, les cris hurlants des cosaques, les sanglots de peur des villageois; tout allait très vite. Dans un brouillard de sable, ils chassaient hors des maisons les habitants à coups de fouet et de sabre, entassaient sur les selles les chaudrons, les volailles, les enfants. Les animaux fuyaient, les hommes se cachaient, les femmes pleuraient. Alexandra vit revenir les cavaliers, poussant devant eux une dizaine d'enfants effrayés qui couraient en larmes. Et derrière les cosaques, son père, dans sa vieille robe de pope enfilée à la hâte, impuissant, pleurait de colère en traçant un grand signe de croix sur les enfants du village. Alexandra avait dressé la tête pour le voir; ses cheveux roux attrapèrent le soleil. Un jeune cosaque traînard allait au pas; à sa selle pendaient un chaudron et une poule. Il regardait une bague, encore enfilée sur un doigt fraîchement coupé. En relevant la tête, il aperçut la tache rousse sur le tronc du saule, et lança son cheval au petit trot, cueillant la petite fille au vol. Elle fut la dernière captive de la razzia. En se retournant, elle vit son père courir, et le village couronné d'une chevelure de flammes.

Le jeune pope demeura seul, idiot sur la route vide. Il fallait retourner au village qui brûlait, tout remettre en ordre. Et oublier l'enfant aux cheveux d'incendie.

Elle n'avait pas peur. Les autres enfants criaient, mais elle demeurait là, léthargique. Quand ils arrivèrent dans la clairière, les chariots les attendaient, attelés de boeufs. Des feux s'allumèrent, les enfants eurent une soupe, ils ne bougeaient pas, ils ne vivaient plus. Les cosaques les entassèrent sous les bâches, et le convoi se mit en route à la nuit. Ils éteignirent les feux à coups de bottes, les lueurs mouraient, Alexandra cacha ses cheveux sous la couverture; déjà un enfant l'avait traitée de sorcière.

Ils franchirent les forêts bleues des Carpates, les étendues de sapins et d'ombre; ils longèrent des falaises survolées par des aigles blancs.

Ils croisèrent des prairies jaunies de sécheresse, où des Roums dansaient au son des tambourins, et les femmes venaient les regarder sans rien dire; ils rencontrèrent des paysans au regard fuyant de peur, qui se signaient à la sauvette; ils parvinrent dans la Ruménie hostile où le souvenir d'un tyran sanglant hantait les nuits de vivants mourant de peur qu'il ne vînt sucer leur sang. Des pieux hérissaient encore les limites de son royaume; des restes de têtes de morts plantées sur les poteaux achevaient de se détacher.

Ils traversèrent de longues plaines où frémissaient l'orge et le seigle. Les chariots avaient troqué les bœufs contre de grands buffles noirs aux cornes larges. A la croisée des chemins ils virent des totems de bois sculptés venus d'un autre âge; et les cosaques détournèrent le regard et piquaient leur cheval. Ils rattrapèrent le Dniestr qui charriait des bois coupés, et ce fut l'automne. Puis les étangs gelèrent. Les enfants s'enroulaient jusqu'aux yeux dans les couvertures. Alexandra gardait pour elle seule une couverture de fourrure que lui avait donnée son cosaque ravisseur, parce que la peau de l'animal était de la même couleur que ses cheveux. Il aurait bien voulu lui dire le nom de la bête, mais il parlait mal le ruthène, et ils ne se comprenaient pas.

Un soir, ils firent halte dans un bois clairsemé où tout était obscur. Les enfants sautèrent des chariots, l'un après l'autre, encore engourdis de sommeil, les yeux embués. Alexandra ne dormait pas. Elle avait épié le cri des chouettes, et guetté son ami au cheval roux. Il vint la cueillir au vol, et la fit tourner autour de lui, gravement. La petite riait aux éclats, et ses cheveux autour d'elle faisaient une étoile claire. Quand elle cessa de rire, un peu étourdie, il la garda près de lui, et posa ses mains sur la tête rousse, éperdu. Ils restèrent ainsi un long moment; Alexandra n'entendait plus rien du bruit du monde, les mains tendres de son ami lui fermaient les oreilles; elle était bien. Lentement, guidant sa bête avec les jambes, il la dirigea vers le feu qui, déjà, chauffait toute la troupe: les enfants serrés les uns contre les autres attendaient le repas.

Ils mangèrent, comme chaque soir, la bouillie de sarrasin, leur unique nourriture. Le jeune cosaque n'avait pas lâché Alexandra. Elle mangea sur ses genoux, et il caressait ses cheveux sans rien dire. C'est ce soir-là qu'elle apprit qu'il s'appelait Piotr, parce que ses camarades le moquèrent à cause d'elle, et de sa rousueur de petite sorcière. Quand elle fut rassasiée, elle se blottit contre lui et s'endormit comme s'endorment les enfants, soudainement. Il la garda ainsi toute la nuit; il n'avait pas mangé. A l'aube, elle se réveilla dans ses bras. Elle se retourna vers l'homme qui tombait de fatigue, et s'étonna de trouver rugueuse la peau des joues, contre laquelle elle se frottait en s'étirant. Elle se mit à rire encore; et lui, tout joyeux, fit de même.

Un rituel s'installa. Chaque soir, Piotr venait chercher Alexandra à la descente des chariots, chaque soir, il la posait sur son cheval, la conduisait vers le feu et la soupe. Chaque nuit, ils dormaient l'un contre l'autre, elle lovée contre sa poitrine, lui, tenant dans les mains les boucles frisées de ses cheveux. Les cosaques s'étaient habitués; on ne riait plus à les voir ensemble. Certains soirs, Piotr arrivait au galop, et piquait la petite au vol, qui lui tendait les bras avec un rire fou. Parfois, il l'emmenait plus loin, quand il y avait une rivière ou un étang, et ils restaient là tous deux, à regarder le vol des oies sauvages et des canards. Ils ne pouvaient pas se parler; mais ils se touchaient sans cesse, et leur regard se posait sur les mêmes choses, les loutres qui se cachaient dans les failles des étangs gelés, les oiseaux qui filaient subitement, et les hérons tranquilles qui, soudain, prenaient leur vol. L'hiver leur était doux.

Un jour, Piotr tarda à venir. L'hiver commençait à s'estomper à peine; les neiges se faisaient moins rudes, et Alexandra savait que les premiers perce-neige n'allaient pas tarder à fleurir. Elle descendit du chariot toute seule, et, attendant son ami, s'écarta de la halte. Les arbres morts ne l'effrayaient pas; un mulot surgit, qui l'entraîna plus loin. Là où poussaient les perce-neige de son désir.

Devant elle, il y avait un homme immense, avec une cape brune. Un homme sans âge, dont les yeux luisants la fixaient sans regard. Alexandra, pour la première fois de sa vie, sut qu'elle avait peur. Le cœur se mit à lui battre jusque dans le creux de son cou, et elle voulut courir. Mais l'homme la regardait toujours, avec sa face toute blanche. Perdue, elle demeura immobile; après un long temps, ses jambes, lentement, se mirent à marcher vers lui, qui n'avait pas bougé.

Alexandra savait que le danger la menaçait. Silencieusement, elle criait vers son ami, mais elle était seule, seule avec cet homme qui sentait la mort. Quand elle fut tout près de lui, il ouvrit sa cape et l'enveloppa avec un sourire qui lui découvrait les dents. Elle s'évanouit; l'homme pencha son sourire vers le cou de la petite fille qui ne bougeait plus; Les perce-neige en bouquets tombèrent à terre.

Piotr n'avait pas trouvé son amie près du feu. Il était revenu au chariot, avait fouillé les couvertures, et s'était inquiété. Son cheval le promena de clairière en clairière, vainement: Alexandra avait disparu. Il la chercha une partie de la nuit, revenant voir si elle n'était pas rentrée près des autres enfants, qui ne s'occupaient pas d'elle. Les cosaques bougonnèrent: elle était perdue, les loups la mangeraient, ce n'était qu'une enfant. Il en trouverait une autre à la prochaine razzia. Mais Piotr repartait en silence, les dents serrées. Chaque branche qui craquait lui faisait battre le cœur, il tirait son sabre, s'affolait. Enfin, il aperçut la tache claire des cheveux roux. L'homme s'enfuyait au loin, en clopinant. L'aube commençait à poindre.

Il la ramassa, inerte, et l'embrassa partout. Elle avait les yeux fermés, et le bas de sa robe saignait encore.

Il releva le jupon sali, fébrilement, et chercha sur le corps évanoui les traces des blessures : il n'y en avait pas. Il regarda le petit cou, et crut y voir deux traits pointus, qui le firent frémir d'angoisse. Alexandra ouvrit les yeux, et jeta ses bras autour du cou de son ami, avec un petit soupir d'oiseau. Il lui parlait, la questionnait, mais elle ne comprenait pas. Elle passa la main sur l'une de ses cuisses, et fit une grimace de douleur; mais Piotr ne le vit pas. Il la ramena vers le feu, l'enroula dans sa couverture, et la veilla jusqu'à ce qu'elle fût apaisée.

Au petit jour, il la quitta. Son cheval galopait à travers la forêt, jusqu'au prochain village. L'homme à la cape brune n'était pas encore parvenu aux premières maisons: c'était un vieil homme las. Piotr le rattrapa, le prit par les cheveux, et, lui montrant le soleil, l'avertit qu'il allait mourir. Le vieillard, figé, ne fit pas un geste pour se défendre. Il mourut du premier coup, la tête entamée par le sabre. Piotr descendit de cheval, coupa une branche pointue, et, lentement, planta le pieu en plein milieu du corps. Aucun sang ne jaillit du cœur transpercé. Piotr se gratta la tête, étonné, et se lava les mains à la fontaine voisine.

Alexandra se tut longtemps, murée dans un silence figé. Elle ne riait plus. Il fallut de longues semaines, de longues promenades, et les mains de Piotr sur sa tête, pour qu'enfin elle acceptât de sourire, de manger, de courir avec lui. Il lui parlait sans cesse; il lui apportait des bourgeons de saule, des oiseaux capturés au nid, de petites bêtes vivantes, qu'il tenait bien serrées au creux de ses mains, toutes chaudes. Elle ne parlait pas. Mais elle avait recommencé à rire.

L'étape prit fin.

Ils repartirent, traversant les plaines et les montagnes. Et leur vie suivait le rythme de l'hiver déclinant.

Un jour, alors que les neiges fondaient partout, le cheval de Piotr fit un écart près d'un ravin. Il tomba avec un grand cri. Les cosaques s'arrêtèrent; du fond de son chariot, Alexandra n'avait rien vu. Ils descendirent à travers les cailloux et les bois morts, et remontèrent le corps de Piotr, cassé de partout. Il fallut l'installer dans le chariot, le coucher, pousser les enfants; mais les cosaques hochaient la tête avec un air définitif. Ils reprirent leur route; Piotr était perdu. Ils ramèneraient le corps à sa mère.

Le chariot cahotait, et Piotr, à chaque secousse, hurlait. Alexandra s'était blottie contre lui comme s'il dormait, et, quand il criait, elle posait sa main sur la bouche de son ami, les yeux suppliants. Il la regardait soudain, éperdu, et tentait de la serrer plus fort, mais ses bras étaient morts, et des larmes coulaient de ses yeux fatigués. Il fut ainsi pendant des jours et Alexandra ne le quitta pas. Un soir enfin, il sembla qu'il allait s'endormir. La petite, couchée contre lui, sanglotait d'épuisement et de tristesse. Il baissa les yeux vers un collier bleu qu'il portait au cou. Il regardait si fixement ce collier, qu'Alexandra en fut saisie. Lentement, elle étendit la main, et, cherchant dans le regard de son ami ce qu'il voulait lui dire, commença de détacher l'agrafe qui le fermait. Il ferma les yeux, et sourit quand elle accrocha les perles bleues autour de son cou d'enfant.

Au matin, il mourut. Alexandra dormait toujours auprès de lui.

Il fallut continuer à vivre avec les autres enfants, écouter leurs piailllements effarés, jouer aux mêmes jeux. Les cosaques ne la maltraièrent pas. Le corps de Piotr, attaché au dernier cheval de la troupe, ballottait dans sa couverture; mais plus rien n'était visible de lui, pas même un brin de ses cheveux.

Un jour, coula un fleuve sans limites.

Aussi loin que regardaient les petits, ils ne voyaient pas de rivages. A se faire mal aux yeux, ils cherchaient l'autre bord, et n'apercevaient qu'une ligne tremblante et droite. Alexandra pensa que c'était un brouillard magique. Les maisons se faisaient plus serrées sur la seule rive de ce fleuve immense. Des tours crénelées apparurent, des dômes couverts de blancheur, des ombres boisées sur les collines, et des fumées de vapeur. Une grande agitation réchauffa l'air. Ils étaient arrivés à Istamboul.

La Ville venait de trembler, par secousses immenses, châtiée, abîmée d'angoisse. Les murs s'étaient écroulés sur des vieillards, les maisons laissaient voir, dans les rues, des pans entiers de bois cassé. Les chiens jaunes erraient à l'abandon, et des femmes priaient à genoux devant les vieilles basiliques byzantines. Une secousse plus violente que les autres avait fait tomber une large écaille du plâtre qui recouvrait les mosaïques d'Haghia Sophia; l'antique église transformée en mosquée avait révélé aux yeux de tous les anges d'or qui peuplaient ses cieux constellés, et leurs ailes magnifiques. Les femmes grecques pensèrent que Byzance se vengeait. La Ville, accablée, murmurait. Le Sultan faisait la guerre au loin. Son fils résidait ailleurs, à Andrinople, attendant de succéder à son père. Istamboul dut se guérir elle-même. Les marchés aux esclaves ne désemplissaient pas.

C'est là que les cosaques conduisirent les fillettes. Il y eut des jours mornes, des cours tristes, des nuits tassées les unes contre les autres, et une vieille aux mains crochues qui les palpait partout.

On acheta Alexandra pour la blancheur de son corps, pour ses yeux noirs, ronds et brillants, et pour son étrange voix haut perchée. Et malgré ses cheveux, que les marchands auraient voulu cacher, et que

l'acheteur touchait du bout des doigts, à regret, essayant en vain d'en lisser le crépu indocile.

Les marchands insistaient: voyez ce cou mince, les poignets si petits, les hanches parfaites... Ils la firent avancer nue à côté d'une grosse fillette circassienne à la peau granuleuse, qui marchait lentement. Elle tomba lourdement avec un grand cri de bête.

Les cosaques mâchaient du mastic en regardant de loin.

Alexandra éclata de rire. Elle avait pris la jambe de la grosse fille, et l'autre n'avait rien vu. L'acheteur se mit à rire lui aussi, et, prenant les deux fillettes dans le même lot, il conclut le marché.

Il décida de l'appeler Hürrem, la Rieuse, et c'est par ce nom qu'il la présenta à son entrée dans le Harem du Jeune Seigneur, quand il la conduisit à Andrinople.

Quelque part en Albanie

Démétrios n'en pouvait plus. La voix de la femme le pourchassait à travers toute la maison; elle criait, hurlait, le cherchait en martelant l'espace. Il ne bougeait pas. Accroupi sous le grand tamaris, chatouillé par des brindilles cendrées qui lui piquaient le dos et les cuisses, il n'écoutait que le vent. Et la voix hurlante, possessive, douce, luttait contre les airs.

La veuve exigeait sa présence pour chacun de ses gestes. Il devait assister à la totalité de sa vie. Mais l'aube était à lui. Avec les premières couleurs sur la mer encore noire, venaient aussi les premières odeurs d'écume et de bois brûlé, et le bruit régulier des bateaux qui rentraient au port, voiles basses. Il avait pu, cette fois encore, quitter le lit de la grosse femme. Elle dormait la bouche ouverte, la main sur son sexe satisfait. L'enfant avait enjambé la femme, fermé la petite porte noire, respiré les premières lueurs pâles. C'était sa liberté matinale. Si le vent soufflait du côté de la mer, il pourrait sortir son rebab, et jouer, jouer, oublier. Mais si le vent revenait vers la maison, il faudrait abandonner le petit violon, et se livrer tout entier au soleil. Il se purifiait de la femme en jouissant seul, en paix. C'était une parenthèse dans l'esclavage.

Le vent soufflait vers la maison.

Le lendemain, dès l'aurore, le vent lui apporta les sons d'une langue nouvelle. Des voix musulmanes, les voix des maîtres. Aucun bateau n'abordait jamais de ce côté. Démétrios bondit, se fit gifler par une branche de tamaris, les fleurs roses tombaient autour de sa tête, et lui faisaient comme des cheveux clairs sur la rousseur de sa tignasse. Il émergea, nu, à l'air libre. Du caïque descendaient des Turcs, des marchands, sans doute. Un hauban pendait cassé. Et, pendant que les hommes s'installaient sur le sable en psalmodiant à voix basse, les marins commencèrent à s'occuper du bois abîmé. L'enfant dégringola le petit chemin, de toutes ses forces, et tomba; les pierres l'écorchaient, il saignait, courait, ne pouvait plus respirer. Le vent lui envoyait l'air de ses aubes libres, et les marchands le regardaient, en se poussant du coude. Une racine le prit au pied, il culbuta. Le plus jeune des marchands le reçut dans ses bras, et le leva vers le soleil en riant. Un gibier capturé, qui ne se débattait pas. Démétrios se blottit là où sa chute l'avait fait tomber, heureux.

De la maison fermée sortit la veuve, éveillée par les cris et les rires. Elle mit longtemps à arriver, s'accrochant à chaque touffe de myrtes, et son souffle court l'obligeait à s'arrêter, les mains sur les

reins, les voiles défaits, la bouche tout ouverte. Les marchands se passaient Démétrios de bras en bras, lui donnaient à boire, le nourrissaient: c'était une grande poupée molle et docile. Quand ils le posèrent, Démétrios s'aperçut, alors seulement, que la veuve ne criait pas. Non. Elle comptait une à une les pièces d'une bourse qui semblait immense à l'enfant. Elle le poussa d'une tape vers le plus âgé des marchands, et sortit de son voile le rebab que Démétrios avait oublié sous le tamaris. Plus tard, quand les voiles du caïque se déployèrent en triangle sur la mer, Démétrios sut qu'il allait changer de maître.

Ce fut encore une maîtresse. Elle lui donna le nom d'Ibrahim; elle était lointaine et douce. Elle lui fit apprendre le Coran, les poètes, et les sonorités des violes. Elle lui apprit à lire et à manger; elle ne lui demandait rien en échange. Quand il sut lire, il lut aussi les Évangiles, mais en cachette; le rebab et les Évangiles l'abritaient secrètement, comme le tamaris d'Albanie. Il vivait en reclus dans la pièce la plus sombre de la maison de Galata; de la ville, il ne voyait rien. Démétrios grandissait et s'ennuyait. Elle finit par le vendre fort cher à un intermédiaire qui recrutait les pages pour le Sérail du Jeune Seigneur, le petit-fils du Conquérant.

Elle

Le Sérail d'Andrinople n'était pas bien chauffé. Dans les grands bâtiments rustiques, les vents s'engouffraient par toutes les portes, le souffle du froid envahissait le Harem pendant tout l'hiver. Et malgré les efforts de la vieille Sultane Validé, dont tout le monde chantait la bonté légendaire, le Harem s'ennuyait. Le Harem savait Soliman occupé par ses apprentissages politiques et l'amour de ses pages. Mais si le jeune Prince avait observé plus fréquemment les rituels des visites aux esclaves raziées pour ses plaisirs et la bonne ordonnance de l'Empire, l'ennui eût été le même. Tout y était brutal, sortant à peine de la sauvagerie qui suit les grands bouleversements. Andrinople était loin d'Istamboul.

La Rieuse trouvait chauds les braseros, rouges les tapis brodés, et royales les maisons cloisonnées d'arabesques où elle vivait enfermée. L'ennui lui venait d'ailleurs. De la course impossible et des pieds contraints au carreau, privés de la terre boueuse où ils pouvaient s'enfoncer légèrement. Elle pleurait les ruisseaux perdus; et les fleuves aux larges berges dont le cours savait la calmer. Du long voyage à travers plaines et montagnes ne restait plus désormais, dans sa mémoire heureuse, que le souvenir d'un jeu un peu rude avec des frères ou des cousins. Il n'y avait plus le doux cosaque blond qui lui avait donné la couverture semblable à ses cheveux, ni les chansons qu'ils chantaient ensemble le long du chemin, quand il chevauchait derrière le chariot plein d'enfants effrayés.

Elle apprit, un jour après l'autre, les gestes menus des servantes du Harem. Elle sut verser à boire en laissant couler de très haut le jet de thé, du bec courbe jusque dans la tasse; c'était pour elle comme un ruisseau clair, chantant en éclats d'eau bouillante sur l'argent frais. Cela, elle le sut très vite. Dès qu'il s'agissait d'eau, Hürrem savait. Et souvent, elle rêvait si fort que le thé débordait, pendant que la Grande Maîtresse criait et que les almées poussaient autour d'elle de petits cris d'oiseaux pointus. Elle quittait alors la salle en serrant les lèvres, et pleurait. Seule. Jamais on ne lui vit une larme.

Elle sut aussi marcher, porter les corbeilles et les fruits, peler les pêches et les citrons, les tendre en étalant les écorces comme des pétales sur la paume de la main; elle apprit à danser, à porter les larges costumes flottants sans s'y prendre les jambes, elle sut draper sur ses hanches des écharpes et disposer des fourrures, elle s'habilla. Elle ne put jamais jouer de la viole, les cordes cassaient sous ses doigts, comme du verre, avec un son dérisoire.

Elle sut aussi, mais cela n'était pas l'apprentissage des jours, comment exciter de sa langue les seins et les sexes des femmes, et cela la désennuyait un peu. Elle connut la hiérarchie des eunuques, les Blancs et les Noirs, et comme les autres, attendit la mort du Sultan, père de Soliman. En Istamboul elle entendait Byzance dont le nom lui avait traversé les oreilles dans les contrées forestières, comme si les habitants de ces montagnes isolées n'avaient pas même appris que, depuis près d'un siècle, ils avaient changé de maîtres. Elle rêvait d'or, et de la grande coupole aperçue depuis le fleuve, à son arrivée dans la ville.

Au pied des rondins de bois, un pied de perce-neige, comme une goutte de lait, s'ouvrait au premier soleil sur une dentelle verte; le printemps alors s'approchait. L'été, elle voyait à peine le ciel, apercevait les milans planer dans le bleu, et écoutait le silence des ânes qui seuls trottaient quand tout était endormi, en pleine chaleur.

Lui

« Ibrahim, Ibrahim! »

Qui appelait en criant? Lequel des pages refusait de répondre?

Démétrios continuait à jouer. On appelait. Ce n'était pas lui, ce ne pouvait être lui.

Quand il était arrivé au Sérail d'Andrinople où vivait le très jeune seigneur avec sa mère la Sultane Validé, on lui avait laissé le petit rebab. Mais celui à qui revenait l'éducation des pages lui avait donné une viole luisante, aux sons précieux et vastes. Il avait appris. Mais il préférait les trois pauvres cordes de son violon d'enfance à la viole de l'esclavage.

« Ibrahim! » Une main le frappa rudement.

C'était son nom d'esclave qui résonnait ainsi. Il fallait s'habiller, se couvrir d'un épais manteau, traverser les cours enneigées, quitter le brasero sous le tapis, prendre la viole, et jouer, sans doute pour le Prince Héritier. Démétrios ne l'avait jamais vu. D'ailleurs il ne faisait attention à personne, et personne ne lui parlait, sauf pour crier ce nom qui n'était pas le sien, ce nom dans le froid.

Ils étaient tous là, les pages, dans le salon où se tenait, en tournant le dos, le jeune homme à qui ils appartenaient, leur maître. Il avait demandé la musique. On poussa Démétrios en avant. Il se mit à jouer et la viole, soudain, fut vivante. Des fenêtres tombait une lumière de perle, à cette heure de crépuscule qui se mettait à ressembler à l'aube. Les pages sortirent à reculons.

Seul restait dans la pièce assombrie Soliman immobile. Il ne tournait plus le dos. Il s'appuya sur l'épaule de Démétrios et se mit à l'appeler doucement de son nom musulman. Le Prince alla fermer la porte et garda son musicien toute la nuit.

Ibrahim oublia son prénom grec, les Évangiles et le rebab. Le Prince Héritier lui avait fait don de son âme musulmane; et chaque soir, Ibrahim le rejoignait pour entendre la voix l'appeler de ce nom étranger, son nom d'esclave.

Soliman adorait son joueur de viole, disait-on à Andrinople. Partout, il l'emmenait avec lui. L'enfant semblait doué, il savait lire; bientôt, le Prince Héritier décida de parfaire son éducation. Ibrahim apprit comment tenir un faucon sur le poing, comment lui ôter son capuchon et le lâcher dans les airs; il sut monter à cheval, et galoper à perdre haleine jusqu'à manquer de souffle. Il apprit les arts de l'Islam, et les poètes de la Perse; il dessina des signes courbes où se lisait le nom d'Allah. Il connut les villes qui, avant Istamboul, avaient su faire régner pour un temps l'Islam. Il aima d'amour l'Islam ottoman. Mais il résistait au Coran, et cherchait un visage de femme qui ne fût pas celui, immuable et rieur, de la mule sainte que chevauchait le Prophète pour l'éternité. Ibrahim étudiait avec la certitude que son Prince cherchait à le faire passer de l'esclavage à une autre forme de soumission plus digne de lui. Mais, à Andrinople, personne n'y prenait garde: Ibrahim était le compagnon de jeu et d'amour du Prince

Héritier des Osmanlis, et les choses sérieuses seraient pour plus tard.

Ce fut à peu près vers cette époque que la Sultane Mère, la vieille et bonne Aïché Sultane, insista auprès de son fils pour qu'il vînt au Harem assurer le lignage. Sans enthousiasme, et par piété, Soliman se laissa doucement imposer une jeune fille de Circassie, blonde et grasse, à la peau granuleuse, mais dont la Sultane avait pensé, en regardant le corps lourdement bâti, qu'elle ferait de beaux enfants. Ibrahim n'en sut presque rien; il n'eut pas à en souffrir. Gülbahar fut enceinte.

Trois ans s'écoulèrent ainsi. Ibrahim devenait plus savant et plus politique; ses cheveux roux brillaient comme par le passé. Chaque année, Gülbahar, la Rose de printemps, donnait un nouvel enfant au Prince Héritier : trois fils, pour la plus grande joie de la Validé. Un jour, Soliman partit en toute hâte vers la Ville. Son père Selim le Cruel venait de mourir de la peste: Soliman accédait au trône. Ibrahim partit avec lui, et le Harem suivit, sous la surveillance de la Sultane Mère. Lorsque le nouveau Sultan fut installé, acclamé par les janissaires et sûr de son pouvoir tout neuf, il nomma Ibrahim son Grand Fauconnier.

Leur enfance s'achevait: mais, à peine séparés par les honneurs, ils se retrouvaient chaque soir, et le son de la viole montait dans le ciel d'Istamboul comme il avait habité celui d'Andrinople.

Istamboul

Alors que rien ne le laissait prévoir, le Harem fut saisi d'une agitation frémissante. Des volets claquaient, les coussins voltigeaient dans la poussière lumineuse des chambres rouges, les balais de brindilles furetaient partout. On battait les tapis. Un géant sortait de la bouteille où l'avait enfermé un sort, et, comme dans un conte, secouait dans ses mains la vieille maison pour un nettoyage de printemps, en riant de tout son cœur. La Grande Maîtresse fit de même avec les almées. Frottées, lavées, poudrées, ointes, la pointe des seins rougie, le nombril soigné, elles se voilèrent, et s'habillèrent de costumes qui les rendaient semblables à de grands insectes en plein vol.

Leurs bras s'ornaient de dentelles venues des villes d'Ouest, qui leur ajoutaient des ailes transparentes; leurs corps s'enfonçaient dans les plis des soies. Elles circulaient dans le Harem en chuchotant, presque silencieuses. Un vieil eunuque, un peu endormi, bavarda. Elles s'en doutaient, mais désormais c'était sûr.

Ce jour n'était pas un jour ordinaire. Lorsque Soliman était venu choisir Gülbahar, il n'était encore que le Prince Héritier, et la Grande Maîtresse n'avait pas pris soin de harnacher toutes ses filles. Seule la petite Circassienne avait été longuement préparée, sur l'ordre de la Sultane Validé. Les autres étaient restées à l'écart. Ce n'était guère correct.

Mais aujourd'hui, à l'évidence, le Grand Seigneur avait décidé de respecter les habitudes. Il verrait toutes les filles de son Harem, il les regarderait toutes. Nul ne savait qui l'avait poussé enfin à se conformer aux usages. Le Harem murmura que son ami Ibrahim n'y était peut-être pas étranger; mais ce n'était pas l'avis des plus informés, qui hochaient la tête d'un air soupçonneux. Une chose était sûre: il allait venir, et choisir une seconde favorite dans le Harem. Et la parfaite tenue des eunuques, qui ne croquèrent pas d'oignons crus, ajoutait à la cérémonie un ordre inhabituel. Pour que tout s'éveillât ainsi, il fallait que ce fût le printemps du jeune Roi. La ville entière autour du Harem semblait enfin sortir de la boue noire d'un interminable hiver.

Hürrem seule boudait.

Hürrem boudait, renfrognée dans un coin d'ombre, tout contre une fenêtre à grillage d'où elle voyait encore, dans les dernières flaques, les enfants lancer des barques en brindilles, des flottes de feuilles mortes, des coques de noix. Elle aimait l'hiver, le froid, le ciel uniformément bleu sur la neige, et les glaçons qui pendaient à l'extérieur. Elle haïssait l'apparat du Harem pour un maître inconnu; elle détestait l'idée de se vêtir pour un homme dont elle n'avait jamais vu que l'ombre, le manteau lourd, et l'immense turban blanc. Un héritier indifférent qui s'était choisi pour première favorite cette adolescente à la vilaine peau grasse qu'elle avait crochetée au marché où elles furent vendues, ce jour

où elle avait éclaté de rire. Gülbahar était devenue la première Cadine du Harem.

Hürrem, depuis longtemps ne riait plus. Ses compagnes, lassées, l'avaient surnommée « la Mal-Nommée ».

Ce fut son tour. Il fallut bien. La dernière de toutes, elle fut brossée, massée, roulée, lavée par des mains dures, sans caresses, en hâte. C'est à peine si la main qui fardait les seins et le ventre glissa un bref instant une tendresse passagère sur un téton dressé, alors que, toutes les nuits, cette même main s'y attardait de longues minutes. Dès qu'elle fut seule, Hürrem s'essuya les seins, rageuse, les pressant pour ôter le fard et se rassurer sur elle-même. On revint, tenant à bout de bras un voile bleu, sans aucune broderie. C'était tout ce qui restait. Hürrem émergea des mains de la Noire comme une Augusta byzantine au sortir de son bain. Elle n'accepta aucune parure, excepté le collier bleu qu'elle n'avait jamais quitté, le collier du cosaque qui avait su la consoler de son père perdu. Ses cheveux se montrèrent encore rebelles à tout ordonnancement. Elle boudait toujours.

Tout autour d'elle, fourmillantes, les jeunes filles bruissaient de bijoux et de tissus froissés. L'attente commença.

Parfois, claquait une gifle sur une joue, sanglotait la fille punie, cependant que la Grande Maîtresse marchait de long en large. Elle fit avancer d'un pas une Vénitienne aux yeux effrayés, disposa sur une Française une écharpe égarée, et, voyant la simplicité de la Russe, la fit reculer avec un soupir: il était trop tard. Par-dessus son bras tendu, Hürrem aperçut son maître pour la première fois.

Il avait les yeux gris du cosaque. Elle attendait les yeux noirs de tous les hommes. Mais il avait les yeux clairs et les cheveux blonds. Elle sourit au souvenir de Piotr; et resta debout, pendant que les almées se courbaient comme on le leur avait appris. Insouciante, perdue dans ses forêts d'enfance, elle n'écoutait plus rien. Elle ne sentit même pas le coup qui l'abattit, à genoux, devant une dalmatique noire et des bottes d'or. Et c'est à peine si elle sut que la main qui la relevait était celle de son Sultan. Sur son épaule, confondu avec le bleu de la tunique, le mouchoir du choix royal s'était posé comme une mouette.

Le silence se fit autour d'elle, aussi désert et enneigé que les collines où chevauchait son ami le cosaque. Un silence où s'envola Hürrem, dont le corps retomba doucement, évanoui.

Enfermements

Rumeurs

Ibrahim adorait les longs caïques légers et les promenades sur les eaux du Bosphore.

Les chevauchées, les chasses, les guerres, les voyages avec les haltes, toutes les activités batailleuses convenaient aux janissaires, à des soldats voués au culte unique de l'Empire, incarné dans la splendide image de leur Sultan. Il y avait une armée chaste et farouche, où les femmes étaient interdites.

Les janissaires, eux aussi, avaient été enlevés à leurs mères dès l'âge de l'enfance. Les janissaires aussi avaient été chrétiens; ils venaient comme lui des marges les plus lointaines et les moins musulmanes de l'empire des Osmanlis. Mais l'institution de l'enlèvement légal semblait à l'adolescent moins barbare que ne l'avait été son propre sort. Les enfants enlevés, les cinquièmes mâles de toute famille chrétienne, étaient préparés dès leur naissance à quitter leurs parents, un jour, quand les sergents recruteurs passeraient dans leurs villages. Ils savaient leur destin: pages, puis soldats, payés, glorifiés, ils n'auraient pas le droit de prendre femme tout le temps que dureraient les guerres, et porteraient, en échange, sur l'arrière de la tête, le bonnet de feutre et la cuiller de bois, insignes de leur fierté. Et peut-être, un jour, la queue de renard blanc tombant jusque par terre, symbole de la puissance militaire.

Ibrahim ne savait pas quand il avait été arraché à sa mère, ni pourquoi. Aussi loin que remontait sa mémoire, elle ne rencontrait aucun autre visage que celui des femmes sans âge qui l'avaient acheté comme esclave. A qui l'avaient-elles acheté? Et qui l'avait volé?

Un trou séparait Ibrahim de son enfance. Il lui semblait parfois reconnaître, à une odeur sucrée ou à un bruit solitaire, un écho noyé, caillou tombé dans la mer des premières tendresses. Il pressentait que sa mère était chrétienne, parce qu'il croyait se souvenir de l'insistance de la seconde veuve, sa maîtresse, à lui faire apprendre le Coran. Il ne savait pas ce qu'était un père.

Chaque fois qu'il croisait les janissaires, Ibrahim avait confusément peur. Ces musulmans farouches et durs ressemblaient à l'image de sa mort. Ce fut en arrivant à Istamboul, peu après le couronnement de son Sultan, qu'Ibrahim vit pour la première fois des janissaires jouer au ballon avec deux têtes aux moustaches encore collées de sueur et de boue. L'herbe devant le Sérail était jeune et fraîche. Ibrahim croyait à des simulacres, mais une tête lui roula sur le pied, et, la ramassant, il sentit que les cheveux, la peau, les yeux, venaient tout juste d'être privés de vie. La tête pesait lourd, il ne la garda pas.

Oui, Ibrahim haïssait ces hommes. Mais sur un bateau, seuls les marins agiles occupaient l'espace, loin de toute parade et de toute guerre. Dans le caïque royal, Soliman semblait encore plus proche. Ibrahim s'asseyait à ses pieds, et jouait comme si c'était la nuit. Le Sultan rêvait, les yeux perdus sur les rivages sombres, et regardait sa ville, lourde de vestiges et de révoltes secrètes. Il imaginait sur les collines des mosquées claires qui seraient pour Istamboul autant de mamelles blanches, surmontées de flèches lancées vers le ciel d'Allah. Ibrahim l'écoutait divaguer et croyait comprendre la douceur immense de l'Islam.

Mais, quand le caïque abordait de l'autre côté du Bosphore, Ibrahim entendait à nouveau la rumeur guerrière des janissaires, campés en permanence aux portes du palais.

Un jour, il s'était attardé dans les jardins. Il aperçut de loin un petit page qui s'approchait, presque à

le toucher. Soliman, devant Ibrahim, l'écoula en riant et lui caressa la joue. Ibrahim sentit un vertige l'entraîner. L'enfant le regardait avec haine; c'était un page comme Ibrahim l'avait été lui-même, les yeux fardés de noir, les sourcils peints en bleu. Ibrahim le gifla à toute volée, pour qu'apparaisse, sur la joue poudrée de blanc, une rougeur. Soliman se retourna d'un coup, et regarda Ibrahim comme si son ami était devenu transparent.

Ce soir-là, Ibrahim fut seul dans le pavillon. Seul, sur les coussins et les banquettes; seul, face aux faïences rouges habitées chaque jour par la présence de Soliman. Ce n'était pas la première fois que Soliman quittait le Palais pour le Harem, là-bas, sur l'autre colline. Ibrahim savait que c'était le devoir du Sultan d'obtenir des fils. La première Cadine n'existait presque pas. Mais, depuis que Soliman avait choisi cette jeune fille dont on disait qu'elle était ruthène et qu'elle riait étrangement, Ibrahim savait aussi que le temps d'amour de son Sultan ne lui appartenait plus entièrement. Il étouffait, ne trouvait plus l'air pour sa bouche, et ne parvenait pas à jouer sur la viole abandonnée.

Il y avait autre chose. Ibrahim songeait sans cesse à cette fille si jeune. Jamais il n'avait pensé à Gülbahar, jamais il n'avait cherché à la voir, et jamais le Sultan n'en parlait. Il ne parlait pas davantage de l'autre femme; mais Ibrahim en sentait la présence, comme si, à travers Soliman, se tissait entre lui et elle une invisible toile. Il y avait autre chose. Ibrahim sortit du Palais.

Il marcha longtemps dans la nuit. Il longea des murs nus; des mendiants y dormaient qui criaient en rêvant. Passant à côté d'une fenêtre, il vit une main endormie qui s'abandonnait à l'extérieur. Il croisa des chats qui l'évitaient, furieux; une chatte rousse comme lui vint se frotter contre ses jambes avec un doux feulement semblable à un rire. Il cueillit une fleur de cassie, dont le parfum acide l'enchantait, et, naviguant de ruelle en ruelle, parvint sur la colline où dormait le Harem, dans le Vieux Palais de la Sultane Mère. Pourquoi se mit-il à jouer sur sa viole, devant une fenêtre où brillait le reflet d'une lumière? Il ne le sut pas tout de suite. Il ne pouvait faire autrement. Il n'était plus seul.

Ibrahim joua jusqu'à l'aube, et revint souvent, chaque fois que Soliman le quittait pour cette femme rieuse et grave enfermée là, derrière les murs.

Un an déjà depuis que Hürrem avait changé de vie.

L'Empire appelait désormais Soliman: « le Magnifique », à cause de ses conquêtes, de ses victoires, de ses chevaux, et des rêves de mosquées qui, dans la Ville, semblaient prendre le relais des basiliques noires où les anges byzantins narguaient de leurs ailes les puissances ottomanes. Et depuis qu'on désignait le Sultan par ce nom, Hürrem, pour les pays lointains, était devenue la Rousse, ou la Russe, Roxelane.

Privée de sa solitude, accablée de servantes, elle n'avait même plus le loisir des caresses féminines, ni la lente contemplation des flaques au printemps. Et il lui fallait rire, pour plaire à son Seigneur. Elle y parvenait, en regardant les yeux gris, et parce qu'il avait le sens des farces, qui le mettaient en des joies d'enfant. Quand elle tirait la langue au Grand Eunuque Noir dans son dos, chaque soir, lorsqu'il venait la conduire jusque dans la chambre royale. Quand elle lui attachait au dos de sa robe un long fil rouge dans lequel il se prenait les pieds. Ou simplement quand elle jouait avec ses mains, comme une

petite fille désœuvrée. Le Vieux Sérail, perché sur une colline dominant la Corne d'Or, était de pierre grise, et, par les carreaux sombres, Hürrem, l'hiver, ne voyait que les cyprès au-delà des petites coupoles. L'été, sous les chaleurs, les jasmins lui déplaisaient.

Un an d'homme. De pénétrations d'homme; d'odeurs, de muscles autour d'elle, de poitrine plate. Un an si étrangement simple qu'elle ne comprenait ni la servilité de miel ni la haine méfiante autour d'elle. Pendant les nuits où Soliman la demandait, elle retrouvait un cosaque un peu fou, et se lançait comme autrefois dans d'interminables histoires nocturnes, contées à mi-voix, tout près du corps, dans la tendresse dénouée d'après l'amour. Le Sultan jouait avec les friselis roux. C'est là qu'elle retrouvait vraiment, par instants, le rire heureux des grands voyages. Charmé, Soliman écoutait. L'histoire de la maison aux pattes de poule; l'histoire des seigneurs vampires qui sucent le sang des vivants; celle de l'oiseau aux plumes de flamme, amoureux d'une princesse enfermée. Plus l'histoire était triste, plus elle la contait gaiement, jusqu'à ce que l'homme aux yeux gris, bâillant de fatigue, l'écartât doucement pour dormir. Elle, silencieuse, assise à croupetons sur le lit, veillait.

Sur Ibrahim elle n'apprenait rien. Elle n'en savait que le nom par la rumeur, et reconnaissait les odeurs éparses qu'elle sentait parfois sur le corps du Grand Seigneur son maître. Aucune question n'était possible. Quand aimait-il Ibrahim? Elle ne le saurait pas.

La rumeur lui avait appris aussi qu'Ibrahim jouait de la viole. Depuis Andrinople, Ibrahim et son amour signifiaient la musique. Un soir de chaleur tiède, elle entendit, après une pluie d'orage, le son d'un archet sur les cordes. La mélodie lui prenait le cœur comme une main caressante.

Hürrem se reconnut au fond d'elle-même. Était-ce Ibrahim? Il aurait fallu qu'il attende son Sultan sous les fenêtres du Harem, il aurait fallu... A peine eut-elle le temps d'y songer que le Sultan, à nouveau, la faisait demander. Elle conta mal. Toute la nuit, joua la viole.

Le Sultan repartit à l'aube, plus tôt que de coutume. Il s'était ennuyé. Cette nuit-là, elle conçut son premier enfant. Soliman, affairé, vint alors plus rarement, en préparatifs de campagne vers l'Ouest, vers cette Europe brillante qui lui tenait tête. Il en parlait peu. Hürrem était curieuse de ses voyages, à cause des villes policées qu'il s'était mis à vouloir conquérir. Elle songeait aux chevaux, aux veillées, aux feux dans la plaine.

Tout l'hiver, couvant son enfant à naître, elle resta engourdie, enveloppée dans la zibeline fauve que le Sultan offrait selon l'usage aux favorites qui lui faisaient un enfant. Le printemps débutait à peine quand elle commença à étouffer, tant sa poitrine lui pesait. Malgré le froid, elle fit ouvrir toutes grandes les fenêtres de ses appartements.

Les bruits de la Ville entrèrent avec les buées et les brouillards qui montaient du port. Les cris lointains des porteurs d'eau, les roues des chariots sur les pavés, la foule des marchés, et même, au loin, la profonde rumeur des quartiers européens, de l'autre côté de la Corne d'Or. Hürrem respirait l'air frais, le cœur battant. Soudain, la viole fut là.

Toute proche. Le son bondissant se rapprochait. Il fut là devant elle, à la hauteur de la fenêtre, cabré sur son cheval, qu'il ne retenait plus. En un éclair, ils virent qu'ils se ressemblaient comme les deux œufs d'un même dieu. Lentement, Hürrem referma la croisée; lentement, le son s'arrêta, disparut.

Ibrahim savait désormais ce qui retenait son amant au Harem. La flamboyante rousseur des sorcières, dont il se croyait seul titulaire. Chacun d'eux, jumeaux inséparables, se sentit dépossédé de l'autre.

En rentrant au Sérail, comme il chevauchait un peu trop vite, Ibrahim ne vit pas un janissaire sur son chemin. L'homme roula à terre brutalement. Ibrahim fut entouré par les autres janissaires en colère, et, dans la chute qui suivit, cassa la viole.

Le Sultan entra en guerre. Il fallut partir, le suivre au cœur du monde qu'Ibrahim n'aimait pas. Vivre le temps des armées, les lents cheminements des troupes et les piétinements des chevaux. Ibrahim souffrait des bruits, des chocs, des tentes hâtives où le sommeil hébergeait les cauchemars de corps morts et de plaies ouvertes. Les Hongrois furent battus; Soliman conquit Belgrade. L'Ouest était son rêve. Le roi de France lui faisait bon accueil.

Ibrahim suivait son Sultan. La viole était loin, morte là-bas, à Istamboul.

Elle

L'enfant allait naître. Hürrem ne supportait plus les bruits incessants du Harem. Dès que les eunuques s'éveillaient, tirés du sommeil par le grand tambour tendu de peau, leurs pas claquaient sur le carreau. C'était le signal du jour. Les femmes commençaient à parler avec de grands ah! et des soupirs de désolation devant la journée renaissante, devant l'ennui toujours pareil. En s'étirant, elles roulaient leurs coussins de nuit. La longue musique de leurs cris ne s'arrêterait plus jusqu'au soir, ponctué par les pleurs des enfants qui jouaient à la guerre, au sultan et aux bougres. Tous les bruits semblaient filtrés, amortis par les tapis, humides comme les haleines nocturnes. Lorsque les enfants royaux se battaient, vite, des femmes les séparaient avec de grands hurlements. Les chants et les mains frappaient en cadence les rythmes que Hürrem aussi avait appris pendant son éducation à Andrinople, mais tout lui semblait décharné, privé de vie. Elle était devenue favorite. Elle avait appris l'isolement de sa gloire. C'en était terminé des chagrins vite consolés; le temps était venu de l'angoisse et du vide.

Elle cherchait, hantée par une idée vagabonde. Ce n'était qu'un écho ténu, un membre de pensée échappant comme un cabri. Il y avait une cause. Depuis quand? Et à quoi pensait-elle ? Chaque fois qu'elle y pensait, même sans le savoir, Hürrem sentait monter les larmes qui lui gonflaient le crâne et tremblaient sous ses yeux. L'espace devenait flou. Chaque fois aussi les larmes se retiraient comme la marée, et Hürrem oubliait. Il avait fallu servir le thé, ou se laver encore, ou se rendre chez la Sultane Mère pour une rituelle visite. Quand à nouveau elle était seule, Hürrem se livrait à la montée des larmes, serrant ses seins énormes, gros d'un lait futur. Elle pleurait parce qu'il manquait, au milieu de ces bruits, quelque chose, mais quoi?

Les pas des chevaux sur la pierre, leur galop, leurs hennissements ?

Elle avait su, par les Européennes enfermées au Harem, que les femmes pouvaient, là-bas, monter sur un cheval et s'enfuir, seules avec l'animal, dans les forêts de leurs amours. Ce n'était pas cela.

Les arbres que l'on coupe, la chute d'un chêne, de tout son long, et l'écho immense dans les bois ? Les paroles et les cris à l'air libre? Ce n'était pas cela.

Il lui fallait de longs moments pour retrouver le souvenir de la viole d'Ibrahim. A lui seul il était l'air libre. A lui seul, avec ses cheveux roux d'esclave grec, il l'entraînait là où elle ne pouvait aller. Ibrahim possédait tout ce qu'elle n'avait pas. Le galop, les déserts, les forêts, la musique...

La musique. Elle tenta d'utiliser un tambour de basque avec de petites cymbales grelottantes. C'était un instrument commun dans le Harem, celui qui accompagnait les danses apprises par les jeunes filles. Mais les clochettes n'étaient ni douces ni tendres; elles sautillaient, frêles, inutiles.

Elle essaya le kemençe, et ne sut pas d'abord comment placer le manche interminable de ce long violon. Elle effleura les cordes; mais ces grincements ressemblaient peu aux mélodies d'Ibrahim. Quelque chose en elle la retenait, comme s'il s'agissait d'un sacrilège. Elle pensa qu'elle tuerait Ibrahim pour lui voler ce miracle. Puis elle dut s'occuper à autre chose, et n'y pensa plus.

Le kemençe abandonné restait inerte derrière elle. Une esclave noire le ramassa, et le donna à un page, à travers une fenêtre ouverte. Tout heureux, le page s'accroupit sous un buisson d'hibiscus, et se mit à jouer pour lui tout seul.

Hürrem ne renonçait pas à la musique. Il lui restait la voix; elle chanta. Mais le timbre grêle cassait aussi. Il lui restait son rire; mais plus rien en lui ne rappelait les éclats fous de son adolescence. Elle poursuivait en rêve le son amoureux de la viole rivale. De longues heures s'écoulaient en musiques avortées, et des soupirs lui passaient dans le cœur. L'enfant tardait à naître.

Lasse, elle échoua un soir dans une cour intérieure protégée du vent. Là, loin de toutes les femmes, elle trouva par terre trois petites branches, trois cailloux ronds, et se mit à jouer en les disposant en croix. Un caillou, deux branches, deux cailloux, trois branches, une étoile... Elle avait gagné. Contre elle-même. Le silence était son vrai pays.

Il neigea, sans bruit. Une dernière neige de printemps. Hürrem continuait d'agencer les brindilles de bois, et les poils de sa fourrure sentaient le chien mouillé. Elle fut prise d'un soudain fou rire. Une idée la traversait.

Le Harem s'était refermé sur lui-même. Les premières chandelles s'allumaient, la nuit grise enveloppait les murs. Personne ne la verrait... Elle se défit de la grande pelisse humide, et, doucement, ôta une à une les écharpes, les tuniques, les manches. Elle enleva enfin ses mules, et posa ses pieds dans la neige. Il n'y avait plus aucun vêtement. L'enfant se tassait en elle, l'enfant qui ne bougeait plus.

Elle rentra ainsi, nue, trempée, riant, traînant le tas de vêtements roulés en boule, gaie enfin.

La Validé menaça d'en parler au Sultan. Mais à peine avec des cris les servantes avaient-elles commencé à réchauffer Hürrem dans de grands tapis, que les premières douleurs la saisirent, cependant qu'elle toussait de froid.

L'enfant naquit cette nuit-là. Ce fut Mehmet, ainsi nommé à cause de son aïeul le Conquérant. Alexandra avait crié dans sa langue, injuriant la matrone juive qui servait officiellement

d'accoucheuse. Elle emporta le petit; Hürrem se retrouva seule, vide, mère. Jeune fille à nouveau, ivre d'un corps redevenu léger.

La Sultane Mère les reçut le lendemain, elle et son nouveau-né. Hürrem, toute frissonnante encore du froid de la neige nocturne, portait gauchement l'enfant Mehmet, ne savait pas retenir la petite tête lourde qui filait en arrière, hébétée, comme si le cou allait lâcher.

En avançant le long des couloirs à claire-voie, où fusaient de toutes parts les paroles et les bruits, elle sentait sur son passage se taire le Harem. Elle entendait les regards. N'existaient plus, sous ses pas, que les chocs des objets que l'on déplaçait pour mieux la regarder passer, et les jeux d'eau des grandes fontaines. Devant elle, l'Eunuque Blanc, dont elle voyait l'immense bonnet de feutre s'agiter à chaque pas, marchait sans se retourner. Derrière elle, deux servantes pressées suivaient. Et dans ses bras, ce gros ver étranger se tortillait doucement et roulait la tête hors de ses mains, comme pour lui échapper. Ce fut interminable. Le petit Mehmet bâilla comme les chats, et étira un poing minuscule. Puis il se mit à pleurer, mais l'Eunuque ne se retourna pas.

La Validé regarda l'enfant, vérifia, en soulevant les étoffes, sa taille et son sexe, et le remit à une femme anonyme. Ensuite, elle parla, longuement, avec un sérieux froid que Hürrem ne lui connaissait pas. Maintenant qu'elle était mère, Hürrem devait savoir : Mehmet n'était pas le premier fils de Soliman, et elle, Hürrem, n'était que la seconde Cadine. A peine intéressée, Hürrem ne prêtait aucune attention à ces faits d'évidence. Le bourdonnement continuait autour d'elle, et le bébé criait. Quand la Validé, furieuse de n'être pas écoutée, cogna le sol, impatiente, Hürrem sursauta. Oui, elle savait sa position seconde. Oui, son fils ne régnerait pas. Mais la Validé insinuait, fixant soudain les yeux sur elle pour faire entrer l'idée dans la tête rebelle, tout autre chose.

La Rieuse entendit la menace. Elle comprit confusément que Mehmet ne vivrait pas après l'avènement de son demi-frère Mustapha, le fils de la Circassienne qui résidait à l'autre bout du monde, dans le dernier appartement du Harem. Telle était la loi dont la Validé scandait le texte, édicté par le Conquérant, le vainqueur de Constantinople. Mehmet l'ancêtre, par la bouche de cette vieille dame douce soudain figée dans sa mission, condamnait Mehmet son descendant, l'enfant qui tenait à peine sa tête. C'était la loi de la mort adolescente. Hürrem arracha son fils des bras de la servante, le prit comme on prend les chatons, par le milieu du dos, et l'emporta loin de la menace, en courant.

De ce jour, elle fut encore plus muette, et, quand elle relevait la tête au-dessus de l'enfant qu'elle allaitait, les servantes se taisaient.

Lorsque le Sultan la fit demander à nouveau, elle alla et demeura sans bouger, longtemps, couchée contre lui, en silence. Comme elle s'était mise à sangloter, il passa la nuit entière à l'apaiser, caressant l'étope rousse de ses cheveux, sans pouvoir rencontrer son regard. Au matin, elle s'était enfin endormie, et les traces des larmes luisaient encore sur ses joues. Elle avait tant pleuré que, de temps en temps, elle hoquetait en dormant comme un enfant emporté par le mouvement de ses sanglots.

Soliman ne la réveilla pas; il la prit doucement dans ses bras, et fit ce qu'il n'avait encore jamais fait : il la transporta jusque dans sa chambre, surprenant les amours des servantes qui ne l'attendaient pas.

Il dut lui-même, d'un coup de pied, dérouler le lit rangé contre le mur. Hürrem ne s'était pas réveillée.

Il eut un regard rapide sur l'enfant qui dormait aussi, et, s'étirant de tout son corps, courut loin des femmes vers les jardins où l'attendaient ses chevaux et ses janissaires.

Bientôt, la Rieuse n'eut plus besoin de tenir la tête de son enfant. Elle vit le cou s'affermir, les poings de grenouille devenir de vraies petites mains, la tête couverte de duvet pousser ses premiers cheveux, l'enfant se former peu à peu et quitter sa peau de larve. C'était un enfant grave et triste, un enfant de la neige et de la nuit. Quand le soleil venait le surprendre à travers une fenêtre, il pleurait en se protégeant de la main. Et quand le jour baissait, il semblait se détendre, comme s'il retrouvait la lumière assombrie qui l'avait aidé à naître. Rien ne l'égayait. La jeune nourrice noire qui avait pris le relais de la Cadine s'amusait à le chatouiller du bout de l'éventail de sa mère; quand il fut un peu plus grand, il y eut pour lui un oiseau, un perroquet minuscule aux ailes vertes et au bec orangé. Mais les cris de l'oiseau, ses marches de pitre, son oeil rond et la paupière tressautante n'intéressaient pas l'enfant Mehmet. Il préférait les cailloux, les branches et le sable.

Invariablement, ses pas le conduisaient vers les portes, vers les fenêtres, où il fallait le rattraper quand, déjà à mi-corps, il était passé dans l'espace du dehors. Hürrem, indifférente, le regardait, mais à l'heure du coucher, elle le serrait contre elle avec une telle force que l'enfant prenait peur. Il poussait silencieusement, protégé par la nourrice noire qui s'était attachée à ce fils de Sultan condamné à la mort.

Un jour, l'enfant put sortir du Vieux Sérail. C'était un jour d'été, quand le matin déjà commençait à perdre de sa fraîcheur. L'Eunuque Blanc vint prévenir Hürrem qu'un envoyé du Sultan venait chercher l'enfant pour sa première visite à Topkapi Sérail. Par une lucarne mal fermée, elle aperçut le cheval dont la blancheur virevoltait autour de la bride, et une main très claire, une tache au bout d'une tunique noire. Il fallut que l'enfant Mehmet arrivât pour que l'envoyé fût visible des pieds à la tête, mais on ne le voyait encore que de dos. Il leva l'enfant vers l'encolure du cheval, et le regarda longuement, plus longuement qu'il n'était nécessaire, comme s'il cherchait une invisible marque.

Ibrahim regardait l'enfant, cet enfant dont il n'était pas le père. Il avait la musique; elle avait l'enfant. Mehmet n'avait pas les cheveux roux.

Hürrem sut, quand il se retourna, ce que cherchait Ibrahim sur le visage du fils de son Sultan. Le cheval s'enleva en frémissant, emportant l'enfant vers son père et la mer, descendant les collines, frôlant les cyprès et les marchands, et faisant surgir des gerbes de cris furieux.

Hürrem ne riait plus. Mais un sourire nouveau avait trouvé ses lèvres...

Lui

Ibrahim s'essoufflait.

Quand il lui fallait suivre Soliman à la chasse, et que, de plaine en plaine, les chevaux emballés suivaient le vol des faucons, parfois, il s'arrêtait sous un arbre, tenant ses côtes à deux mains, le souffle court, tenaillé par un point qui s'enfonçait en lui à en mourir. La chasse déjà s'éloignait, et, à petit trot, le jeune homme regagnait la Ville. Plus tard, c'étaient des reproches, des regards froids, des étreintes haineuses.

Il y avait deux mondes. Le monde nocturne où sa musique transformait Soliman en oiseau amoureux, aux bras aussi puissants et doux que les ailes de l'oiseau Simorgh. Le monde où tout était joyeux et pur, où l'archet et le corps d'Ibrahim n'existaient plus que pour cet être de puissance à la voix claire, et Ibrahim alors n'avait pas assez de mains, pas assez de bouche pour l'adorer.

L'autre monde était celui de la guerre. Celui des janissaires. Les hommes durs et braillards campaient sur l'herbe au-delà de la porte, du Palais. attendant chaque jour les grandes marmites de riz blanc, qu'ils renversaient quand ils étaient en colère, et qu'ils n'avaient pas pillé depuis assez longtemps. Ibrahim haïssait ces moments de bruits et de liesse guerrière, et ces vains déchets de nourriture qui coulaient en glu boueuse sur le gazon de printemps. Des rigoles de riz se répandaient jusqu'au pied des arbres, le sol fumait comme un cheval fatigué, toute harmonie était perdue. Les janissaires tapaient sur les chaudrons avec leurs cuillers, impatients, riant comme des enfants qui veulent tuer un chat. Ils appelaient leur Sultan, ils réclamaient leur Sultan, il leur fallait ce dieu qui sortait du Palais et les faisait trembler d'amour. Ibrahim détestait plus encore ces clameurs de joie qui mettaient fin à ces rituelles rébellions. La guerre alors allait venir.

Ibrahim n'aimait pas l'autre monde. Mais il chevauchait, s'entraînant au sabre; il connaissait les expéditions militaires, il savait les tourbillons de poussière, les tremblements des jambes, les bruits et les odeurs, et les hennissements des chevaux. Il n'avait jamais tué. Il suivait Soliman, l'avertissait, galopait de tente en tente dans le campement pour transmettre des messages, se trouvait toujours présent pour recueillir le Sultan au soir de la journée, quand les feux s'allumaient dans la plaine, quand la terre semblait un ciel semé d'étoiles. Alors, il jouait, sur le tapis de repos; il jouait sa musique près du roi endormi, sale encore de la poussière des hommes.

Plusieurs fois, galopant de la tente du Sultan aux ailes les plus extrêmes de la cavalerie, il lui arrivait, plié en deux, de s'arrêter net, perforé d'un couteau d'air dans la poitrine. Personne encore ne s'en était aperçu.

Sauf une fois. Une fois, un janissaire à la tête épaisse s'était arrêté, le croyant blessé, et avait constaté d'un bon rire que le jeune amant de son Sultan était indemne. Le janissaire l'avait frappé d'une tape familière sur le dos, comme on fait pour un enfant qui a le hoquet. Il avait les mêmes yeux que Soliman, hébergeant la même fugitive tendresse. Ibrahim avait repris souffle.

Ce jour-là, pas de chasse, pas de guerre. Tout reposait dans le Sérail lourd de l'orage qui grondait au loin, comme une terre qui se plaindrait dans son sommeil. Les janissaires dormaient, riant

doucement, et fumaient de longues pipes d'opium. Seuls les ouvriers continuaient les éternels aménagements de l'interminable palais, et emplissaient l'air d'été de leurs travaux. De temps à autre claquaient un cri et un fouet. Le calme devenait menaçant. Ibrahim marchait le long d'une terrasse, les yeux rivés au sol, comptant les cailloux. C'est alors que le souffle lui manqua. Il eut à peine le temps de s'asseoir au pied d'un buisson, et s'endormit brusquement.

Il entendit un rire. Un rire comme jamais il n'en avait connu. Il connaissait les rires drus des janissaires, le rire de Soliman au réveil, dans les humeurs matinales d'un lit saturé de la nuit, quand il se retrouvait tout fier d'un sexe aussi éveillé que le soir. Il savait le rire des enfants jouant dans les rues, se bousculant à grands coups de dos. Mais ce rire-là, qui le venait chercher en frissonnant, il ne le connaissait pas. A peine était-ce un rire; si doux, si fou, qu'Ibrahim croyait entendre une plainte, sans le savoir.

Chaque fois que les guerres déployaient leur appareil et que commençaient les exodes, il avait pris soin de ne pas regarder les femmes.

Une fois, une seule fois, une toute petite fille s'était accrochée en riant à son cheval, pour lui demander de la prendre avec lui. Ibrahim avait croisé son regard, noir comme une cerise au printemps, privé de toute expression. Il avait vu, comme en un rêve, les cheveux roux, et qu'elle mourait de peur, malgré son rire. Et, soudain poussé par une peur encore plus forte, il avait lancé sa bête au loin, et la petite avait reçu le sabot de derrière en pleine poitrine. Quand il se retourna, il vit de loin qu'elle ne bougeait plus, et qu'une vieille femme l'emportait dans ses bras en pleurant.

Il entendait le rire qu'il reconnut en songe. Le rire d'une petite fille morte aux cheveux de flamme, qu'il avait tuée d'un coup de sabot. Il s'éveilla en larmes, grelottant sous le soleil, le cœur en balance, et vomit de toutes ses forces sur l'herbe sèche, où coulèrent de lourdes rigoles gluantes.

Corruptions

D'abord, ce fut sans importance. Un oiseau en cage était mort, sans doute de froid; et le lendemain, on trouva dans le quartier des vieilles, derrière une porte, un rat minuscule, mort lui aussi.

On pensa que le froid serait terrible cet hiver-là. Puis un second rat fut encore trouvé dans une cour; il avait les moustaches ensanglantées, un chat, sans doute. Les autres oiseaux résistaient. Les femmes s'emmitouflèrent dans leurs fourrures; elles se groupèrent sous les tapis chauffés, au centre des grandes pièces sombres. Le long sommeil d'hiver commençait.

Puis de la Ville monta la rumeur. Un navire aux voiles basses dérivait dans la Corne d'Or. Le vent l'avait poussé sur les quais de Galata, dans le quartier génois. Silencieusement, le bateau avait accosté. Mais, quand les portefaix lancèrent la passerelle et montèrent à bord, le bateau était vide. Sur le pont, un marin mort tenait encore les cordages. C'était le seul homme à bord. La cargaison d'épices indiqua la provenance du navire, venu de la mer Noire. Trois rats jaillirent en désordre du bateau perdu, mordant au passage les gens du port venus en curieux. Quelques jours plus tard, on trouvait en même temps sur les quais les premiers hommes, les premiers rats morts de la peste.

L'eunuque, qui entendit le récit de la bouche d'un marchand vénitien, se hâta de claquer la porte. Le Harem se referma sur lui-même; on prenait les provisions par les fenêtres, au bout d'un bâton. Toutes les portes étaient closes. Mais l'eunuque portier se mit à respirer mal, et, les yeux fiévreux, haleta de soif sur le carrelage. On le laissa mourir à l'écart, et on commença les fumigations.

De la Ville, parvinrent encore, on ne sait comment, des nouvelles de panique. La peste tuait chaque jour des hommes par centaines; par ce froid vif, les corps brûlaient mal, et les fumées noires qui s'élevaient un peu partout sur les collines mettaient longtemps à monter vers le ciel. Des fenêtres du Harem on ne pouvait éviter de les voir. Mais, depuis la mort de l'eunuque, tout semblait en ordre. Pendant une longue semaine, personne ne fut touché.

Puis, une à une, les femmes commencèrent à étouffer, les yeux brillants, la langue brûlée, pleurant de grosses larmes au moment de mourir. On espérait qu'elles avaient attrapé froid, mais le soir même, apparaissaient les taches rouges et les boules dures à quoi se reconnaissait le mal. Un quartier du Harem disparut en quelques jours.

Les eunuques évacuaient les corps dans l'obscurité, enroulés dans de vieux tapis, et des cris brefs punctuaient les nuits. Les femmes se tenaient derrière les portes fermées, attendant; plusieurs refusaient toute nourriture. Il fallut que la Validé s'en mêlât pour que la vie continuât. Parfois, une esclave chrétienne venue d'Europe tombait à genoux dans un coin d'ombre, et retrouvait les prières perdues de son pays natal. Dans chaque pièce brûlait une cassolette d'herbes amères; plus l'odeur soulevait le cœur, plus elle semblait forte contre la pestilence. On chassa les chats, on ouvrit les cages pour que s'envolent les oiseaux effrayés, qui revenaient se cogner aux carreaux des fenêtres. Tout ce qui était animal paraissait dangereux. Le Sultan, disait-on, ne traversait plus la Ville. L'hiver passa ainsi, de mort en mort, à petit rythme. Puis le mal s'arrêta.

Le froid devint moins mordant. Peu à peu les fenêtres s'ouvrirent, les femmes se relevèrent, quittant leurs braseros. Le Harem semblait s'étirer comme au réveil. Tout péril paraissait écarté.

Hürrem avait traversé le mal avec son indifférence coutumière. Elle n'était pas sortie de ses appartements, elle ne s'était pas agitée; et l'enfant Mehmet, qui commençait à peine à se redresser, n'eut pas à souffrir du manque de galettes et de sucre. Seule de toutes les femmes du Harem, Hürrem avait

continué à recevoir, des mains d'une petite marchande aux yeux clairs, des oranges, des poires de Smyrne, et de précieuses grappes du raisin rose de Brousse. Toucher les mains venues de la Ville ne lui causait aucune frayeur; et personne n'aurait mangé ces fruits, si bien que Hürrem, son fils et ses servantes les gardèrent pour eux seuls. Les appartements de la seconde Cadine semblaient protégés par magie.

Un soir, le printemps réchauffait les tapis de ses premières lueurs; un cri violent traversa les portes.

Contre le mur un choc sourd, un corps s'abattit, quelqu'un allait mourir.

Hürrem se leva sans hâte, ouvrit sa porte, une chevelure blonde roula à ses pieds. Une jeune fille étouffait, les pommettes rouges, la bouche ouverte. A l'autre bout du couloir, deux eunuques blancs s'étaient précipités, tenant un tapis prêt à l'emporter. Ils avançaient lentement, un linge mouillé sur le bas du visage.

Hürrem n'hésita pas. Elle prit la jeune esclave par les épaules, et la tira chez elle. Devant sa porte, les eunuques hésitèrent, chuchotèrent, puis on n'entendit plus rien. Au bout de quelques heures, la malade soupira et s'endormit. Hürrem continua de lui rafraîchir le visage avec de l'eau, et n'empêcha pas Mehmet de grimper sur le lit.

Le lendemain, la fille put se lever; elle était guérie. Quand elle fut hors des appartements de la seconde Cadine, elle parla des bontés de Hürrem. Mais on lui répondit que c'était de la magie slavonne, et qu'il n'y avait rien là qui dût surprendre de la part d'une sorcière rousse.

Quand le premier enfant de Gülbahar fut à son tour frappé, alors que tout semblait fini, une vieille vint chercher Hürrem au nom de la Validé. Elle s'enveloppa d'un voile, et traversa légèrement les couloirs du Harem. Les portes s'entrebâillaient sur son passage et se refermaient aussitôt.

Quand elle parvint aux appartements de la première Cadine, tout mourait de chagrin. Gülbahar, écrasée dans un coin, ne bougeait plus. Et Hürrem, s'approchant du lit, vit que l'enfant était mort. Elle prit le petit corps déjà amaigri, et le déposa dans le couloir. Elle parcourut du regard la pièce que les servantes avaient abandonnée, et vit deux autres enfants effrayés, cachés derrière la porte. Le plus jeune respirait déjà difficilement. Le dernier était terrorisé. Hürrem fit sortir de force l'enfant malade, et le conduisit chez elle. Elle veilla pendant plusieurs jours le fils de la première Cadine, sous les yeux de Gülbahar qui ne cessait de gémir d'impuissance. Il mourut aussi. Hürrem regardait sans rien dire le cadavre de cet enfant qui aurait pu, plus tard, assassiner le sien. Quand tout fut fini, elle releva Gülbahar, et essuya ses larmes en lui rendant le dernier de ses fils.

Le petit Mustapha avait passé le temps en jouant avec l'enfant Mehmet; il lui avait même appris à marcher, et des éclats de rire sortaient des appartements de Roxelane.

Quand elle retourna chez elle, elle fut suivie des malédictions des servantes, qui l'accusaient d'avoir tué les enfants de sa rivale. De ce jour, la haine de la première Cadine, de la Circassienne au nom de rose, lui fut acquise. Quand la peste cessa enfin, et que les bruits de la Ville renaissante se firent à nouveau entendre, Mehmet avait appris à courir.

A nouveau, la seconde Cadine fut grosse. Un seul hiver, le terrible hiver de la peste, avait passé depuis la naissance de l'enfant Mehmet, et déjà elle ne voyait plus revenir le sang de chaque mois. Elle devenait passive, abandonnée, repliée dans une torpeur insensée, que le Harem attribuait à ce nouvel enfant qui lui poussait si vite. Le respect qu'on lui montrait s'accentua. Il y avait autour d'elle plus de servantes, plus de coussins, et les eunuques s'affairaient pour que rien ne lui manquât. Mais elle semblait ne plus rien comprendre à sa vie.

Le Harem murmurait sur cette précoce fatigue, sur le pays du Nord d'où l'avaient arrachée les cosaques, sur la magie rousse de ses cheveux de feu. Elle venait d'une contrée où les ombres des forêts engendraient des sorcières, cette Roussie violente et dure dont l'image autour d'elle la transformait en une sorte d'icône archaïque aux yeux fixes. Du dehors vinrent des bavardages. Sous la grande coupole d'Haghia Sophia, là où un morceau de plâtre s'était écaillé au moment du tremblement de terre qui hantait encore les mémoires, un ange ressemblait à Roxelane, avec ses cheveux en ruisseau emmêlés d'or. Et cet ange aux yeux ronds tenait quelque chose que l'on ne voyait pas. L'épée de la vengeance ? Mehmet le Conquérant avait massacré les chrétiens rassemblés dans cet ultime asile.

Le dehors disait aussi que, pour chasser le souvenir de l'ange, du massacre, et de la terre qui avait tremblé, Soliman désireux de mieux assurer son prestige voulait édifier une mosquée plus haute encore qu'Haghia Sophia. Mais il n'avait pas d'architecte, et ne savait où construire sa mosquée.

La grossesse de Hürrem avançait. Au printemps, elle eut envie des germes d'oignon vert qui, sur la table de son père, signifiaient le retour de la vie et la fonte des neiges de l'hiver. Il fallut demander aux eunuques, seuls autorisés à en consommer dans l'enceinte du Harem, de laisser germer les oignons. On attribua cette nouvelle folie à l'enfant qui allait naître.

Hürrem sut alors avoir d'autres désirs. Qu'on ne la gâtât plus de pistaches; qu'elle puisse mâchonner, quand elle le voulait, les brins d'orge sauvage qui poussaient le long du vieux mur. Elle obtint de pouvoir à nouveau courir dans le couloir malgré ses nouvelles dignités et son ventre gonflé, et put garder auprès d'elle nuit et jour une nouvelle almée, une gamine aux yeux jaunes venue d'une ville étrange et lointaine où, disait l'enfant, les rues étaient d'eau. Hürrem aimait son nom, Giulia, mais au Harem, on l'appelait la Turquoise, Firouzé. Elle tenait chaud à Hürrem, la nuit, maintenant que son corps la tenait à l'écart de la chambre du Sultan.

L'enfant naquit dans la joie. En plein midi. Firouzé était près de sa maîtresse, et c'est elle qui recueillit le petit corps, le dérochant rapidement à la grosse sage-femme postée sous les jambes de la Cadine. Ce fut Selim, aussi gras et doux que son aîné avait été maigre. Il cria tout de suite, d'une voix grasseyante de bon garçon, un cri réjouissant et fort. Hürrem regarda son fils avec une sorte de tendresse. La peau de Selim était encore toute pleine de graisse, et, disaient les femmes, c'était un signe de chance.

Le lendemain, comme l'année précédente, il fallut envelopper l'enfant dans le manteau brodé, et le conduire chez sa grand-mère. Hürrem savait désormais tenir la tête d'un nouveau-né; à côté d'elle, cheminait l'enfant Mehmet. Le cortège allait tourner le coin d'un couloir lorsque, du fond de l'ombre, apparut Gülbahar, qui n'avait plus jamais rencontré la seconde Cadine depuis la peste et la mort de ses fils. Gülbahar, devenue une jeune matrone débordante de chair. En un instant, Hürrem reconnut la peau grasse, et, sous les voiles, les gros mollets inchangés. Sagement, la Validé les avait installées chacune à un bout du Harem.

Hürrem voulut passer, son enfant dans les bras. Mais, au moment de croiser la Circassienne, elle ne put s'empêcher de placer le petit Selim dans les bras de Firouzé. Elle eut le temps de lever les bras pour se protéger les yeux : déjà, l'autre femme l'avait empoignée par les cheveux, tombant avec elle sur le sol et roulant sur son corps.

C'était une des fonctions de l'Eunuque Noir que d'avoir à séparer les femmes qui se battaient. Quand il y parvint, roulant à coups de pieds le gros corps de Gülbahar, Hürrem se releva; la tête lui cuisait, elle ne pouvait plus voir. Elle entendit les servantes s'exclamer, et Firouzé silencieuse la prit par la main pour rebrousser chemin. Elle refusa le miroir, et se laissa panser. Du doigt, elle suivait le tracé des longues griffures qui boursouflaient la peau de son visage. On aurait dit que Gülbahar s'était laissé pousser des ongles en épingle dans le seul but de la déchirer.

La Validé s'étonna du retard de la Rieuse. Il fallut bien l'informer de ce que la première Cadine avait fait à la seconde. La Validé avait toujours chéri Gülbahar, plus molle et plus tendre que cette jeune rousse qui n'écoutait pas, ne comprenait rien, et qu'on disait sorcière. Mais c'était une femme juste et craintive : elle avertit son fils.

Gülbahar demeura première Cadine, mais elle dut s'exiler à Brousse avec son dernier fils, ses tapis, ses fourrures, entassant le tout dans de grands chariots qui partirent dès le lendemain en lente caravane. Du Vieux Sérail à Topkapi, on accusa Hürrem d'avoir dénoncé la première Cadine. Même, certains pensèrent qu'elle avait pu se griffer elle-même pour faire exiler sa rivale. Firouzé le sut, le lui répéta. Mais elle, touchant du doigt les blessures dont les traces s'effaçaient à peine, se contenta de sourire, et l'attira près d'elle.

Ibrahim avait appris l'exil de Gülbahar : troublé, il passa des jours entiers dans une rêverie dont rien ne le fit sortir.

L'air devint vif et bleu; les brouillards de l'hiver disparurent. Ibrahim errait dans la Ville, là où les maisons se faisaient rares. Interminablement, il se réfugiait dans les terrains vagues où poussaient les fleurs sauvages, près des tombes perdues. Il entra dans toutes les mosquées, il essayait d'y prier. Un matin, au hasard d'une errance, il se trouva devant le porche d'une église.

Sainte-Euphémie était petite, nichée dans un des faubourgs chrétiens de la Ville. Ibrahim entendit des chants et des prières. Il n'osa pas entrer, fasciné et craintif, et attendit la fin des chants et des bruits. Une petite foule sortit sans s'attarder; des Vénitiens, des Génois et quelques Grecs mâchonnaient leur mastic en chantant au soleil de printemps. Un jeune Italien s'arrêta près d'Ibrahim, et lui sourit; il avait les yeux tendres.

Ibrahim lui rendit son sourire, mais l'angoisse lui tordait les yeux. L'Italien hésita, soupira, et s'en fut. Quand il ne resta plus personne, Ibrahim entra.

Il n'avait jamais pénétré dans une église depuis qu'il s'était accoutumé à l'Islam. Ses pas résonnaient sur les dalles, aucun tapis ne les étouffait. Une grande paroi séparait l'autel de la nef. Ibrahim, désarmé, ne savait quelle attitude adopter. Il se sentait pourtant apaisé, comme s'il retrouvait enfin quelque chose. Il n'était plus si sûr de n'avoir jamais connu d'église, et sa mémoire hésitante lui

rappelait par vagues insistantes et imprécises, des images familières et étranges. Des odeurs, des sons clairs, les pas sur les dalles, l'écho des voix, un visage de femme flottant dans l'ombre. Il l'avait toujours su.

Il était chez lui, protégé comme jamais il ne l'avait été, pas même dans les bras de Soliman. Il tomba à genoux sans savoir ce qu'il faisait, et regarda cet univers vide où erraient les ombres de ses enfances. Il resta ainsi longtemps, égaré, ravi, perdu. Quand il sortit de son bonheur, il sentit qu'il n'était plus seul.

Quelqu'un le regardait, quelqu'un qui avait dû entrer depuis longtemps, à son insu. Se retournant, Ibrahim vit le jeune Italien. Il souriait toujours, mais, cette fois, une légère ironie flottait sur son visage. Ibrahim sentit un piège délicieux, et se releva incertain, serrant son arme de fauconnier, comme pour se défendre. Mais l'Italien venait vers lui, lui prenait amicalement les deux mains, l'embrassait sur la bouche, « Je ne vous trahirai pas, je sais qui vous êtes, ne craignez rien », il lui disait doucement, dans une langue fluide, des paroles charmeuses et rassurantes.

Ils sortirent ensemble; l'Italien avait jeté un regard au-dehors pour vérifier que personne ne les guettait. Ibrahim apprit qu'il se nommait Aloisius Gritti, qu'il était le fils bâtard d'une Grecque et d'un haut personnage de la république de Venise, dont il ne lui dit pas le nom. Il souriait toujours, mais Ibrahim ne ressentait plus aucune menace. Sans qu'il s'en fût aperçu, ils arrivèrent au quartier de Péra. L'Italien parlait encore, son sourire devenait lumineux; Ibrahim accepta d'entrer chez lui, dans un petit palais élégant.

. Il dut s'asseoir sur un siège, tout lui semblait étrange, mais son angoisse avait disparu. Sur le mur, il ne pouvait détacher les yeux d'une petite fille au regard clair, impassible et grave, le corsage orné de perles. Ibrahim se taisait, l'Italien parlait de Venise. Il lui racontait les richesses de la république, sa basilique aussi belle et noire qu'Haghia Sophia, et la splendeur de ses mosaïques qu'aucun plâtre blanc n'empêchait de rayonner de feux. Il lui parla aussi des femmes et de leurs marches libres dans les rues. Ibrahim écoutait à peine le bourdonnement, il regardait. Gritti frappa dans ses mains, un serviteur apporta à boire.

Ibrahim ne connaissait pas la liqueur rouge qui coulait du flacon. L'Italien lui tendait un verre. Le sourire se fit encore plus charmant. Soudain, Ibrahim sut que c'était du vin, et qu'il n'avait pas le droit d'en boire. Il devint rouge de confusion, hésita : l'Italien n'insista pas, et demanda qu'on apporte de l'eau de fruit.

Le Grand Fauconnier resta jusqu'au soir, oublieux de sa charge officielle. Mais Soliman était parti depuis quelques jours, et, quand l'Italien le prit par le cou, Ibrahim, toujours prisonnier du même bien-être, ne résista pas.

Pendant la nuit, Gritti lui servit à nouveau du vin; Ibrahim aima le vin. Quand il repartit, le lendemain matin, le pavillon royal n'était plus le seul lieu au monde où pouvait s'apaiser son angoisse.

Heureux de revoir Ibrahim, et content de son voyage, le Sultan décida de le nommer gouverneur de Roumélie. C'est pendant le long séjour d'Ibrahim au loin que la seconde Cadine donna le jour à un troisième fils, Bajazet; mais ce n'était plus qu'un troisième. A Brousse, en exil avec sa mère, Mustapha, l'héritier en titre, grandissait. Les guerres continuèrent, pour la plus grande joie des janissaires. Le gouvernement de Roumélie, dans les projets du Maître de l'Univers, Commandeur des Croyants, n'était qu'une étape. Soliman rappela Ibrahim, et le nomma au poste suprême de Grand Vizir.

La prophétie de l'Égyptienne

Soliman semblait s'ennuyer. Les jeux interminables qui l'occupaient une partie de la nuit tournaient court; Hürrem essayait de renouveler ses histoires, tentait d'en inventer d'autres pendant le jour, mais à peine avait-elle pu commencer le récit que califes, dames et génies disparaissaient dans un silence lourd. Soliman la flattait de la main, en regardant ailleurs. Et elle, lourde d'un ennui qu'elle ne reconnaissait plus, se sentait vague. Un soir, il parla

Il parla de son Grand Vizir, et la poitrine de Hürrem s'affola; il raconta comment Ibrahim se grisait de succès; comment, trop diplomate, il rencontrait des Vénitiens, des Français, des juifs; l'Islam en lui dépérissait. Soliman éclatait d'une crainte rageuse et dure, menacé en lui-même. Et Hürrem, bourdonnante de terreur, n'entendait que la menace sur le jumeau roux de ses rêves. Elle échafauda des remparts, précipita ses pensées. Et suggéra qu'Ibrahim fût marié par son Sultan.

Soliman broncha comme une bête piquée. Hürrem, douce et froide, expliqua comment un mariage musulman ramènerait Ibrahim à son Sultan. Et la sœur de Soliman, Hatidjé Sultane, attendait depuis trop longtemps au Harem. Soliman se mit à rire, d'un rire qu'il n'avait jamais qu'aux soirs des batailles, et la prit dans ses bras, lui faisant l'amour comme jamais.

Le mariage d'Ibrahim et d'Hatidjé fut décidé le lendemain, à l'issue du Divan. On dit que le Vizir commença par se taire, alléguant son peu de goût pour les femmes. Puisqu'il accepta l'honneur insigne de devenir le beau-frère de son Sultan. Hatidjé n'avait rien eu à dire. Mais une lueur enflammait sa démarche, et ses pieds couraient plus vite le long des murs du Harem.

Quelque temps plus tard, Hürrem vit à nouveau disparaître le sang. Et, songeant aux deux qui allaient s'étreindre bientôt, elle supporta ses lourdeurs et ses torpeurs. L'enfant la gênait peu, comme s'il s'excusait d'être là, grandissant furtivement, le coeur battant à peine sous les doigts de sa mère. Le mariage aurait lieu l'été suivant.

Au matin du jour fixé pour les cérémonies, Ibrahim était lourd de sommeil. Autour de lui, s'agitaient

les couloirs, passaient les sandales, circulaient des dignitaires en manteaux brodés, des esclaves noirs. Mais Ibrahim restait dans la torpeur. On l'habilla, tout de blanc et d'argent, on lui polit les mains, on lava ses cheveux roux. Quand on vint le chercher, Ibrahim s'agenouilla devant le cheval du Sultan, raide, comme dans un rêve. Soliman, les lèvres un peu crispées, mit longtemps à relever le Grand Vizir, et, l'air ennuyé, commença à se diriger vers les lieux des fêtes.

Toute la journée, Ibrahim continua de sommeiller. Les paroles rituelles, il ne se souvint pas les avoir dites. Les formules de l'Islam qui le liaient à cette silhouette enveloppée, sa femme à côté de lui, assise, les mains à l'envers sur ses genoux, il les récita comme ses leçons d'enfance. Au-dessus de leurs têtes, deux femmes tenaient un drap blanc comme une ombre d'aile de mouette. La première était vieille et courbée, la seconde, grave et peut-être triste. Sur le drap, la Validé râpait le pain de sucre qui leur porterait bonheur. L'encens fumait; les religieux scandaient le Coran, et Ibrahim dormait ailleurs.

Ailleurs, là où le même encens déroulait ses fumées. Où un prêtre immense chamarré d'or et de bleu récitait d'autres litanies, et sa mère inconnue le tenait encore dans ses bras. Il se souvenait, dans un brouillard, du cierge géant à côté de ses bras d'enfant, et d'un doux rire à ses oreilles lorsque, agrippant le cierge, tout avait basculé, le prêtre, l'église, les lumières, le ciel bleu à la sortie et les fleurs de tamaris sous le soleil d'hiver. Ibrahim sourit. Ses yeux rencontrèrent le croissant rouge en grains d'encens de fête, disposé à ses pieds. C'était l'Islam, le monde de son enfermement. Le regard d'Ibrahim se fixa sur la symétrie d'un tapis. On relevait Hatidjé, on l'emmenait.

Interminablement, les fêtes déroulèrent leur alternance de repas et de chants, de douces beuveries et de promenades. D'immenses tables avaient envahi le palais, et même, le lendemain, on s'installa jusque dans l'Hippodrome, où rôdaient les ombres de l'ange noir d'Haghia Sophia. Peut-être, ce jour-là, la fête fut-elle plus sauvage. Le Sultan, assis près de son beau-frère, cassa des verres, secoua l'épaule de son ami, lui tapa dans le dos comme pour lui faire courber la tête. Ibrahim fut courtois et absent. Tout près d'eux, la grande basilique, transformée en mosquée, l'appelait.

Ibrahim se sentait plus vieux que tous les Turcs de l'Empire. Figé sur son siège, au milieu de la Cour ottomane rayonnante de ses triomphes, le Grand Vizir sentait revivre en lui les gestes des empereurs morts. Droit, il tenait une orange comme il eût fait d'un globe d'or, et sa main, un instant arrêtée en plein vol, se dressa au-dessus de la table comme pour conjurer l'histoire. Les portiques de l'Hippodrome débordaient de guirlandes, les tables se remplissaient de moutons et de ragoûts à la grenade. La jeune Sultane avait franchi en chariot les portes du Harem, pour se rendre dans son palais bruisant de nouvelles esclaves.

Le vent apporta les bruits de la fête jusqu'aux fenêtres du Harem sur la colline. Collées aux grillages, les odalisques écoutaient en bavardant, racontant à l'infini les détails des nourritures et des spectacles. On parlait de centaines de chevaux pour les courses, de selles neuves et brodées, de fourrures à foison; on disait qu'Ibrahim avait risqué sa tête par une insolence, affirmant que son mariage ne pourrait avoir son pareil au monde; le Sultan s'en serait offensé, et aurait laissé paraître sa colère... Mais Ibrahim l'avait désarmé par une pirouette flatteuse, et tout s'était apaisé. On disait aussi qu'Hatidjé Sultane avait un peu pleuré. Les vieilles odalisques se réjouissaient de savoir le Grand Vizir un peu plus musulman, et bénissaient le nom d'Allah, oubliées de leur enfance volée.

Hürrem voulait rester seule, loin. Les enfants avaient été éloignés, elle n'entendait que leur babil joueur dans la cour voisine. Ils avaient emporté le petit perroquet au-dehors, et n'avaient laissé qu'un chat trouvé le matin même. Hürrem le laissa s'installer sur ses seins. L'animal glissait sur le ventre

tendu; Hürrem n'avait plus que quelques mois d'attente pour la naissance de son troisième fils. Mais elle n'y pensait plus; et le chat, s'étirant gaiement, lui griffa doucement le cou, donnant des petits coups de tête. Indifférente Hürrem caressait les longs poils roux; plus tard, elle reconnut la couleur, et pleura. Ibrahim avait déjà passé une nuit avec Hatidjé; il serait désormais à l'abri. Le chat jaune ronronnait toujours.

Les fêtes durèrent huit jours. Il y eut des chasses, des cavalcades, des danses d'Anatolie, et le dernier jour, venues de la lointaine Égypte, des voyantes qui prédisaient l'avenir. En riant, le Sultan voulut qu'Ibrahim s'assît devant l'une d'elles, toute voilée de noir. Seules les mains sortaient de la lourde étoffe des sables, les mains qui disposaient la coupe d'eau, les bougies, les grains d'aneth. Ibrahim se sentit de pierre.

La sorcière souffla, l'eau se troubla. Une voix hésitante sortit de dessous le voile, et parla avec lenteur. Une lune rousse... une sœur inconnue... un voyage lumineux... un ange... Puis la voix se cassa pour annoncer enfin un amour mortel. Seul Ibrahim entendit qu'elle avait aussi parlé d'une croix.

Quelqu'un se mit à rire. Soliman, d'un geste brusque, renversa la coupe et balaya la vieille qui bascula en grondant des menaces dans sa langue. Ibrahim la releva, et croisa son regard blanc à travers un pli de voile. A peine avait-il eu le temps de comprendre la cécité de la vieille femme que le Sultan, l'attrapant à bras-le-corps, le souleva de terre et l'embrassa à pleine bouche. Autour d'eux, les convives applaudissaient. La vieille s'était éloignée, et le vent qui se leva soudain avec la nuit apporta des mots privés de sens. Une fille sans langue, une jumelle perdue. Personne ne l'écouta; les chants avaient repris.

Dans la nuit, Hürrem mit au monde à l'improviste une petite fille, au milieu de l'indifférence générale. Elle l'appela Mihrimah; c'était un tout petit enfant sans forces, qui n'avait encore ni ongles ni cheveux. Elle mit des semaines à ouvrir les yeux. Et Mihrimah ne parla pas avant longtemps.

Rencontres

Les bouquets

Lorsque, avec le printemps, revenaient les premiers vents tièdes, Ibrahim sentait son corps bondir malgré lui, et l'odeur des tamaris anticipant leurs fleurs le conduisait à son enfance. A un jardin d'herbes sèches et sauvages où il pouvait enfin disparaître. Une des premières nuits de ce printemps-là, il rêva qu'il volait très haut sur le Bosphore, glissant au-dessus des caïques rouges et des bateaux en partance. Il volait, et ses ailes de feu frottaient les nuages avec des étincelles. Brusquement, il tomba droit sur une pierre dure qui l'attirait. Le bec éclata comme une amande. Ibrahim sentit que ses ailes s'enflammaient, et qu'il commençait à brûler tout entier. Il s'éveilla en criant, et partit dans la nuit pour échapper à l'oiseau incendié.

Il traversa les longues cours, contourna doucement les pavillons aux toits bleus, et, marchant doucement pour ne pas éveiller les janissaires, il sortit du Sérail, seul et libre comme jamais. Les étoiles pâlirent. Ibrahim marchait dans les terrains vagues qui longeaient les murs du Palais; il descendait jusqu'à la mer, mâchant de l'herbe à peine née. Un amandier venait de faner; seuls quelques pétales blancs demeuraient sur l'arbre épuisé. Il s'arrêta auprès d'un buisson inconnu, tout couvert de fleurs vertes et fripées, des cocardes de tissu. Ce fut le début d'une folie.

Il cueillit des euphorbes piquées de noir, et les tiges laissaient du lait sur ses mains quand il les cassait; il cueillit des vipérines qui lui agacèrent les mains. Il cueillit des iris sauvages, des aubépines pointues, des viornes. Il eut bientôt dans les bras une forêt de fleurs sauvages, et marchait, sentant qu'à chaque pas une branche cassait, qu'une tige glissait et tombait, qu'une fleur se détachait de son calice. Il savait où aller, mais il fallait faire vite, déjà la Corne d'Or se remplissait des cris des marins.

Hürrem n'avait pas dormi. Les étoiles l'attiraient comme les cordes silencieuses d'une viole géante, où, étirée, elle se serait crucifiée avec bonheur. Et pendant toute la nuit, attentive aux soupirs ensommeillés des enfants, écoutant les rumeurs de la mer assoupie, Hürrem veilla. Enfin, les mains abandonnées, elle se laissa aller quand elle ne put distinguer les points de lumière sur le ciel clair. Les premiers muezzins lançaient les mélodies de l'aube. C'était enfin l'heure du vrai sommeil, puisque la vie des hommes avait repris son cours. En appuyant son front contre le rebord d'un coussin, elle crut sentir, sous ses pieds nus, le sol craquer comme si la terre tremblait. A travers les fissures, sortaient des perce-neige qui poussaient leurs clochettes jusqu'entre ses doigts. Puis, lentement, des oiseaux s'échappèrent des fleurs, au bout des tiges. Des oiseaux aux ailes de flamme, qui bientôt mirent le feu au Harem : la jeune femme savourait les craquelures des carreaux, jouissait de l'eau retrouvée et regardait le feu. Un choc en pleine poitrine la réveilla.

Dans ses bras, une gerbe de fleurs sauvages, lancée depuis le mur, et cassant une vitre au passage, l'envahissait tout entière. Les bras égratignés, elle regardait les pétales et les feuilles à peine écloses de ce printemps qui lui venait de nulle part. Et, quand elle se fut rassasiée d'odeurs, de couleurs et de branches, Hürrem souriante ouvrit les bras, laissant couler les fleurs de la nuit sur le sol.

Chaque nuit, pendant ce printemps-là, Ibrahim et Hürrem veillèrent, lui bondissant dans les herbes au pied des grands remparts, elle immobile, debout, accueillant à la volée l'aube fleurie de son jumeau lointain. Toute la saison, les servantes se plaignirent de vitres cassées et de débris de branches. Les pervenches, les aubépines, étaient déjà finies; Hürrem guettait les roses sauvages et les asphodèles, et puis, un matin, il n'y eut plus rien. Les mains de la Rieuse demeurèrent vides, et le sol, enfin, fut

propre, sans feuillages cassés, sans pétales froissés.

Le soir, comme s'il n'y prenait pas garde, Soliman, qui avait fait venir Hürrem, lui apprit incidemment que le Grand Vizir allait peut-être bientôt partir. Elle ne demanda pas où il s'en irait. Mais elle chercha à savoir si la jeune Sultane Hatidjé avait été fécondée. Le Sultan ne répondit rien; d'un air absent, il caressait les traces des égratignures sur les bras de sa favorite.

Ibrahim ignorait les desseins du Grand Seigneur à son propos. Soliman ruminait le départ du Grand Vizir, mais il ne pouvait pas se passer de sa présence. Si leurs liens anciens n'avaient plus l'intensité de la jeunesse, et si les longues promenades tendres n'avaient plus cours, le Sultan gardait pour Ibrahim des sentiments de maître. Et Ibrahim, avant d'être vizir, avait été esclave. Il l'avait oublié.

Mais Soliman n'oubliait pas. Il lui fallait tout à la fois glorifier cet homme en qui il avait publiquement placé sa confiance au point de lui donner sa sœur pour épouse, et le tenir, comme on tient les rênes d'un cheval en fatiguant la bouche avec le mors. Soliman savait dresser les bêtes rétives. Et il avait encore quelques projets en tête avant de faire partir Ibrahim pour le lointain voyage qu'il lui destinait.

La mémoire de Byzance

Soliman était toujours hanté par l'idée d'une mosquée. Il la voulait plus haute encore qu'Haghia Sophia, plus large, et plus ornée encore que les mosquées de son grand-père. Chaque fois qu'il sortait, quand il revenait au Sérail, il arrêta son cheval et contemplait longuement la présence pesante et grave de l'antique basilique de la Sagesse. Un matin, après la réunion du Divan, il avertit son Grand Vizir d'avoir à se tenir prêt.

Quand il rejoignit Ibrahim, le Sultan n'était pas seul. A ses côtés, se tenait l'Aga des janissaires, l'air rébarbatif et timide. Ibrahim reconnut l'homme aux yeux gris qui, sur un champ de bataille, avait été bon pour lui quand il suffoquait de douleur. Ils se sourirent loin du Sultan, qui déjà avait atteint la grande église insolente. Tout était silence autour d'Haghia Sophia. Les trois hommes poussèrent la lourde porte. Sinan, l'Aga des janissaires, était depuis quelques jours l'architecte officiel du Sultan.

Soliman restait muet, tandis que son architecte arpenta les dalles à grands pas, mesurant du regard les proportions des coupoles, touchant les pierres, évaluant leur taille et leur poids. Les coupoles superposées semblaient s'envoler; elles ne cessaient de monter vers le ciel byzantin caché sous son manteau de stuc blanc. Le Sultan fit quelques pas, ouvrit la bouche, et ne dit rien. Hésitant, il prit le parti de prier, regardant son ami avec assez d'insistance pour que celui-ci comprît ce qu'il devait faire.

Mais la tête d'Ibrahim retentissait de cloches. Frappé de stupeur, le cœur à nouveau touché par le

coup de poignard familier, il voyait une coupole. Une plaque de stuc s'était écaillée; une tête d'ange le regardait.

Une tête d'ange roux aux yeux écarquillés, la tête d'Alexandra fixait le ciel blanc. Ses ailes immenses se déployaient autour d'elle comme des cheveux de plume. Ibrahim ne voyait plus rien d'autre, ni les cabochons verts où s'écrivait en lettres d'or le nom d'Allah, ni le mihrab de marbre, ni les lumières fauves qui tombaient des coupoles, au bout des chaînes. L'air se remplissait de voix et de rumeurs. Le souffle lui manqua; il dut s'adosser à une colonne pour ne pas tomber. Le monde bascula.

Là, sur les dalles, les tapis de prière avaient disparu.

Une foule effrayée priait à genoux. Sur une table de pierre recouverte de vases d'or, un homme levait un pain rond, buvait à même une coupe, et la foule criait vaguement un nom qu'Ibrahim crut reconnaître. Au-dehors, des coups frappaient, un béliet enfonçait les portes. Des soldats hurlaient. Les fidèles, sous les anges noirs des mosaïques, souriant à l'infini de la Sagesse, priaient Dieu. Bientôt, et le cœur d'Ibrahim cognait, les portes cédèrent, dans un fracas de mort.

Des janissaires entraient en tourbillons, sur leurs chevaux. Ils tournaient dans la basilique, au milieu des cris des enfants. Un cheval semblait plus grand que les autres; le Sultan conquérant, une rose à la main, regardait sauvagement les croix du Christ. Un prêtre rassembla les hosties, les calices, et disparut. Les janissaires tuaient à coups de sabre les chrétiens rassemblés pour la dernière prière. Ibrahim n'entendit plus que le glas des cloches de Byzance et les cris des femmes massacrées. Il vit la main du Sultan, toute rouge, frapper le mur et laisser une sanglante trace, semblable à une grande araignée. Ibrahim pleurait sans savoir, et fixait l'ange aux ailes rousses, aux yeux de feu et d'amour.

Quand il reprit conscience, au-dessus de lui brillait à nouveau le nom d'Allah. Soliman avait fini ses prières. Il ne s'était aperçu de rien. Les lampes rouges continuaient de rayonner dans la splendeur du jour. Quand Sinan eut fini de prendre les mesures de la basilique, ils sortirent. Le Sultan demanda à l'architecte s'il pouvait construire une mosquée plus haute encore, pour effacer jusqu'au souvenir de la gloire de Byzance. et pour exalter l'Islam. Sinan répondit qu'il en était capable; le feu brillait dans son regard broussailleux. Il parla d'une colline, et d'un endroit plus élevé que les plaines. Soliman se laissait gagner par l'enthousiasme de l'architecte.

Ibrahim se tenait à l'écart, près de son cheval. Autour de lui demeuraient les restes abîmés de Byzance. Des carcasses vides, des colonnes tronquées, des pavés défoncés, où poussait l'herbe de la défaite. Et Ibrahim se demandait qui pouvait être sa mère. Il se prit la tête entre les deux mains, et chercha à forcer sa mémoire.

Des lambeaux de corps se mélangeaient. Un vêtement bleu, des plis multiples, une humidité chaleureuse, un sourire aigu... Aucune voix ne voulait revenir. Au-dessus de lui l'air clamait le soleil, les passants allaient chez eux, cependant que les ânes trottaient familièrement. Ibrahim se sentit partagé entre deux mondes. Son Sultan l'attendait, qui parlait gaiement avec Sinan. La vie était là.

Pour mieux affirmer la solennité de sa décision, Soliman promit que la mosquée porterait son propre nom. La construction allait commencer, c'était sûr. Soliman semblait joyeux. Il avait décidé la future mosquée le jour anniversaire de la prise de la Ville par son grand-père le Conquérant. Ce serait la consécration d'un nouveau monde. Sinan, exalté, décrivait au Sultan les splendeurs futures de la « Suleymanie » : les quatre minarets, les coupoles emboîtées, plus hautes que celle de la basilique, et les roses de pierre qu'il saurait enlacer pour la gloire de l'Islam. Ibrahim sentait encore en lui les dernières heures de Byzance, et voyait, sous les blancheurs plâtreuses d'Haghia Sophia, le sourire de l'ange esclave aux yeux écarquillés, dont le regard ne le quitterait plus.

Ils galopèrent dans la Ville. Soliman rêvait de gloires et de conquêtes; et Ibrahim, muet, songeait à sa viole, aux tamaris des bords de mer, aux sexes humides. Il songeait à Soliman, et se disait qu'existait à travers le monde un ange qui ne lui demandait rien.

Il n'y avait plus de bouquets au Harem. Hürrem connut des jours vides, des nuits habitées par la présence de ses enfants, et par la chaleur de la Vénitienne au nom de Turquoise. Tout était paisible et régulier; les enfants poussaient sans histoires, et Firouzé était tendre la nuit. Hürrem ne vivait pas. Elle attendait une aube qui ne venait pas.

Soliman la demandait comme à l'accoutumée. Il n'avait reparlé ni des bouquets ni de son Grand Vizir. Il faisait l'amour à sa favorite; il s'y mêlait de la violence. Une violence qu'Hürrem ne lui connaissait pas. Il y avait déjà longtemps qu'il n'aimait plus les récits mystérieux des provinces ruthènes.

A nouveau reprirent les guerres.

Soliman les avait longuement couvées en lui, acharné à la perte des Hongrois, ses vieux ennemis de l'Ouest. Le Magnifique était entouré d'empires.

A l'orient, le Chah de Perse, l'Islam vénérable au creux des déserts, et les splendeurs indiennes dont les richesses captives s'entassaient dans les palais d'Ispahan. L'Islam menaçant, séducteur, inaltérable.

A l'occident, l'empereur Charles, dont les terres étaient si vastes que le soleil ne s'y couchait jamais, et qui tenait les océans houleux. L'empereur de l'Est et l'empereur de l'Ouest avaient conclu alliance contre les Osmanlis.

Il fallait frapper sans relâche. Belgrade conquise ne suffisait plus. Soliman repartit en campagne.

La visite à Haghia Sophia n'en était que le préambule, un dernier moment de paix avant le fracas des armées. A nouveau, les janissaires se harnachèrent, joyeux, et l'Empire se mit en marche.

Ibrahim s'aguerrissait. Il ne voyait plus les morts sur les champs de bataille, il ne songeait plus aux cimenterres pénétrant les chairs vives. Il lui arriva de tuer, mais il ne s'en effrayait plus. Le temps avait changé de maître, la vie n'existait plus.

En ces temps-là, Soliman tenait son ami en sa puissance, d'une main impitoyable. La guerre les réunissait loin des cours chuchotantes du Sérail; et Soliman pensait que c'était là le plus sûr moyen pour retenir Ibrahim.

Le roi de Hongrie fut tué dans une bataille. Ce fut la fin de la guerre. Ils rentrèrent.

Ibrahim, dès qu'il revenait dans le palais immense affecté à sa charge de Grand Vizir, s'ennuyait. Depuis son mariage, il avait changé de toit, comme une femme que l'on marie. L'espace de ses nuits

n'était plus celui de Soliman. Quand il rejoignait son royal beau-frère à la fin d'une journée, Soliman, parfois, devenait grincheux et raide, et ne souriait plus. Ibrahim ne jouait presque jamais de la viole. Et quand, glissé aux pieds de son Sultan comme si les années n'avaient pas passé, il reprenait l'instrument, les sons ne chantaient plus, la mélodie dormait. Il fallait de longs moments d'incertitude pour qu'entre eux, un fil hésitant se renoue. A Istamboul, Soliman ne savait plus rien d'Ibrahim, et Ibrahim, opaque, sentait qu'il y avait en lui plusieurs âmes qui se déchiraient. Au matin, il quittait le Sultan endormi, et retrouvait avec l'air frais un peu de son enfance matinale. Mais il ne rentrait pas.

Il allait à cheval, sans guider sa bête, amoureux des odeurs et cherchant sa lumière. Et le cheval, de lui-même, conduisait son cavalier au Vieux Sérail. Ibrahim attachait son cheval, et marchait à pas lents sous les fenêtres du Harem, le lieu magique où dormait son repos. Il écoutait le sommeil des femmes. C'étaient des ronflements de vieilles et d'eunuques, des soupirs, des cris parfois, venus de mauvais rêves, des respirations chuchotantes. Le Harem endormi respirait mal, dormait peu. Ibrahim parvenait enfin aux fenêtres qu'il cherchait, mais tout y était silence, comme si quelqu'un veillait sur le sommeil des autres. Il arrivait qu'une lumière fût allumée. Peu à peu, naissaient autour d'eux les premiers bruits du réveil.

Les mouettes, au-dessus de la mer, s'éveillaient en cris brusques; une vieille almée se raclait la gorge, là, tout près, et ronchonnait, Ibrahim entendait à peine ses paroles. Des enfants pleuraient, une sourde agitation commençait. Enfin sonnait le gong des eunuques. C'était l'heure où Ibrahim devait partir, mais il lui arrivait, de plus en plus souvent, de pousser sa bête jusqu'à Péra, incapable de rentrer près de la petite Sultane, son épouse. Il savait pouvoir venir à toute heure chez Gritti, et ne se souciait pas de le trouver en compagnie. Il entrait, s'asseyait sur le lit, regardait son ami dormir, seul, ou enlacé avec un homme ou une femme.

Il y avait toujours, près du chevet, un flacon de vin. Ibrahim prit goût à ce vin, et il lui devint peu à peu impossible de s'en passer. Un jour, Gritti s'aperçut au réveil que le Grand Vizir était ivre à cette heure matinale; il congédia la jeune Italienne qui dormait là, et tendit encore un flacon à Ibrahim. Il lui parlait de la puissance de Venise, du rayonnement de ses églises.

Il arrivait aussi qu'Ibrahim passât de longues heures dans son palais, à la recherche du chant perdu de la viole.

Mais souvent la nuit finissante trouvait encore Ibrahim sous les fenêtres de Hürrem. Parfois, il entendait le bruit des pieds nus, elle revenait de la chambre royale.

Parfois encore, elle était là, silencieuse, inexistante.

Une nuit où la veilleuse lumineuse avait brillé longtemps, Ibrahim détacha sa viole et se mit à jouer. Il avait toujours su que là renaîtrait son chant. Les fenêtres restèrent muettes et closes; le Harem s'éveilla comme de coutume. Le Harem pensait qu'Ibrahim jouait pour le Sultan, comme autrefois, quand il attendait son ami jusqu'à l'aube. Tout était bien ainsi. Ce matin-là, Ibrahim n'alla pas chez Gritti.

Quelques semaines plus tard, il apprit que la seconde Cadine portait à nouveau un enfant du Sultan. Ibrahim fut pris d'une rage violente, brutale, guerrière, comme si sa vie même lui eût été volée. Gritti le revit souvent; et Hürrem, désertée, attendit vainement que le son de la viole vînt la caresser pendant la nuit.

Cette fois-là, Hürrem devint vraiment malade, folle de son corps trop lourd. Le cinquième enfant s'agitait sans cesse, transformant son ventre en collines et vallées habitées par un génie fluctuant. Ces mouvements n'étaient pas comme ceux des autres. Ils n'étaient pas rampants et doux, mais violents et terribles, et Hürrem sentait en elle monter une angoisse à se coucher par terre.

Parfois aussi, sans prévenir, des douleurs lui coupaient le corps en deux. L'été fut doux et humide. Aucun souffle n'agitait les cyprès, aucune rose ne pouvait s'ouvrir sans aussitôt faner. Hürrem se nourrissait de gros melons jaunes qu'elle tétait comme une enfant. Elle ne supporta plus ses vêtements, partait pour toujours le long des cours intérieures, marchait nue sur les carreaux, arrachait vainement les grillages des fenêtres, renversait exprès les théières près des jambes nues de ses servantes.

Lorsque vint l'automne, Hürrem, pour la première fois de sa vie, se sentit vraiment prisonnière. Incapable de fuir dans le silence d'un arbre ou le vide d'une fleur. A jamais insensible au bruit tourmenté des jets d'eau.

Elle demandait la musique. Éperdument, sans savoir. Pour elle, Firouzé joua du tambourin, mais c'était une danse; elle dansa pour elle, mais c'était en silence; elle gratta un luth, mais c'était trop cristallin; elle tenta enfin de lui enseigner l'art du violon, une fois encore, en pinçant les cordes. Mais, plus que jamais, l'instrument, sous les doigts de Hürrem, n'était qu'une simple caisse de bois qui bientôt gisait à terre, immobile comme un enfant mort.

A personne, à personne elle ne pouvait dire quelle musique la dévorait ainsi. Quelle musique elle croyait entendre chaque soir, quand tout dormait et qu'elle, seule vivante au creux des nuits, se levait pieds nus, courant jusqu'aux fenêtres, s'accrochant aux lacis de bois, pour entendre la douce viole de son frère magique et roux. Depuis leur rencontre, elle eût voulu lui rendre la haine de son regard, ou s'offrir à ses mains meurtrières comme elle avait fait avec Gülbahar. Elle aurait souhaité l'étouffer de sa passivité, déchirer les murs qui les séparaient l'un de l'autre, le rejoindre enfin, et faire taire en l'enlaçant l'intarissable mélodie, couleuvre en elle, la viole, la viole...

Un jour, elle sut qu'il était là, et elle sut qu'elle ne rêvait pas.

Bondissant sur ses pieds, Hürrem partit, et l'enfant qui remuait en elle s'arrêta, comme pour la laisser en repos. Que venait faire Ibrahim, qui venait-il voir? Elle ne put supporter davantage la lourdeur des murs autour d'elle. Et, se retournant, elle ne vit plus que la lueur à peine vivante d'un brasero familial, mourant.

A pleines mains, elle saisit les cendres et les braises. A pleines mains, elle les jeta sur un voile qui traînait à terre, et, chantant à voix très basse une sorte de lente prière, la Rieuse veilla sur le feu naissant. La première flamme atteignit la fenêtre de bois. La seconde, rampant jusqu'à l'autre bout de la pièce, mordit le tapis. Tout s'embrasa.

Firouzé, s'éveillant à peine, ahurie, emporta l'un après l'autre les enfants endormis. Déjà elle alertait les gardes, déjà le Harem résonnait de cris, hurlait de frayeur. Les femmes, bientôt, coururent en transportant des objets inutiles. Les tapis se consumaient en fumées noires, et, quittant pour cette fois sa dignité princière, la Validé courut nu-pieds à travers les couloirs, précédée d'un troupeau servile, muet

d'effroi. De sa chambre, Hürrem voyait le Harem en perdition. Elle n'avait pas bougé.

Il fallut qu'un tout petit eunuque aux grands yeux aussi noirs que sa peau lui prît le bras; elle sursauta, soudain sortie de son rêve. Doucement, elle se laissa guider; et la main de l'enfant noir, glissant du bras à la main, sursauta en sentant les boursouflures qui, déjà, gonflaient ses mains. Elle avançait le long des murs de carrelage où traînaient par instants, fugitifs, les reflets des flammes.

Au moment de sortir du brasier, elle se retourna d'une seule pièce. Tout brûlait. Les fenêtres, enfin, n'existaient plus. Hürrem regardait les murs noircis percés d'ouvertures, libres comme ils ne l'avaient jamais été. Joyeuse, la Rieuse, bondissant hors de la faible étreinte de l'eunuque enfantin, s'échappa.

Elle avait disparu. Le petit eunuque portait ses mains à la bouche, effrayé à l'idée de n'avoir pas su garder sa prisonnière. Il sanglotait, mais personne ne s'occupa de lui ni de sa captive ignorée. Il fallait sauver les tapis, les coffres, et les femmes. Déjà quelques-unes avaient été tuées par l'effondrement d'un mur plus friable, déjà trop de richesses avaient été perdues. Le petit eunuque décida de se taire : personne n'avait remarqué son exploit, personne ne pourrait constater la disparition de la seconde Cadine, brûlée, peut-être, qui le savait?

Elle allait. Elle courait, essoufflée, soutenant son ventre d'une main, tortillant ses vêtements de l'autre, pour mieux avancer. Elle fuyait dans la nuit traversée d'éclats, vers le noir où elle serait seule. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle ne vit plus aucune lueur, tombant au pied d'un arbre dont elle reconnut l'odeur amère. Lorsqu'elle put reprendre son souffle, elle ne vit autour d'elle que des ombres blanches, des turbans de pierre coiffant des stèles gravées. Et, éparses, des tombes de femmes ornées de fleurs de marbre. L'enfant dans son ventre profitait de la halte pour tourner en tous sens. Hürrem se laissa couler dans le rêve.

Là-bas, à l'autre bout de la colline, le Harem brûlait encore, les toits filaient en flammes immenses et droites, hantées par de petites figures agitées. Une houle de bruits terribles roulait comme une tempête; et la Rieuse, endormie, souriait. Ibrahim l'avait aveuglément cherchée, bousculant l'une après l'autre les femmes qu'il croisait sur sa route, arrachant les voiles interdits quand la silhouette épaisse pouvait s'apparenter à celle qu'il cherchait partout. Éperdu, ignorant ce qu'il voulait, Ibrahim cherchait Hürrem, la haine au coeur, le souffle court, la poitrine traversée du couteau familial. Quand il fut certain qu'elle n'était plus dans l'enceinte enflammée, il partit. Et s'en fut chercher son cheval, attaché sur la colline, dans le cimetière, près d'un immense cyprés.

C'est là qu'il la rencontra, endormie. Elle ne s'était pas même aperçue de la présence de l'animal auprès d'elle. La première pensée d'Ibrahim fut de redouter le sabot du cheval. Son premier geste fut de détacher la bête pour doucement l'attacher à une stèle plus haute que d'autres. Nerveux, le cheval se cabra, hennit, mais c'était comme si le sommeil de la Rieuse avait gagné la terre, le ciel, les bêtes et les hommes. Dans la nuit absolument calme, alors que résonnaient au loin les clameurs de l'incendie, le cheval et son maître, immobiles, veillèrent sur la femme assoupie. Elle avait le visage de l'ange d'Haghia Sophia. Seules les oreilles de l'animal bougèrent, quand Ibrahim s'approcha d'elle. Il se coucha doucement, et, posant sa tête sur le ventre immense, s'endormit à son tour.

Là-bas, le bruit, peu à peu, s'était calmé. Les fumées étaient devenues grises. La nuit commençait à pâlir, et les odeurs de l'incendie gagnaient les collines. Lequel des deux s'éveilla d'abord?

Ouvrant les yeux sur la lumière du jour naissant, les deux têtes rousses se rejoignirent silencieusement, et, s'étant enfin trouvées, se touchèrent. Leurs mains s'enfoncèrent dans leurs cheveux

semblables, leurs cils, identiquement pâles, se frôlèrent, leurs regards s'échangèrent par-dessus le baiser, et leurs joues, enfin jointes, ne se quittèrent plus. A genoux, l'un contre l'autre, ils ne se parlaient pas. Insensibles à la crainte, loin de toute menace, ils se miraient l'un dans l'autre sans se voir, conjoints dans la même aube.

Sur la mer encore brumeuse, un jour très bleu commençait d'apparaître. Un cri d'enfant au réveil surgit du silence; la voix d'une mère s'éleva pour le calmer, aussi tranquille que le son de la viole.

Ils se virent enfin, dans une lumière emplie de fumée. Le cheval, brusquement, s'ébroua. Ibrahim releva Roxelane, et, caressant doucement l'enfant caché dans le ventre, lui parla, dans une langue qui parut à Hürrem aussi douce que la sienne. Il chuchotait des mots tout doux, collant sa bouche à la peau de cette femme, comme s'il voulait extraire l'enfant de son corps à elle. Puis, la prenant par les épaules, il lui dit, dans la langue des esclaves qui leur était commune, qu'il s'appelait Démétrios. Pleurant en silence, sans savoir, Alexandra lui répondit. C'est à peine si elle put lui murmurer son nom d'enfance; lui effleurant le front, les joues, elle tremblait, aussi fort que le cheval. Et brusquement, à deux reprises, elle sentit la douleur. Ses mains, brûlées, n'avaient plus de peau; et l'enfant, poussant ses reins au-delà d'elle-même, l'enfant voulait naître.

Ibrahim avait à peine compris pourquoi, le visage crispé, cette femme qu'il avait tant cherchée au-delà de la nuit le rejetait soudain, se renversant contre le sol. Sa douleur était effrayante à voir.

Il sauta sur son cheval, il ne voulait plus voir.

Au moment de prendre le galop, passant auprès d'elle, il se baissa brutalement, et arracha le voile qui lui couvrait les seins. Et disparut, lançant son cheval avec un grand cri de détresse.

Quand arrivèrent les eunuques et les femmes, suivis du lourd chariot traîné par deux buffles lents, la seconde Cadine se tordait sur le sol, hurlant pour la première fois. L'enfant naquit dans le chariot. Une vieille esclave racolée par hasard le recueillit dans la pénombre d'un jour poisseux. Les odalisques, déjà, avaient été rangées un peu partout, dans les palais familiaux, dans le nouveau Sérail, où les janissaires les virent arriver en crachant de dépit. On emmena Hürrem dans le plus grand appartement du nord du Sérail. Et c'est seulement vers le soir que, revenant à elle, Hürrem prit l'enfant Djihangîr dans ses bras brûlés.

Elle sut alors, à la forme des jambes, et au poids léger du nouveau-né, qu'il ne serait jamais comme les autres. Un de ses pieds fourchait vers l'intérieur, et la tête se tenait de travers. Mais il souriait, alors qu'il n'avait pas encore fini son premier jour; il souriait étrangement, comme un vieillard, comme une femme qui détiendrait un secret. Hürrem le serra contre elle, et décida qu'il ne la quitterait plus, pas même pour mourir. Djihangîr avait les cheveux roux.

Le Harem brûla longtemps. Dans les ruines encore chaudes, les enfants venaient de la Ville chercher la nuit les restes de bois sculptés, les débris de vasques, et les morceaux de tapis restés intacts.

Ibrahim en Égypte

La vie reprenait son ordre. Le Harem incendié était abandonné; on pouvait voir encore, longtemps après, les traces noircies des pierres brûlées. Les femmes avaient été installées un peu partout, en attendant que fût construit le nouveau Harem, dont le Sultan voulait qu'il fût à son image de grandeur.

La seconde Cadine avait changé. Une gravité imprégnait tous ses mouvements; le Harem épars murmurait que le petit garçon aux pieds fourchus lui soufflait dans l'âme cette tristesse muette. Le Sultan ne semblait pas y prêter attention. L'Empire l'occupait tout entier, et laissait à la Rieuse le temps de sa solitude. La Sultane Validé était morte, tout doucement, un soir; on ne s'en était aperçu qu'au matin, quand le corps était déjà raide. Le Harem s'en émut; avec elle disparaissaient l'autorité douce et le gouvernement des femmes. Les eunuques s'enhardirent; ils devinrent bruyants, leurs pas résonnaient plus lourds au matin, leurs cris, pendant la toilette rituelle, se faisaient entendre davantage. Et c'est avec une arrogance nouvelle que le grand Eunuque Noir venait chercher Hürrem, moins souvent qu'auparavant, Hürrem qui aimait traverser les jardins inconnus, et respirer enfin, l'espace d'un instant, l'air des nèfles et des roses, l'été. Le Grand Vizir semblait morose. Soliman voulut l'employer à autre chose.

Il avait donc été décidé que le Grand Vizir se rendrait en Égypte pour vérifier l'administration des impôts, qui rentraient mal. Ibrahim n'avait plus retrouvé la mer depuis son arrivée à Galata; il ne connaissait plus que les fragiles caïques qui passaient sans cesse des rives d'Asie à celles d'Europe en se jouant des navires à quai. Le Sultan, soucieux de montrer à tous qu'il ne s'agissait ni d'une disgrâce ni d'un exil, tint à accompagner Ibrahim Pacha, son beau-frère, jusqu'aux îles des Princes.

Le caïque du Sultan comportait vingt rameurs qui frappaient l'eau régulièrement, doucement, comme des ailes. Des tapis rouges transformaient l'embarcation en chambre intime, Soliman et Ibrahim, assis côte à côte, solennels, semblaient de pierre au milieu de toute leur splendeur, environnés des rames d'or silencieusement levées à côté de leurs têtes. Ibrahim voyait s'estomper dans le brouillard rose les murs du Sérail et la pointe avancée de la Ville; peu à peu, sur la colline, disparurent au loin les restes du Vieux Sérail que l'on avait tout juste commencé à démolir. Immobiles, les blancheurs sacrées des mosquées et des grandes tombes d'Usküdar, longées par de lents pèlerins, s'évanouirent à leur tour. Les cyprès et les lierres glissaient sous le regard d'Ibrahim, qui fixait au loin la couronne de feuillage où se cachait la moitié de son cœur.

Venant de tout l'horizon, de petits caïques s'approchaient du bateau royal, et les marins saluaient en détachant leur turban qu'ils agitaient de la main. Peu à peu les embarcations se firent plus rares autour du grand bateau rouge. Les îles des Princes apparaissaient déjà, vertes et blanches, paisibles. Ibrahim, détournant enfin le regard des rives qu'il allait quitter, distinguait à peine l'horizon à travers ses larmes. Le Sultan s'approchait de lui pour lui signifier son adieu : le Grand Vizir fit mine de trébucher et s'essuya les yeux du revers de son manteau.

Sur le rivage de l'île des Princes attendait le navire amiral. Ibrahim, en posant le pied sur le pont, retrouva le souvenir de sa capture et se sentit enfin gonflé du désir de partir. Il put sourire à son maître et le saluer d'un geste large qui ne devait plus rien à la servilité. Quand il fut au large, le couteau dans son cœur commença lentement à se retirer.

Ils naviguèrent longtemps, à travers des mers qu'Ibrahim ignorait, dérivant d'île en île sur des rivages où le Grand Vizir fut accueilli avec crainte. Des enfants le regardaient pressés les uns contre les autres, comme s'ils lui demandaient secrètement de les emmener; mais les dignitaires des villages, lorsqu'ils sentaient le regard du Vizir fixer les petits groupés sous les platanes, les chassaient en criant. Ibrahim, souvent, fut pris par l'envie de châtier ces adultes importuns; mais cela n'aurait pas été compris, et il se contenta de distribuer aux enfants ravis du sucre et des confitures pris dans ses provisions personnelles.

Une fois, les marins refusèrent d'aborder, car la peste ravageait l'île, au dire des pêcheurs croisés au large. Le Grand Vizir commanda que l'on s'approchât le plus près possible, et vit que l'île semblait morte. Sur une plage, brûlait un bûcher, et des silhouettes noires dansaient autour du feu en hurlant à la mort. Aucun souffle n'agitait le sommet des eucalyptus. Les marins, tout le temps que l'on longea l'île, avaient placé un pan de leur turban sur leur visage. Il fallut repartir.

Un jour apparurent les rives du Nil. Des bancs de sable barraient l'entrée du port immense, exigeant de dangereuses manœuvres que les marins exécutèrent à grand renfort de cris. Ibrahim n'avait jamais vu de rizières; il s'étonna de l'odeur sucrée de ces champs agités par le vent vert. Les palmiers et les papyrus, tout lui paraissait inconnu, il comprit que ce pays serait celui d'une étrange et neuve liberté. Le bateau parvint jusqu'aux abords du Caire. Ibrahim avait atteint son vrai royaume.

Istamboul

L'enfant Djihangîr grandissait péniblement. Alors que ses frères avaient passé la prime enfance sans effort, il vomissait presque chaque fois le lait de sa mère. Il fallut le nourrir à l'eau de riz, il fallut que Hürrem ne le quittât pas des yeux, prête à intervenir s'il étouffait, même la nuit. Et chaque fois qu'elle allait retrouver Soliman, elle songeait à l'enfant chétif et tordu que veillait Firouzé, là-bas, de l'autre côté du jardin planté de magnolias, dans le Harem, à l'autre bout du monde des hommes.

Il avait à peu près six mois lorsque, pour la première fois, il devint violacé et suffoqua plus fort que de coutume. Hürrem s'étonna à peine; elle lui ouvrit la bouche, chercha le caillou, le morceau de fruit, qu'il aurait pu avaler par hasard, et ne trouva rien. Djihangîr continuait de respirer mal, quand soudain, il se tordit, d'un seul mouvement. Un peu de bave apparut sur les lèvres couleur de prune. Hürrem tenait le corps de son enfant sur ses genoux; autour d'elle s'affolaient les servantes, mais elle, comme si elle avait toujours su, attendait simplement que la crise fût finie.

Celle-ci s'arrêta quand se leva l'orage. Depuis le matin l'air lourd menaçait de se gonfler d'éclairs. Les oiseaux au-dehors criaient et les perroquets dans leur cage aplatissaient leurs ailes pour se protéger d'une catastrophe.

Une vieille servante marmonnait les souvenirs du grand tremblement de terre qui, vingt ans plus tôt,

avait tout détruit dans la Ville, sauf les anges d'Haghia Sophia dont la tête se dévoila alors. Elle ne se trompait pas. Le soir même, la terre trembla; mais seules quelques maisons de bois cédèrent aux convulsions. Et le minaret d'une mosquée trop hâtivement construite. Hürrem sut alors qu'il y aurait d'autres crises, et qu'elles annonceraient toujours quelque chose de terrible. C'est alors qu'elle se mit à chanter une mélodie simple et triste qui lui venait de sa voix ruthène oubliée. Ainsi elle pouvait chanter.

Jamais personne n'avait entendu la Rieuse chanter. Sa voix ressemblait à une viole déchirante pendant la nuit. Firouzé, saisie, s'arrêta dans son affairément. Et l'enfant Djihangîr se mit à dormir enfin, les lèvres encore bleues, le souffle court. Le Harem sut très vite que le dernier enfant de la Sorcière Rousse était atteint du mal sacré. On l'évita encore davantage.

Le Caire

Ce fut à ce moment qu'Ibrahim Pacha eut à peu près terminé de mettre en ordre les affaires du bey, qui avait affamé la ville sans souci de ses habitants. Le peuple adorait le Grand Vizir, et les magistrats du Caire l'entouraient d'une pesante déférence. Il connaissait le véritable pouvoir, et, loin de Soliman, il avait appris à gouverner. Il n'avait plus de crises d'étouffements, et le terrible couteau semblait s'être tout à fait retiré. Il ne dormait pas seul; un jeune Éthiopien, chrétien comme Ibrahim l'avait été lui-même, l'avait séduit dès la première note d'un petit rebab dont il ne reconnut ni le son ni la forme. Mais l'enfant avait l'air doux comme un petit animal, et Ibrahim ne songea plus à Constantinople, ni à l'ange de feu qui lui fendait le cœur en deux, là-bas, à l'intérieur des murailles closes.

Un soir, il étouffa de chaleur. La nuit était calme et l'enfant noir dormait tranquillement en se retournant contre lui. Ibrahim se sentait appelé dehors. Il s'échappa, quitta la ville, et partit, à cheval, seul. Il chevaucha jusqu'au désert. Quand le soleil commença de se lever, Ibrahim regardait une masse de pierres confuses à côté de son cheval. Le désert bruissait de soupirs. Ibrahim s'étonna à peine de voir surgir, derrière un pan de mur, une vieille femme voilée de noir. Sans rien dire, elle lui tendit un pain plat et des figues. A côté d'elle, une petite fille en guenilles roses regardait Ibrahim, un doigt sur la bouche, pensive. Sur un signe de la vieille femme, elle disparut soudain en boitillant, et revint un peu plus tard, portant sur la tête un plateau de raisins et de poires. Le cuivre du plateau lançait des éclairs sous le soleil du matin, et la petite fille riait aux éclats. Ibrahim, rempli d'un bonheur simple et d'une douleur nostalgique, l'embrassa. En levant les yeux vers la femme en noir, il crut voir en elle la sorcière qui, le jour de son mariage, lui avait parlé de lune rouge et d'une sœur mystérieuse. Mais il n'en conçut aucune crainte; il était arrivé au port.

La petite le prit par la main, et, toujours en boitant, le conduisit jusqu'au cheval. La femme suivait, tendant les bras devant elle comme pour étreindre le vent. Ibrahim installa la fille en travers de sa selle, et partit lentement, la petite main tenant la sienne. Elle se taisait, mais, de son doigt que de temps en temps elle retirait de sa bouche, elle indiquait le chemin. Elle avait les cheveux très noirs, et Ibrahim en ressentait un soulagement inutile. Il allait, laissant derrière lui, au pied des pierres, la mère aveugle.

Ils traversèrent le désert, croisant des nomades et des chameaux. Ils virent des monuments privés de

vie, dont Ibrahim ne comprenait pas les énigmes, mais la petite, indifférente, les regardait à peine, comme on fait d'un paysage familier. Parfois, il arrêta la bête pour mieux voir, mais elle, lui prenant les mains, l'obligeait à relâcher les rênes et le cheval repartait. Vers le soir, ils furent aux limites du désert. Apparurent les palmiers et les saules en lignes d'argent; des ombres blanches surgirent des pierres pour se prosterner sur de petits tapis; c'était la dernière prière avant la nuit. Il faisait à peine clair lorsqu'ils arrivèrent dans une clairière de roseaux et de papyrus. Aucun bruit n'agitait les eaux des marais. La petite nomade, cette fois, tira elle-même la bride, et Ibrahim comprit qu'elle était arrivée.

Il vit à ses pieds l'ancien roi de l'Égypte, le dieu immense et rose tombé en travers du chemin. La boiteuse était déjà juchée sur la haute couronne, et riait à la nuit. Ibrahim s'assit près du sourire de pierre, et caressa les lèvres closes. Enveloppé dans son manteau, il s'endormit contre le regard de la statue, près de la petite qui souriait toujours et ne s'endormait pas.

Il rêva, confusément. La petite boiteuse venait le retrouver sous son manteau, elle le caressait comme une amante, il y prenait plaisir, plusieurs fois. Il crut, en dormant, crier, et s'éveilla. Ses vêtements étaient en désordre, il était presque nu, le dieu rose souriait toujours avec ses yeux de pierre. La boiteuse avait disparu, mais à côté de lui, cachée dans un pli du manteau noir, Ibrahim vit une amulette; un œil étiré, une main dressée, un serpent, gravés sur une plaque de verre bleu. Et, brillante, une croix de métal. Il chercha longtemps en vain le petit fantôme.

Quand il fut rentré au Caire, serrant l'amulette dans une main, le Grand Vizir trouva son palais dans l'effolement. On l'avait cherché tout le jour, on l'avait attendu toute la nuit, et le jeune Éthiopien, couché en travers du lit de repos, avait sangloté sans répit. Ibrahim ne répondit à aucune question. Il ne dit rien à son ami, et s'isola dans un coin du jardin jusqu'à ce qu'il fût temps à nouveau de s'occuper des affaires de l'Empire.

Istanbul

Un matin, Hürrem se réveilla emplie de démangeaisons inhabituelles. Elle se leva pesamment, et vit dans le regard de la Turquoise qu'il se passait quelque chose. Firouzé, le regard un peu éloigné, lui passa la main sur le visage. Hürrem, sans trop de hâte, alla jusqu'au miroir, au fond de la grande chambre. Son image troublée lui renvoya un visage gonflé et rouge qui n'était plus le sien. Hürrem recula, essayant de lisser ses joues avec les mains, mais, lorsque les mains lâchaient la peau tendue, revenaient les rougeurs boutonneuses. Hürrem se jeta sur une banquette et refusa de bouger.

La malédiction était sur elle. On essaya tout : les décoctions de sauge, les prières, les ossements de saints, les fumées; une vieille Juive, introduite dans le Harem pour vendre des parfums et des dentelles, lui donna même un bout de parchemin où étaient inscrits d'étranges signes venus de Syrie. Rien n'y fit. Hürrem, défigurée, sentait son corps à l'unisson de son angoisse. Bientôt, elle se mit à tousser, en s'étranglant à chaque bouchée de nourriture. Chaque minute lui devenait un supplice, et les rougeurs avaient gagné tout le corps. Elle respirait mal, la poitrine barrée de douleurs. Elle prit le parti de rester enveloppée dans un voile noir, recroquevillée sur son divan, inutile. Et le Harem commença à murmurer que la seconde Cadine, enfin, était ensorcelée, peut-être, par plus forte sorcellerie que la sienne, privée des séductions de sa peau blanche. Et rouge, à l'image de ses cheveux.

Elle eut les fièvres. Elle rêvait à voix haute devant Firouzé interdite; elle parlait d'un lointain voyage où, sur un bateau aux voiles mortes, elle rejoignait un cavalier qui lui racontait des histoires de forêt et d'hiver. Un collier bleu les ligotait ensemble, circulant de poignet en poignet comme une chaîne; un tombeau les réunissait enfin, une vague immense les roulait l'un dans l'autre... Elle criait, dans ses moments les plus fébriles, un nom grec inconnu. Et, refusant de voir ses quatre enfants, elle n'acceptait auprès d'elle que le cinquième, Djihangîr.

L'enfant Djihangîr marchait à peine, tordant tout son corps pour conduire son pied infirme. Il touchait le visage gonflé de sa mère avec ses petites mains, et semblait lui parler en silence. L'enfant se hissait jusque dans le voile noir, et, écartant de force un pan du tissu, la caressait en souriant. Ce fut là, contre les joues rougies de sa mère malade, que, tendant le doigt vers la fenêtre où jouait le soleil, il dit son premier mot : « Feu ».

Hürrem entendit; écartant d'un coup le voile qui la séparait du monde, elle tendit ses bras à Djihangîr. Ils dormirent ainsi toute la nuit, l'enfant serré dans le voile noir; le lendemain, la fièvre tomba.

Les rougeurs, peu à peu, disparurent. Hürrem retrouva dans le miroir son visage intact. Le Harem murmura beaucoup et se mit à parler des étranges dons du petit infirme. Pendant toute cette période, le Sultan n'avait pas fait demander sa favorite. Un peu plus tard, l'Eunuque Noir revint à la tombée de la nuit pour chercher la seconde Cadine, comme auparavant. Elle ne gardait aucune trace de rougeur, mais elle demeura fragile et continua de tousser longtemps.

Le Caire

Ni Ibrahim ni le jeune Éthiopien ne savaient résister aux séductions des souks et des marchés au cœur de la ville. Ils aimaient se perdre dans les rues agitées d'une foule en longues robes, où les enfants se bousculaient en criant. Les enfants aux yeux antiques regardaient gravement le Grand Vizir, comme s'ils voulaient le juger pour toutes les famines qui leur avaient tordu le ventre. Ibrahim, quittant le palais à la sauvette, croyait, en s'habillant d'un manteau de pauvre, échapper à la lumière de son pouvoir. Mais son compagnon et lui respiraient la propreté et la richesse; et, malgré tous leurs déguisements, la foule s'écartait devant eux, distante et craintive. Sauf les enfants.

Les enfants, parfois, derrière un mur inachevé, leur jetaient en riant des cailloux dans le dos. Les enfants les entraînaient en jouant à cache-cache de ruelle en ruelle jusque dans les sentiers les plus étroits des souks. Une fois, en courant pour attraper l'un des plus petits, qui galopait en riant devant eux, ils faillirent tomber dans une grande cuve ronde où fumait une teinture bleue, et les teinturiers furieux, qui ne les avaient pas reconnus, leur lancèrent des injures. Une autre fois, une petite main leur tendit un oisillon tombé du nid, mais, quand ils voulurent le prendre, la main disparut derrière une porte; ils entrèrent dans la cour, et, dans le silence des murs blancs de la maison vide, ne trouvèrent plus que l'oiseau par terre, qui s'essayait à lisser ses ailes. Une autre fois encore, après une course haletante à travers les éventaires, il avait plu, et les souks n'étaient plus que flaques boueuses, Ibrahim se retrouva soudain sur une petite place calme.

Sur des planches, s'épalaient des épices secrètes, des herbes grises sans couleur, aux odeurs étranges et persistantes, dans des paniers de roseau tressé. Et, sur les parois de bois des boutiques de plein air, des chauves-souris séchées écartaient leurs ailes. Les femmes choisissaient des onguents, prenaient des pots, échangeant des mots à voix basse avec les marchands au regard bienveillant. Ibrahim n'avait jamais vu, à Istamboul, autant de sortilèges rassemblés que sur cette place égyptienne : des pattes de lézard, des colliers en dents de saurien, des queues de babouin séchées, des amulettes de perles tressées en forme de scorpion ou d'araignée du désert... Le marché à la magie était paisible comme une mosquée après la prière; les clients évitaient les sillons pleins de pluie à grandes enjambées, et disparaissaient comme des ombres avec le vent. Ibrahim s'approcha d'un éventaire et prit un morceau de bois brunâtre un peu ridé. Le marchand lui apprit que c'était un bras de momie, qui guérissait tous les maux. Il lui raconta comment les anciens de ce pays ensevelissaient leurs morts dans d'immenses tombeaux où, la nuit, on pouvait aller chercher des morceaux de leurs corps; puisqu'ils avaient traversé le temps en gardant encore un peu de leur forme, c'est qu'une puissante magie était contenue là-dedans. Ibrahim emporta le morceau de momie, fasciné par le vieux pouce qui s'obstinait à sortir du linge où le marchand l'avait emmaillotté.

Le jeune Éthiopien n'avait pas participé à ces festivités magiques. Distant, il avait suivi son jeune maître, un pas derrière lui, ne voulant pas se prêter à des superstitions aussi païennes. Le soir, quand ils furent rentrés au palais, le jeune Éthiopien parla à Ibrahim de sa foi chrétienne. Ibrahim retrouvait des échos oubliés, mais ne comprenait pas tout. L'Éthiopien parlait du roi Salomon, dont la vénération avait résisté à tous les écrasements successifs. Il lui parla aussi de la grande mère éthiopienne, la Reine de Saba, cette épouse manquée du roi Salomon, qui s'en était allée le voir à Jérusalem, montée sur un chameau blanc. Noire et superbe, elle devait épouser le roi, lorsqu'elle fut convaincue de sorcellerie parce qu'elle ne voulait pas montrer ses pieds. Pieds de chèvre, diabolique femelle, dirent les Sages de Judée. Boiteuse, disait l'enfant noir amoureux du fantôme de la Reine de Saba, en souriant aux étoiles. Et Ibrahim souriait aussi, songeant que tout était bien dans le royaume où il régnait.

Le Grand Vizir resta longtemps dans le royaume d'Égypte. On célébrait ses bienfaits, et les impôts étaient rentrés; Ibrahim avait presque oublié qu'il appartenait encore à quelqu'un. Il fallut repartir, un jour, sur un ordre de Soliman. Le jeune Éthiopien l'accompagna sur la felouque qui le conduisait jusqu'à la mer. Ibrahim savait que son bonheur s'arrêtait là, sur ce bateau à la grande voile blanche, qui frôlait les rivages verts qu'il avait tant aimés.

Sur le chemin, en descendant de la felouque, au milieu de la foule assemblée pour le voir partir, Ibrahim aperçut soudain la petite boiteuse, souriante, un doigt dans la bouche. Il voulut arrêter son cheval, mais l'animal glissa et, le cœur saisi, Ibrahim sut que la scène de son cauchemar allait se reproduire. Il ferma les yeux pour ne pas voir le sabot frapper la petite fille, pour ne pas regarder le sang jaillir de la bouche...

Quand il les rouvrit au milieu des cris étonnés, l'Éthiopien tenait joyeusement la fillette dans ses bras. « La Reine de Saba! », criait-il à Ibrahim.

La petite « Reine », glissant des bras de l'Éthiopien comme un lézard, courut en boitillant jusqu'à une grande porte sombre, et disparut. Sur le fronton de la porte, Ibrahim distingua une croix, semblable à celle que désormais il portait sur lui en secret.

Le voyage du Grand Vizir, envoyé par le Commandeur des Croyants en terre d'Égypte, était fini. Dans les îles, la peste avait cessé; et le navire amiral revint à Istamboul chargé de richesses.

Istamboul

Un soir, en entrant dans le pavillon royal, Hürrem sut qu'Ibrahim était de retour. Les yeux de Soliman brillaient d'une lueur étrangère, et ses caresses étaient d'une proximité que Hürrem ne lui avait pas connue depuis longtemps. Une odeur de santal traînait sur lui, et, sur sa poitrine, pendait une amulette bleue dont Hürrem ne put détacher les yeux. Soliman jouait avec la plaque où Hürrem distinguait dans la pénombre un œil étiré, une main dressée, un serpent.

Lorsqu'il fut endormi et désarmé, Hürrem détacha le cordon de cuir, et cacha l'amulette. Elle était encore tiède dans le creux de sa main. Hürrem courut vers les coussins où dormait Djihangîr; il sourit à sa mère, et saisit l'objet bleu qui dansait devant ses yeux. Hürrem savait que telle était bien la destination véritable de l'objet. Plusieurs jours plus tard, quand Soliman lui demanda pourquoi elle avait dérobé le bijou, elle sut lui expliquer comment l'objet mystérieux avait sur l'enfant infirme des vertus apaisantes. Au cou de Djihangîr pendait l'amulette égyptienne; quand venait une crise, Hürrem, d'un geste rapide, lui plaçait la plaque entre les dents, pour qu'il n'avalât pas sa langue. Jamais la fragile plaque de verre bleu ne céda aux convulsions et aux mâchoires serrées de Djihangîr.

Pendant une longue année, Hürrem ne vit pas le Sultan. L'Ouest l'avait encore appelé, l'Ouest qui emportait Ibrahim vers les terres froides et les plaines où flottaient les houles du seigle de Hongrie.

Le Magnifique conquit Buda. Rien ne semblait lui résister.

Mais quand il assiégea Vienne, pour la première fois de sa vie de conquérant, il connut l'échec. Ibrahim en fut jugé responsable, qui, au bout de plusieurs mois, le dissuada de demeurer plus longtemps. Vienne ne tomba pas aux mains des Osmanlis. Et Soliman remâcha sa rancune sans mot dire.

Crises

Une voix de femme glissait, seule, le long des colonnes de bois d'or, sur les dalles aux ombres alternées. L'air chaud sentait l'odeur des cyprès, soudain apportée par un souffle inexplicé; les pas lointains d'un eunuque lent traversaient le silence. La voix ne tenait pas en place; elle avançait, elle changeait, elle habitait les cours ajourées et les jets d'eau. Hürrem aussi rêvait. Elle voulut entendre ses musiciens.

Ils furent là, aveugles, trouvant avec une agilité d'infirmes leur place sur les banquettes. Ils furent là, les tambourins, les clarines et les rebabs. Une très jeune esclave grecque, celle qui venait des îles, se leva, et commença de suivre le martèlement. Elle bougeait à peine; Firouzé la regardait, ennuyée. La voix, ailleurs, ne se taisait pas. Hürrem continuait d'entendre cette fraîcheur du dehors qui la blessait au cœur, comme le trop fort soleil, ou le vent, qui ne la fouetterait plus au visage. Le bruit du petit violon réveilla l'enfant Djihangîr.

Dormant encore un peu, il courait, cueillant en colère les brindilles d'un jasmin qui passait par les fenêtres. Il courait, l'enfant difforme, sur ses petites jambes tordues. Il allait vers la danse. L'enfant Djihangîr se mit à tourner en souriant; et ses jambes mal faites avaient disparu. Il tournait en posant toujours le même pied sur le rythme du tambour, et riait aux éclats. Les musiciens l'entendirent, et suivirent le bruit du petit pied. Avec ses cheveux roux, il ressemblait à un épi mûr. Hürrem ne put le regarder davantage, et se tourna contre le mur.

Quand la musique s'arrêta, l'enfant tomba, ses fleurs de jasmin à la main. A nouveau, il devint bleu, écumant. La grâce l'avait quitté, et le blé s'éteignait.

Les ours

Djihangîr avait réussi à pousser comme un arbre tordu, qui donne encore une fleur à l'automne, lorsque personne ne s'y attend plus. Il avait atteint ainsi sa cinquième année. Ses crises ne troublaient plus le Harem qui comptait leur rythme saisonnier, prévoyait leur retour et s'étonnait presque de leur absence, avec une sorte de tendresse. Les petits eunuques savaient tous que le jeune Prince portait sur lui la plaque bleue qui protégeait sa langue à l'heure des convulsions. Et la seconde Cadine soupirait à peine lorsqu'ils lui rapportaient le corps bancal, vidé comme un lapin, épuisé.

En dehors de ses crises, l'enfant Djihangîr rêvait beaucoup. Comme ses frères, il devrait apprendre à monter, à chasser, à décapuchonner les faucons, à commander les troupes. Les janissaires devenaient graves quand il se hissait sur un cheval plus doux, que le Sultan avait réservé à son usage; ils ne riaient pas. Souvent, le petit prince fou s'en allait, accompagné de gardes qui tenaient le cheval par la bride.

Il longeait les églises du quartier vénitien. Les croix l'attiraient, il ne savait pourquoi, ni ce qu'elles désignaient. Les vieilles basiliques des temps morts le fascinaient de toutes leurs forces défaites. Il basculait sa petite tête, et, la main sur les yeux, demeurait ainsi longtemps, le regard rivé sur les

coupoles, sur leurs formes de femme, sur leurs côtés, leurs ossements, leurs luisances.

Une fois, il avait croisé le Grand Vizir sur son chemin, qui riait très fort avec des amis étrangers. Ibrahim s'était arrêté net devant le regard du Prince roux. Il avait voulu lui parler. Mais l'enfant était passé, souriant, comme en rêve. Ibrahim ne sut pas si le sourire lui était destiné.

Pendant la cinquième année de l'enfant Djihangîr, le Harem apprit que le Prince Héritier allait revenir de Brousse. Il était désormais en âge de sortir de l'exil, et de paraître devant son père.

Plus personne ne se souvenait de lui. Le Harem, parfois, parlait de la peste, et revenait, en chuchotant derrière les portes de bois, aux magies rousses de la Sorcière... Mustapha à nouveau fut là dans la splendeur de ses vingt ans. De sa mère Gülbahar, il avait le poil clair et la peau pâle; de son père le Sultan, le regard gris et le menton dur. Une douceur étrange émanait de ses gestes; il libérait le faucon prisonnier comme s'il caressait la tête d'un enfant duveteux, et regardait son père comme si rien au monde ne pouvait l'effrayer. Djihangîr ne le quittait plus.

Quand Mustapha entra dans le Harem, Djihangîr le savait, avant de l'avoir vu. Hürrem s'effraya : plusieurs fois, elle vit son fils tourner sa bosse comme un animal fasciné qui se tait en attendant son maître. Il guettait quelque chose que Hürrem ne savait pas. La voix du Prince calmait l'enfant; avec lui, il put apprendre le galop, lui qui n'y parvenait pas; il parcourut les plaines, les collines et devint plus vif. Mustapha aimait ce demi-frère abîmé, et regardait le corps difforme comme il regardait toutes choses. Le bruit courait qu'il était poète, et qu'il signait d'un autre nom, le Sincère.

Hürrem ne connaissait pas cet homme qui la voyait à peine; et à chacun de ses mots, elle croyait entendre encore la voix de la Sultane Validé lui rappelant la loi de Mehmet et la condamnation de ses fils. Mustapha la fixait sur place, et éteignait son rire; sa vue lui brouillait la joie. Mais l'enfant Djihangîr, lui, s'illuminait doucement; nulle menace ne lui viendrait du Sincère.

Un jour, Djihangîr tomba malade mais ce n'était pas une crise. Ses oreilles sifflaient, douloureuses, et laissaient couler un liquide jaune; la fièvre le secouait, la tête lui tournait, il respirait mal. Mustapha vint chaque jour le voir au cœur du Harem. Sans se soucier de la seconde Cadine, sans voir les femmes qui entouraient le lit, il s'asseyait près de Djihangîr, et lui tenait les mains, silencieux. Djihangîr délira. Il parlait de mosquées, d'églises, rêvait de construire des édifices qui rejoindraient le ciel, imaginait des coupoles où les croix et les croissants se trouveraient réunis, des chevaux galoperaient sur les nuages, des guerriers éblouis se prosterneraient sur les balcons, des sultans se courberaient devant le doux visage de l'Éternel...

Djihangîr blasphémait doucement devant son frère muet. Quand il se taisait enfin, le prince lui racontait un poème, à voix basse, comme pour l'endormir. Hürrem se sentait exclue de l'univers de son fils; mais la blondeur de Mustapha ne l'inquiétait plus.

Elle oublia Gülbahar, la menace, la loi, l'avenir, les intrigues, et servit le Sincère sans mot dire, lui apportant les sorbets quand les deux enfants avaient chaud, ouvrant et fermant la porte quand il entra en la saluant à peine. Une royauté s'installait; Hürrem savait son esclavage, mais plus rien en elle ne chantait la révolte. Une paix s'installa pendant que l'enfant souffrait. Une trêve mystérieuse; le signe de la mort, pour qui se dessinait-il, qui frapperait-il après le calme sur la mer? Elle ne le savait pas. Le Sincère racontait. Djihangîr souriait. Tout était bien. L'ombre d'un cosaque tendre flottait dans la mémoire apaisée de Roxelane.

Lorsque l'enfant fut guéri, Hürrem reprit le cours de sa vie. Mais Djihangîr n'entendait plus, ses oreilles étaient mortes. Il rêvait sans cesse, plus enfermé que jamais. Mustapha continuait de venir, mais l'ère des poèmes était finie.

Le Harem ne tarda pas à savoir que le jeune Prince était devenu sourd. Les vieilles, quand personne ne les voyaient, se signaient sur son passage, malgré le risque du geste chrétien; les jeunes détournaient la tête. Personne ne s'étonnait : le Prince était né maudit. Seul Mustapha ne changeait rien à la vie de Djihangîr.

Un jour, il se fit un grand tintamarre à la porte du Harem : de loin, Hürrem entendit les exclamations et les cris des eunuques; Firouzé courut à travers les couloirs, et revint tout essoufflée en criant : « Les ours! les ours! »

Trottant maladroitement de porte en porte avec des grognements, deux ours bruns semaient la panique dans le Harem. Derrière eux, riant de toutes ses dents, un Tzigane noirpiaud les guidait avec un bâton; de grosses chaînes le rattachaient à ses bêtes muselées. Il portait une veste blanche, un grand pantalon bouffant, et ses cheveux brillants flottaient libres sur ses épaules. Les eunuques piaillaient; tout cela était interdit, et nul homme intact n'avait le droit d'entrer s'il n'était de la famille du Sultan. Mustapha suivait le Tzigane et les ours, et écartait les eunuques à coups de fouet, calmement.

Le scandale fut total; les femmes s'éparpillèrent à grands cris, et bientôt, il n'y eut plus personne, que les ours qui grognaient et le Tzigane qui riait. Ils arrivèrent devant la porte de la seconde Cadine, là où rêvait l'enfant sourd.

Hürrem se tenait droite devant la fenêtre; elle se mit à rire, et se jeta dans les bras du Prince Héritier. Leur enfance leur était redonnée, ils désobéissaient, elle riait enfin. Mustapha lui rendit tendrement le baiser défendu; et pria le Tzigane, d'un geste. Djihangîr n'avait rien entendu; il fallut lui taper sur l'épaule, lui faire tourner la tête; il sourit, à peine étonné.

Les ours firent des tours; ils se culbutèrent lourdement, posant leurs pattes l'un sur l'autre, ils dansèrent. Le Tzigane sortit de sa veste un petit tambourin à clochettes, et l'agita doucement; les ours suivaient le rythme, ils grognaient toujours. Djihangîr se leva soudain, et se mit à trembler. Hürrem se souleva, effrayée, l'air était à l'orage, la crise sans doute allait venir.

Mais Mustapha la retint, comme s'il savait ce qui allait suivre. Djihangîr souriait de plus en plus, illuminé de joie. Et il dansa avec les ours, soulevé tout entier, tournoyant au milieu des bêtes, pendant que les clochettes sonnaient plus vite, plus vite encore... Les ours s'arrêtèrent. Djihangîr continuait à tourbillonner comme une fleur arrachée à un arbre par le vent; ses bras touchaient le poil des bêtes, ses jambes frôlaient les corps velus, mais les bêtes ne bougeaient pas, sereines. Djihangîr tomba. Mais nulle bave ne vint souiller sa bouche, et ses yeux étincelaient de lumière. Il entendait à nouveau. Mustapha regarda Hürrem.

Elle ne voyait plus rien, les yeux rivés sur le Tzigane. Au cou du montreur d'ours, un collier bleu. Des larmes coulèrent des yeux de la Rieuse. Elle tendit la main vers son cou, et découvrit son propre collier bleu. Le Tzigane s'arrêta de rire. Ils se contemplèrent longtemps, pendant qu'à l'autre bout de la chambre les deux princes s'occupaient ensemble des ours, dont ils caressaient le pelage amical. Le Tzigane fit un signe rapide; Hürrem trouva au creux de sa main un objet qu'elle ne connaissait pas, une sorte d'amulette étrange en forme de hérisson minuscule. Il lui parla sa langue. Il venait de son pays. Des mots furtifs couraient entre eux, des gestes ne purent pas s'esquisser. Mustapha les sépara soudain, fermement. Hürrem courut vers son fils, et le tint dans ses bras.

Les Eaux-Douces d'Europe

Était-ce encore la grâce du Sincère ? On ne le sut jamais. Le Harem apprit un jour que le Sultan avait autorisé les femmes à sortir pour une promenade. Les eunuques, d'abord, grincèrent la nouvelle aux oreilles des plus vieilles, avec des injures larvées. Les jeunes la crièrent bientôt de chambre en chambre, cependant que la Grande Maîtresse tentait vainement de maintenir l'ordre. Hürrem regardait toujours par la fenêtre et cherchait l'ombre d'un bouquet jeté lorsque Firouzé lui lança la chose à pleine bouche. La Rieuse ne bougea pas : mais ses yeux s'élargirent comme si l'espace du dehors lui emplissait le cœur.

L'affaire prit plusieurs semaines. La date tardait à se faire connaître. Les gros eunuques noirs ne parvenaient plus à garder le calme du Harem. Il fallut établir un protocole, savoir qui sortirait la première, et si toutes les femmes se rendraient à la promenade. Les plus vieilles, les plus misérables, ne se montraient plus, sûres d'être rejetées de la joie commune; on n'osait pas leur parler. La veille du jour fixé - c'était un jour de clair automne - il y eut un bain général. Les almées, par grappes, envahirent les grandes salles aux fontaines; et firent la queue au hammam. Un brouillard de vapeur chaude envahissait les couloirs, et transformait les eunuques en génies maléfiques. Hürrem ne sortit pas de sa chambre, même pour se baigner.

Mais elle s'habilla de bleu, comme au jour premier où Soliman lui avait posé le mouchoir sur l'épaule, par bizarrerie. Firouzé peigna interminablement les cheveux de la seconde Cadine en mâchonnant du mastic de Chios, silencieuse. Elles sentaient toutes deux, au milieu des préparatifs de la fête, la tristesse des enfances libres. Hürrem plus que jamais rêvait à l'homme à la barbe rousse qui la levait dans ses bras vers le soleil, et Firouzé songeait à la ville où elle courait, petite, à travers les trognons de choux et les tomates pourries, le long des canaux, sur les rives pauvres de Venise. De leur arrivée à Istamboul, de la traversée de la Ville, que leur restait-il ? Le caravansérail fatigué, les cours du marché aux esclaves, le bruit des pas sur les pierres, les attouchements des servantes et des marchands, et les portes du Sérail, qui allaient enfin s'ouvrir.

Le jour vint. La Grande Maîtresse vérifia un à un les voiles lourds qui cachaient les corps et les visages, et montra à chacune comment les retenir. Le petit matin les enveloppait d'un silence affairé. Une cohorte de légers fantômes sortit lentement du Harem, comme une colonne de fourmis blanches. Chacune, au moment de poser le pied dehors, hésitait. Un paon, blanc comme elles, les attendait sur la pelouse. Les jardiniers, les nains, les pages, avaient disparu, éparpillés par les eunuques et les gardes. Une biche s'approcha. Mais les voilées durent monter dans la file interminable des gros carrosses ronds qui les attendaient, tirés par des bœufs. Une grande ordonnance succédait à l'agitation des préparatifs. Sous le voile, les femmes étaient pâles; une main, un regard, sortaient des linceuls de tissu. Les chariots s'ébranlèrent; une à une, les portes des jardins s'ouvrirent.

Quand les premiers bœufs parvinrent aux premières portes, celles qui donnaient sur la ville, les eunuques allèrent de chariot en chariot fermer les stores de bois. Les janissaires guettaient le cortège. Ils regardaient passer le cortège des femmes invisibles, et ne voyaient rien que le lent mouvement des bœufs qui se dandinaient. Derrière la porte, attendaient le Sultan et son Vizir, dans la solennité de leur plus grand appareil. Devant le Magnifique, un garde tenait la hampe flanquée des sept queues de crin. Ibrahim, sur sa hampe, n'avait que les cinq queues correspondant à sa dignité de Grand Vizir. Le

dernier carrosse était celui de Roxelane; mais seul le Sultan savait.

Longue fut la route jusqu'à Eyüp. A travers les lamelles des stores, Hürrem et Firouzé regardaient les rues de la Ville. Depuis le grand incendie du Vieux Sérail, des fontaines s'étaient construites, autour des platanes sous lesquels dormaient les vieillards, les enfants. Les femmes grecques venaient y chercher de l'eau, et Hürrem se souvenait soudain des gestes simples d'où naissait sa fatigue de petite fille : remplir les cruches, se baisser pour les sortir du bec d'où coule l'eau, et se relever en titubant sous le fardeau. L'eau coulait à l'air libre; Hürrem aurait voulu y plonger les deux mains, laisser filer à travers les doigts écartés les transparentes caresses, et voir blanchir la peau sous le froid. Là, une femme prenait son enfant dans les bras, et Hürrem sentit l'eau de ses yeux couler vers cette femme. Firouzé riait au spectacle des portefaix et des marchands qui tendaient vers les stores de grands poissons au bec plein de dents; ils offraient aux habitantes invisibles des carrosses des fruits inutiles, des tranches de pastèque juteuses et sucrées. Un enfant vint cogner contre un store du chariot; il avait la peau sale et une mouche sur le nez, mais il riait, et dans le creux de ses mains, un poussin frais éclos piaillait. Sur le devant des maisons, parlaient des femmes assises.

Les chariots passèrent le long des maisons aux jalousies closes; il y avait des maisons peintes en noir, celles des Arméniens; d'autres ornées de rouge, celles des Grecs, d'autres de bois travaillé, avec des balcons et des glycines, où se devinaient les regards d'autres femmes enfermées. Loin du centre de la ville, un petit kiosque rassemblait les gens du village : un imam enseignait de jeunes garçons, sous un gros arbre tordu. Un vieil homme courbé, immémorial, tapait du talon les flancs de son ânon trotinant dans la poussière. Les arbres épousaient les maisons; les maisons épousaient les rives du Bosphore, et la Corne d'Or s'emplissait de la lumière du jour.

Hürrem humait les odeurs. Celles de la mer si proche qu'elle ne connaissait pas; celles des parfums brûlés qui s'échappaient des maisons riches, et celles des viandes grillées. La rumeur de la Ville s'éteignit. Le grincement des roues du chariot succéda au tintamarre des chaudronniers, et le cri des mouettes commença de se faire entendre, plaintif. L'air se fit triste. Les premières tombes du Champ des Morts apparurent sur les collines. Soudain, au détour d'une ruelle, la mosquée du Saint surgit.

Le Sultan et son Vizir y avaient précédé les femmes. Leurs chevaux attendaient. Sur les dalles près de la fontaine, des croyants se lavaient pieusement. Dans la mosquée, le Magnifique priait, pendant que des grappes de pèlerins extasiés s'accrochaient aux grillages pour voir leur Sultan. Les chariots s'étaient immobilisés; des cris légers sortaient des stores; les gardes surveillaient les portes. Seule Hürrem ouvrit la sienne, d'un geste naturel, et, retenant son voile avec les dents, elle sauta légèrement à terre. Les gardes, pétrifiés, n'osaient pas intervenir, et l'Eunuque Blanc sur son cheval lui tournait le dos. Elle demeura collée au tronc d'un grand érable, et les graines automnales tombaient en tournoyant légèrement sur la blancheur du voile. Ibrahim sortit le premier; il vit la forme claire, rencontra le regard de la Rieuse. Il frémit, et courut.

Il fallait faire vite. D'un bond, il fut près d'elle, et l'enveloppa de ses bras. Le Sultan n'allait pas tarder à sortir; réunis, ils oubliaient tout, comme si c'était encore la nuit de l'incendie.

Il lui parla en grec; elle entendit à peine, immobile dans les bras d'Ibrahim, protégée par l'immense caftan officiel. Elle lui dit des mots russes; il les comprit à peine, il tenait son oiseau de Byzance, il entourait les ailes aux plumes multicolores, et les yeux de l'ange, enfin, le regardaient encore. Firouzé cria. Mais ils n'entendirent pas.

Soliman venait de sortir, il les vit. D'un geste brusque, il fit signe à un garde, qui les sépara sans ménagement. Ibrahim alla vers son Sultan, et le fixa sans mot dire; son cheval, déjà, l'enlevait. Hürrem

remonta dans le carrosse; Firouzé, toute blanche, lui prit la main, et la serra de toutes ses forces.

Les femmes, ignorant ce qui s'était passé, attendaient en pépiant gaiement.

Le Sultan fit un geste, et le cortège se remit en marche. Il chemina dans la campagne, au milieu des grands tombeaux blancs, et l'odeur des cyprès montait à la mémoire de la Rieuse, avec des parfums d'incendie. Sur les toits, des cigognes, des hérons, s'étaient perchés, stupidement immobiles. Les chariots parvinrent enfin aux Eaux-Douces d'Europe, où les étangs attendaient les voyageuses. Elles descendirent.

Les femmes s'exclamaient, couraient, émerveillées de voir les oiseaux et les saules refléter pour elles une image perdue. Les prairies s'illuminèrent de leur blancheur, on but, on rit.

Hürrem s'était assise près du Sultan qui ne lui parlait pas. L'un et l'autre savaient désormais. Ibrahim était devenu invisible.

Soliman s'éloigna pour rendre ses devoirs, selon le protocole, aux femmes du Harem, à la Grande Maîtresse, à sa sœur Hatidjé. Il circulait de groupe en groupe sans regarder personne, saluant les femmes sans y penser, habité par la vision de ses amours trahies. Quand il revint, Hürrem n'était plus là.

Échappée. Encore. Elle s'était levée en riant, s'étirant de toutes ses forces comme un chat fatigué de dormir. Et personne n'avait songé à la retenir quand elle avait annoncé qu'elle partait, là, un peu plus loin.

Soliman crut devenir fou, et se lança à sa poursuite. Chaque silhouette voilée lui faisait battre le cœur; mais c'était une grande, ou une grosse, ou une petite, ou bien, lorsqu'il croisait le regard, c'était le regard bleu et servile d'une femme habituée à l'esclavage. Il ne trouvait pas la Rieuse.

Elle avait fui vers l'eau d'Occident. L'eau était son pays, l'eau était son désir. Elle s'assit sur la berge, et, enlevant sa mule, plongea le pied dans l'étang noir. Elle riait en troublant l'eau; elle y jeta des brindilles, une grenouille sauta, effarée. Le temps coulait, caressant. Les bois la protégeaient; elle était loin des autres.

Elle sentit sans le voir le regard d'Ibrahim, et ne se retourna pas tout de suite. Il était là, elle savait qu'il était là, derrière un arbre, dans un fourré, dans l'eau, peut-être... Il était là. Elle sourit à l'image invisible, et se retourna, laissant glisser son voile.

Soliman pouvait l'apercevoir.

L'eau... Elle s'y précipita tout entière, noyant le bleu de ses vêtements dans l'étang accueillant. Elle y coulait déjà, fermant les yeux, plongeant les cheveux jusqu'au fond, lorsque Soliman la vit, courut à elle, et la tira à pleins bras, éperdu. Il frappa de toutes ses forces.

Il fallut sécher les cheveux roux, dénuder le corps tout froid, l'envelopper du voile blanc sous lequel elle demeura nue, sans rien dire. Soliman ne la quitta plus. Ibrahim n'avait pas reparu.

Les femmes avaient à peine compris; Firouzé s'occupa du reste. Le cortège se reforma, déjà les lumières fléchissaient.

Un héron s'envola lourdement sur l'étang; Ibrahim dans l'ombre du bois, le suivit du regard, et décida de prendre un caïque pour revenir au Sérail. Son cheval l'attendit quand même.

Ibrahim marcha longtemps, poussé par une fièvre inconnue. Il s'était défait de son manteau et du haut bonnet, insigne de sa charge. Les bois s'étaient obscurcis; et les tombes éparses près du village commençaient à ressembler à leurs morts. Il allait, se parlant à lui-même, disant des paroles de révolte et des morceaux d'amour. Sa viole lui manquait, et Ibrahim découvrait les mots de la passion. Ses pieds le portaient sans fatigue, et volaient vers la nuit.

Il parvint aux rives de la Corne d'Or, près d'un caravansérail où brillaient des lumières. Des hommes parlaient à voix forte et riaient, un musicien jouait du luth. Les caïques attendaient. Ibrahim voulut embarquer, mais le batelier lui fit comprendre que toutes les barques étaient retenues. Le Grand Vizir se fâcha, montra le poing, mais plus rien dans les vêtements ne le signalait comme la plus haute autorité de la Cour. Il tourna la tête vers les buveurs. Gritti était parmi eux.

L'Italien le reconnut, attiré par les éclats de voix, et courut à lui pour l'embrasser. Le trouble d'Ibrahim faisait peine à voir. Il regardait son ami avec des yeux de colère; Gritti recula d'un pas, stupéfait. Le Vizir balbutiait des mots incohérents; il parlait d'un ange, d'un ange roux, et de cheveux de feu. Il nommait une femme au nom étrange, un nom que personne ne pouvait reconnaître. Gritti s'assombrit; quelque chose de grave venait d'arriver. Ses amis s'étaient tus. Il leur parla à voix basse, avec de grands gestes. Puis, prenant Ibrahim par le bras, il l'entraîna rapidement vers le fleuve.

Le caïque, sous les ordres de l'Italien, partit vers Istamboul. Ibrahim se laissa étendre sur les coussins. Il parlait toujours, et saisissait le bras de Gritti jusqu'à lui faire mal. Il ne faut pas, disait-il, il ne faut pas... Il parla d'un enfant qui était le sien, et que l'ange lui avait donné; il raconta une histoire d'église et de mosquée, où un empereur mort célébrait un culte au milieu des siens. Une sorcière rouge dévastait son âme, et Gritti pâlisait à l'entendre.

Il sortit une fiasque de dessous les coussins et la tendit au Grand Vizir. Ibrahim but, la tête renversée, à grandes goulées, sans respirer; le batelier riait. Ibrahim s'arrêta pour reprendre son souffle, mais Gritti lui poussa le bras pour qu'il continuât. Épuisé, Ibrahim alla jusqu'au bout du vin, et sembla enfin reconnaître Gritti. Le vin avait apaisé son délire. Il se reprit soudain, et demanda ce qu'il avait dit. Gritti sourit, et ne répondit pas. Ibrahim parla encore un peu, ses mots étaient devenus raisonnables, mais il ne parvenait plus à les dire... Gritti lui passa la main autour du cou, et, écartant les plis de sa tunique, commença à le caresser.

Le caïque descendit lentement jusqu'au port. La nuit était devenue froide; une lune ronde éclairait les mosquées jaillissantes. Le long des rives, les cafés et les kiosques envoyaient des échos de rires et de chansons tristes. Le calme de l'automne envahissait les grandes carcasses des bateaux en construction. Le batelier s'était assis, et laissait voguer la barque au fil du courant. Il cherchait à deviner son sort dans les étoiles. Gritti, cette nuit-là, épuisa Ibrahim et lui fit l'amour jusqu'à l'aube.

Ibrahim parla beaucoup. De Soliman, et puis aussi de ses armées, des alliances nouvelles qu'il voulait nouer dans les îles. Le Vénitien le laissait dire, et Ibrahim ne savait pas qu'il était écouté. Ils abordèrent vers le milieu de la nuit, et, dans le palais de l'Italien, la peau à vif, le cœur broyé, Ibrahim s'endormit.

Le Sultan ne lui dit rien. La vie continua comme par le passé.

Lorsqu'il avait revu Soliman, Ibrahim avait vu des bouffissures autour du regard gris, et de mauvais plis sur tout le visage. Lui-même se sentait comme un poisson vidé de ses entrailles, et il suffoquait en pénétrant dans le Sérail. La vue du Harem lui glaça le souffle; mais les petites portes n'ouvraient que sur des couloirs vides, et sur les dalles vertes où se lavaient les eunuques.

L'autorité d'Ibrahim semblait n'avoir rien perdu de son prestige. Mais le Sultan ne lui accordait plus d'entretiens en tête à tête, et les nains curieux, qui remarquaient toute chose, commencèrent à raconter que le Grand Vizir n'habitait plus les nuits de Soliman. La viole ne jouait plus dans l'enceinte du Sérail. La viole ne jouait pas non plus dans le palais de Hatidjé Sultane. Ibrahim avait perdu son âme musicale. Il parlait beaucoup, riait fort, et ses mains tremblaient.

Les nains n'allèrent pas jusqu'à remarquer que, dans le même temps où Soliman délaissait son amant, le Grand Eunuque ne venait plus chercher la Rieuse, le soir venu. Le Sultan ne dormait plus. La lumière luisait tard derrière ses fenêtres, et nul ne le voyait seul à seul. Les nains murmuraient que le Grand Vizir aimait ailleurs. Ils chuchotèrent le nom de Gritti.

Il fallut encore longtemps pour que l'ambassadeur de Venise, qui connaissait bien Gritti, fit un beau jour une maladresse de langage. Soliman pensa qu'il avait été trahi; la Sérénissime en savait trop. Seul Ibrahim avait eu connaissance des plans, seul il avait pu parler. Gritti fut surveillé, suivi, menacé. Mais Ibrahim avait oublié la nuit des Eaux-Douces d'Europe; savait-il seulement qu'il avait parlé?

Gritti disparut un jour. On ferma son palais, et les tentures, les meubles, les verres de lumière, s'embarquèrent pour Venise. La Cour murmurait toujours; l'Italien était parti, mais la trahison demeurait. Ibrahim avait gardé de Gritti le goût du vin, qu'il achetait désormais aux Juifs de Naxos, qui s'implantaient avec diplomatie, et voulaient le monopole du breuvage interdit. Il buvait souvent seul, tournant et retournant le verre dans sa main comme s'il y cherchait le reflet de l'Italien envolé.

Il y eut encore des guerres vers l'Ouest, des défaites; des négociations se tissèrent, des victoires se gagnèrent. Le destin d'Ibrahim se suspendit.

Le Sultan décida de partir en pèlerinage vers les tombeaux des Saints, là où les sables et les dunes traçaient autour des villes une couronne de sécheresse.

Sentait-il qu'Ibrahim s'en retournait insensiblement aux croix de son enfance volée ? Le Grand Vizir fit partie du voyage.

Il y avait longtemps qu'ils n'avaient pas chevauché ensemble; quand le Sultan chassait, il n'emmenait plus Ibrahim. A peine aux portes de la Ville, leurs deux chevaux se frottèrent amicalement la bouche, comme pour conduire leurs maîtres sur le chemin des retrouvailles. Le Magnifique tenait sa bête en

regardant droit devant lui; Ibrahim détourna le regard pour cacher son trouble. Les crinières volaient au vent léger du Bosphore; les chevaux semblaient se parler, et une nostalgie de jeunesse traversa les poumons d'Ibrahim. Un voile s'était placé entre le soleil et lui; mais le soleil continuait sa route, indifférent, tenant ses chevaux d'une main ferme.

Le premier soir, rien ne se passa. Ils s'enfoncèrent au creux des routes sèches, et la poussière, derrière eux, laissait un immense sillage. Les soirs déroulaient leurs vides; le cortège des gardes impériaux, au campement, vivait sa vie soldatesque. Les feux s'allumaient; une mélopée envahissait la nuit; les rires trouaient le calme, et Ibrahim rêvait. Le Sultan demeurait invisible. Ibrahim marchait à l'écart, rongé; il regardait le ciel, et touchait une petite croix d'argent qu'il avait emportée avec lui, une petite croix dangereuse, qui le condamnait à mort. Il n'y avait plus le vin, il n'y avait plus l'ange. Ibrahim était seul. Il avait aussi emporté la viole; mais il n'en jouait pas.

Les déserts succédèrent aux campagnes. Ce n'était pas la guerre, ce n'était pas l'occupation intense et minutieuse des jours de bataille. Un soir, Ibrahim s'en alla plus loin que de coutume.

Ce voyage étrange était obscur. Les bruits du désert l'envahirent, insupportables d'incertitude. Ibrahim prit la viole qu'il tenait sous son bras, et commença de jouer. Les premières notes furent timides et gauches, le son s'essoufflait, retenu par une force invisible. Ibrahim détacha la croix de son cou, et la viole s'envola.

Quand il retourna au campement, Soliman l'attendait devant la grande tente brodée. Les rumeurs en parvinrent jusqu'à la Ville. On avait entendu la viole chanter enfin; le Sultan et le Grand Vizir s'étaient réconciliés.

Mais sous la tente de Soliman planait un incertain malaise. Ibrahim, chaque soir, jouait; cependant au grand jour son Sultan semblait ne plus le reconnaître. Des mouvements de colère animaient son visage, parfois; il ne laissait presque rien paraître. Ibrahim avait caché la croix. La viole jouait, mais le son même était différent. Au bout d'une semaine, l'instrument se tut. Ibrahim passait toujours la nuit sous la tente du Magnifique. Mais le silence à nouveau avait envahi l'espace.

Le pèlerinage fut sacré. Ils firent les gestes rituels, se purifièrent, lavèrent leur corps des imperfections humaines, prièrent ensemble devant les tombeaux. Les villes étaient accueillantes, les rues les regardaient avec curiosité. Il y eut des cérémonies, des honneurs, des rencontres. Le Sultan gardait l'air lointain. Les nuits volaient le cœur aux jours. Ibrahim ne savait plus. Les mosquées l'envahissaient de toutes parts, et le nom d'Allah lui bourdonnait aux oreilles. Des rêves déchirés mêlaient l'ange et l'Islam. Chaque femme aperçue, voilée, enfermée, passante furtive et honteuse, lui crevait les entrailles. Soliman ne parlait de rien. Il examinait avec lui les affaires de l'Empire, mais ne disait pas l'armée.

Ils revinrent. Leur retour fut triomphal. Les travaux de construction dans la Ville avaient avancé; déjà les murs sortaient de terre. Le Sultan déclara son contentement. Et les Conseils reprirent.

Des rumeurs contradictoires agitaient la Ville. Ibrahim aurait trahi; Ibrahim serait rentré en grâce. Istamboul oubliait la Sorcière Rouge. De temps à autre, un nain faisait courir le bruit que la seconde Cadine voulait la mort d'Ibrahim; et cela semblait vraisemblable. On disait qu'elle avait en main les preuves de la trahison du Grand Vizir. Qu'elle le haïssait. La rumeur s'enflait, s'éteignait, renaissait. Elle parvint aux oreilles de Hürrem, qui sourit sans mot dire, et devint plus secrète encore. On disait aussi qu'à peine de retour le Grand Vizir avait recommencé à toucher au vin interdit.

C'était vrai. Ibrahim avait retrouvé la Ville avec soulagement. Là, dans son palais familial, ou dans les enceintes du Sérail, il pouvait à loisir éviter le Magnifique, que la pompe des rituels et les

occupations avaient repris tout entier. Ibrahim avait recommencé à errer dans les quartiers italiens; il ne manquait pas de Gritti pour remplacer l'ami perdu. Un Génois remplaça le Vénitien envolé; les ivresses abrutissaient les nuits.

Pourtant, il y eut un soir, un seul. Ibrahim se sentait prisonnier de son corps. Comme chaque soir, le Génois était là; mais le vin était lourd, l'air, irrespirable. Ibrahim soudain décida de sortir, et quitta son ami endormi. Il titubait, il divaguait, épouvanté sans savoir pourquoi. Ses jambes le portaient mal, il sentit qu'il vieillissait. Le souffle coupé, il marchait dans les rues, sur les ponts, sur les quais. Il se retrouva devant la grande porte du Sérail. Les gardes le reconnurent, et le laissèrent entrer; savait-on si le Sultan ne le demandait pas?

Les cours étaient immenses et désertes. Les animaux dormaient. Le Harem chuchotait ses rêves comme à l'accoutumée.

Ce soir-là, Hürrem s'était réveillée brusquement. Firouzé se retournait sans cesse. Une chatte déroulait par terre ses chaleurs bruyantes. Les douleurs de l'animal semblaient si fortes, et sa peine si pesante, que Hürrem la caressa, compatissante. La chatte hurla. Firouzé s'éveilla, et se blottit contre le corps de Roxelane. Bientôt, caressée à son tour, elle cria aussi, et se recroquevilla, apaisée. Mais Hürrem veillait. Debout. Aux aguets, comme si devait lui venir à nouveau la surprise qui lui arracherait le cœur.

Il fut là. Il avait apporté la viole. Il se mit à jouer, à peine. Un son bref, comme un feulement. Hürrem se précipita vers la fenêtre, et ils se virent. Jamais auparavant Ibrahim ne s'était aventuré si près du Harem. Le danger était sur eux. Il l'appela sa sœur, elle lui tendit la main à travers les grillages de bois. Il ne put la toucher, un infini les séparait encore; seuls leurs yeux se rejoignirent. Ceux d'Ibrahim brillaient comme les étoiles. Sur son visage enflammé, roulaient de grosses larmes d'enfant, Hürrem voulait les boire, mais elle ne le pouvait pas.

Elle vit luire une croix sur sa poitrine, et recula. Le moindre mot pouvait éveiller les eunuques. Le silence les réunit. Ibrahim n'essuyait pas ses larmes.

La nuit se mêlait aux angoisses du jour lorsqu'il partit. La main de Roxelane demeura longtemps encore suspendue, vide désormais.

Il emportait d'elle le sourire de l'ange byzantin. Elle gardait de lui ses yeux comme des étoiles, et les larmes sur ses joues. Firouzé dormait paisiblement. La chatte s'était calmée. L'aube allait venir, avec son tribut de mouvements et d'odeurs. Le gong des eunuques résonna à son heure. Rien ne s'était passé.

Pourtant, le lendemain, Soliman fit demander Hürrem. Il ne l'avait pas vue depuis son retour. Et c'est à peine s'il l'avait saluée au moment de son départ. Il fut violent. Il la regarda comme si elle était une autre. Quand tout fut fini, Hürrem vit que les Muets étaient là, qui avaient suivi les amours de leur maître, dans l'ombre.

Crimes

Pourquoi, après un si long temps, le Magnifique avait-il fait appeler son Grand Vizir au milieu de la nuit?

Ibrahim, à peine réveillé, parlait tout haut dans l'ivresse de son sommeil. Il quitta l'enfant avec lequel il venait tout juste de s'endormir. Sans doute était-ce une mauvaise nouvelle venue de la république de Venise; ou peut-être une mutinerie des janissaires; mais tout semblait calme à Topkapi. L'effort qu'il avait dû faire pour se lever finit par l'exalter. Et c'est en courant qu'il traversa les derniers jardins qui le séparaient du pavillon de Soliman.

Le jour se levait à peine, c'était une aube bleue. Le vent apportait les parfums et les sons de la mer. Les janissaires dormaient avec une rumination tranquille. L'air sentait le bois brûlé et l'écume. Ibrahim oublia tout.

Soliman était seul. Vieux. D'un coup, en écartant les tentures épaisses, Ibrahim vit les coins rouges près des yeux, et les broussailles d'une barbe sale qui souillait le Sultan dans son sommeil. De Roxelane il n'y avait pas trace. Ibrahim s'approcha de Soliman, et s'assit à ses côtés. Sans rien dire, le Sultan lui passa la main sur les cheveux, et lui tendit une viole qui n'était pas la sienne. Ibrahim l'accorda, et se mit à jouer. L'instrument poussiéreux sonnait comme une âme profonde, et Ibrahim sentit que la musique renaissait sous ses doigts. Toute histoire fut abolie; rien ne demeurait de leurs querelles. Aucun soupçon ne pesait sur leurs cœurs. Ibrahim jouait comme jamais.

Il retrouvait le temps des tamaris; l'aube jouait avec les lumières des torches. Ibrahim se sentait frais, l'odeur du Bosphore l'inondait, transperçait les murs, imprégnait ses narines. Il était aussi seul qu'aux petits matins d'Albanie. En levant les yeux pour sourire à son ancien amour, il vit que sa solitude était vraie. Soliman avait disparu.

Il sut. Soliman l'attendait là, derrière la tenture, et il allait y mourir. Il sut qu'il le désirait en cet instant où son ivresse enfin s'éloignait pour toujours. Il se leva sans hâte, posa la viole et l'archet après un dernier accord, et s'apprêta à monter vers sa mort certaine. Les mains lui tremblaient un peu. Il ne reverrait plus le sourire de l'ange aux ailes de feu.

Au moment où il leva la main pour écarter la tenture qui le séparait de son bien-aimé, il dit, d'une voix qui parlait à Soliman une langue inconnue, qu'il s'appelait Démétrios. Il nomma l'ange, qu'il appela de son vrai nom de petite fille ruthène. Et, franchissant les marches, il tira une croix, une toute petite croix, qu'il baisa.

Soliman ne sut jamais ce qu'Ibrahim lui avait dit, et comment il l'avait renié au moment de mourir. Le sang de son Vizir jaillit si vite et si fort que les murs en furent tachés. Et quand il fut à terre, il fut percé de tant de coups par les Muets, que c'était comme s'il fallait le vider à jamais de toute musique, et le laisser exsangue, à jamais épuisé. Le corps fut enveloppé dans un sac, et emporté comme un enfant.

Vers le soir, un page trouva la viole abandonnée, et voulut la prendre. Mais le Sultan la brisa à coups de pied, et s'enferma pour une dernière nuit avec l'ombre de son amour.

L'aube était née enfin. Quand il fit tout à fait jour, le Sultan ordonna deux choses. Que les murs du pavillon, où jamais il ne revint dormir, gardent pour toujours la marque du sang d'Ibrahim; et qu'il n'entende plus jamais aucune musique dans l'enceinte du Sérail.

Ce fut le commencement de la vieillesse du Magnifique. La rumeur s'empara de la mort d'Ibrahim, que la Ville répéta avec effroi. Le Grand Vizir n'était guère aimé, et il avait trahi l'Empire. Mais le sang sur les murs ne pardonnait pas au Sultan meurtrier.

C'était le lendemain de la mort d'Ibrahim. Quand Hürrem s'éveilla, il lui sembla que le ciel avait disparu pour toujours. Par la croisée entrouverte, un plomb gris coulait en guise de jour. Elle ne pouvait bouger, comme si mille liens la retenaient de partout. Lorsque Firouzé lui apporta les galettes au sésame et l'eau du petit matin, elle s'affola : inerte, la Cadine, les mains crispées sur la poitrine, les yeux clos, semblait avoir perdu la vie. Firouzé la secoua par les épaules, l'appela vainement, longtemps, et se mit à pleurer sans bruit, la tête sur le rebord du lit.

Il faisait silence autour des deux amantes. L'oiseau, dans la cage, s'ébroua, secouant ses plumes devant l'aurore.

Hürrem enfin ouvrit les yeux, et posa la main sur la tête enfouie de Firouzé. Mais Roxelane, le nez pincé, respirait mal, et l'esclave s'enfuit dans la terreur, abandonnant sur le carrelage une de ses sandales.

Elle était seule encore lorsque Djihangîr entra. Il souriait, d'un étrange sourire figé, tiraillé de temps à autre par un tressautement convulsif. Il lui tendit les bras. A grand-peine elle se souleva. Djihangîr prit sa mère dans ses bras, la serra sans force, et lui parla, la bouche dans les cheveux. « Il est mort », chuchotait-il. « Il est mort cette nuit », souriait-il en caressant la tête de sa mère, jusqu'à ce qu'elle s'abandonnât, lasse à pleurer, sûre enfin de la mort d'Ibrahim, étrangement légère. Le jour renaissait à lui-même, déversant sa lumière de pluie.

Un éclair d'orage traversa la pièce, un bruit e'branla de loin les carreaux. L'oiseau siffla, apeuré. Hürrem sentit que son fils commençait à trembler, et que ses mains se crispaient dans ses cheveux qu'il avait emmêlés. Elle tenta de se dégager, mais il était trop tard. Déjà le regard chavirait, déjà la bouche ouverte laissait filer une incertaine écume, déjà les mains tenaient prisonnière la chevelure rousse, entourée autour des doigts. Au-dessus d'elle se tordait le corps de son fils. Elle sanglota au rythme de ses convulsions. Quand enfin le corps de l'enfant se détendit dans les bras de sa mère, Hürrem dégagea sa tête et allongea Djihangîr sur le sol, posant les bras le long du corps, alignant les pauvres jambes tordues. A peine avait-elle eu le temps de retirer les linges pleins d'urine que Soliman entra, suivi de Firouzé toute pâle.

La Cadine, droite, tenait contre elle les vêtements mouillés de leur fils nu sur le tapis. Il s'approcha, les bras tendus. Mais elle, muette, jeta à ses pieds le paquet de linge sali, et s'enfuit vers la fenêtre en riant de son rire de folle. Soliman regarda son fils, et sortit. Firouzé, la main sur la bouche, s'était aplatie contre le mur.

Elles lavèrent Djihangîr, elles nettoyèrent en silence l'enfant assoupi. Ce n'était qu'une crise. Vers le soir, ayant repris son calme, Hürrem se fit conter la mort d'Ibrahim; jouant avec un brin de laine, elle se taisait encore.

Quand elle sut que la musique, désormais, était interdite au Sérail, elle se leva lentement et décrocha le petit violon qui jamais n'avait su lui obéir. Et, les yeux fermés, se mit à jouer. Les cordes d'abord grincèrent. Mais la mélodie naissait, plus forte que le crépuscule envahissant. Firouzé prit peur, mais le violon chantait encore. Elle joua longtemps, cependant qu'épuisé Djihangîr dormait. La nuit vint sans la pluie.

Quand il fit tout à fait sombre, Hürrem s'arrêta de jouer. Lentement, elle défit les cordes, une à une les déroulant du manche, les détachant avec soin. Lentement, elle brisa sans bruit la carcasse sonore, morceau par morceau. Bientôt, il ne resta plus du violon qu'un petit tas de bois verni.

Elle y mit le feu, souriant vaguement à l'incendie, et regarda mourir les cendres de la musique.

Mais toute la nuit, elle garda les cordes enroulées autour de ses doigts.

Eslher Kyra

L'enfant Djihangîr partit. Le Sultan son père l'y autorisa. Il partit de lui-même, forçant son petit corps à tenir droit sur le cheval qui l'emportait à Andrinople. Il ne prévint pas sa mère.

Elle avait entendu le pas des chevaux sur les dalles, et les cris des esclaves qui emballaient les équipages. Firouzé aussi avait entendu; malgré elle, ses pieds l'avaient portée vers la porte, comme si le petit infirme allait à nouveau boiter, le long des couloirs endormis. Longtemps, elle attendit, l'oreille collée contre le bois, jusqu'au dernier hennissement des chevaux dans le matin. Hürrem savait que l'enfant devait partir. Ailleurs, il danserait, trouverait l'air libre où pourraient s'épanouir ses visions, ses rêves. Et Hürrem ne verrait plus la couleur des cheveux de Djihangîr. Enfin.

Au matin, Firouzé roula son lit silencieusement, fit taire les miaulements du chat, sortit l'oiseau. On frappa. On entra, sans même attendre. Ce n'était ni un eunuque ni une odalisque, mais une grande femme qui avança le nez, puis qui, balayant tout d'un œil de moineau noir, resta là, sans passer la porte, comme si quelqu'un se mourait à l'intérieur. Firouzé tira la porte brusquement, et la jeune femme, un panier à la main, fit un pas dans la chambre. Elle portait le caftan jaune des juives; sous les plis du vêtement, elle était grasse et ronde. Les mains de la seconde Cadine jouaient avec les cordes d'un violon.

Doucement, la grande femme juive écarta Firouzé, doucement, elle glissa jusqu'au lit de Hürrem, et s'installa à son chevet comme si elle la connaissait depuis toujours. Sans rien dire. Firouzé voulut la chasser; mais l'autre, grave, n'y prêta pas même attention. L'éternité s'installait avec elle.

Des heures tombèrent. Hürrem continuait de ne plus vivre, les yeux fixés sur le plafond peint. Au-dehors, les janissaires riaient, de temps en temps. Le soir vint. Les plats demeuraient intacts, visités par les mouches. Quand la nuit tomba tout à fait, les premières larmes coulèrent sur le visage de Hürrem.

La Juive soupira, puis, tirant de son panier un mouchoir brodé, elle lui essuya le front, les mains, les joues. Une mélodie lui venait aux lèvres, une mélodie des morts qui chantait pour la douleur de Hürrem, et nommait dans une langue inconnue un dieu qui n'était pas d'Islam. Hürrem pleurait

maintenant, à gros sanglots d'enfant. Il faisait tout à fait sombre. Hürrem se jeta sur l'immense poitrine de la jeune femme. Les grands hoquets la secouaient sans fin, et la Juive la berçait en continuant de murmurer le kaddisch. Au bout de ses larmes, Hürrem s'endormit.

Aussi doucement qu'elle était entrée, la Juive glissa jusqu'à la porte, et disparut dans la lumière du matin.

Mais dès le lendemain, elle était là à nouveau. En la voyant à la porte, Hürrem eut un début de sourire, et lui tendit les bras.

Elle ne parvint jamais à savoir comment Esther Kyra avait connu son malheur. Esther succédait à une lignée de Juives autorisées dans le Harem, et c'était une de ses fonctions que de tout savoir. Dans le grand panier qui ne la quittait jamais, les dentelles et les châles venus d'Europe se mêlaient aux messages; elle y joignait les bavardages glanés sur le quai de Galata, ou dans les rues de Péra. Esther Kyra volait du Harem au monde et du monde au Harem.

D'Ibrahim, elle ne dit jamais le nom. Mais deux jours plus tard, alors que déjà Hürrem l'attendait avec une sorte d'impatience, elle sut évoquer, comme un coup d'aile, l'enterrement du Grand Vizir au monastère des Derviches.

Une ombre passa sur le visage de la seconde Cadine. Son regard fixait le dehors. Alors Esther Kyra s'écria que, vraiment, elle ne savait pas pourquoi, mais elle avait éprouvé le besoin de planter, de ses propres mains, un rosier sur la tombe du Vizir. Oui, fit de la tête la Juive; oui, je sais, tout. Roxelane, le Harem le savait, aimait les roses. Elle semblait même oublier les perce-neige.

Esther Kyra redonna vie à Hürrem. Jour après jour, elle lui apporta des objets, des tissus, et des histoires qu'elle racontait avec un gloussement d'oiseau dont Firouzé raffolait. Hürrem recommença de manger. Elle achetait un peu de tout, par jeu; un pan de tissu qui venait d'Italie, et des perles noires venues d'Orient.

Pendant tout ce temps, elle ne vit pas le Sultan. Il semblait ne plus exister. Seul l'Eunuque Noir en était le signe, et les bonnets blancs des janissaires qui, parfois, apparaissaient à travers les croisées. Un jour, Esther Kyra, au détour d'un ragot, lui dit à l'oreille que le Sultan risquait de la demander à nouveau, cette nuit-là. Hürrem recula comme un cheval que l'on frappe sur la bouche. C'était vrai. Le soir même, l'Eunuque Noir vint la chercher.

Elle refusa de changer son vêtement. Elle passa ses mains sur ses joues, et, lentement, les griffa comme autrefois Gülbahar. Elle suivit le grand dos lent de l'eunuque jusqu'à la chambre du Sultan, et fut devant lui.

Soliman lui releva la tête de force. Il avait vieilli. Ils ne se parlèrent pas. Soudain, comme il la tenait toujours la tête renversée, près de son regard, elle lui cracha sur les yeux. Soliman s'essuya lentement. Hürrem attendit, paisible, qu'il appelât ses gardes, qu'il la fit mourir, qu'elle cessât enfin de voir en rêve la chevelure enflammée de son unique amour... Mais non. Le Sultan s'était détourné, et, sur le lit où ils avaient conçu l'enfant infirme, il pleurait comme une femme, sans retenue.

Hürrem regardait cet homme. Sans même y penser, elle retrouva les gestes de la Juive. Indifférente, agacée, encore pleine d'une haine qui fuyait en même temps que la vie, elle le serrait contre elle comme un vieil enfant. Une tendresse lui poussait au cœur pour ce corps qu'elle connaissait trop. Ils ne se parlèrent pas. Soliman la tenait comme un objet cassé.

Mais plus rien ne pouvait atteindre Roxelane. Ses yeux plongeaient vers un horizon inaccessible.

Son fils, au loin, son fils. Son père, avec la soutane déchirée, les bras ballants, dans la poussière de l'incendie, son père. Piotr, et son grand rire blessé. Et Ibrahim, qui ne la quitterait plus désormais, Ibrahim...

Cette nuit-là, dans les bras du Sultan, elle trouva la paix. Ibrahim était mort, mais cela n'avait plus d'importance. Soliman pouvait souffrir et pleurer; elle ne souffrirait plus. Une flamme calme la brûlait tout entière. Le langage des autres la déserta. Le Harem murmura que la seconde Cadine était devenue folle.

D'abord la rumeur. La rumeur lui chuchota la nouvelle.

Le Conseil s'était réuni. La décision avait été contestée. Puis approuvée. Le Magnifique voulait épouser une femme. Cette parole sacrilège, il l'avait prononcée! Les dignitaires s'énervèrent. La loi de Mehmet le Conquérant allait être reniée. A nouveau, existerait une Sultane, qu'un ennui pourrait, à l'issue d'une bataille, traîner en esclavage pour l'humiliation de l'Empire tout entier... A nouveau, les femmes allaient troubler l'ordre des Sultans ottomans. Les janissaires grognaient, ils n'aimaient pas les femmes.

La rumeur les gagnait déjà. Le long des murailles du Sérail, les hauts bonnets blancs s'agitaient furieusement. Et, comme les cris lui apportaient aux oreilles le surnom de la Sorcière Rousse, Hürrem pensa qu'elle serait peut-être cette épousée officielle. Elle sentait l'écho frapper les flancs du Harem. Ce nom qui lui revenait porté par le vent du golfe, Roxelane, la Rousse, la Mauvaise, résonnait comme une malédiction.

Nul n'osa lui dire en face qu'elle serait bientôt sultane. Nul n'osait lui adresser la parole. On ne craignait cependant plus cette ombre muette qui se taisait tout le jour et ne souriait plus. On la tenait, dans un respect horrifié, pour ce qu'elle était devenue : folle. Habitée par les djinns. On disait que, de temps à autre, elle criait, la nuit ; une bête sauvage! Mais à dire vrai, personne ne l'avait entendue. Elle n'acceptait plus auprès d'elle que Firouzé, qui la veillait mieux qu'un eunuque, et la Juive marchande de dentelles, qui venait presque tous les jours. Le Sultan ne la voyait plus. Ils semblaient séparés à jamais.

Ce fut un matin que l'événement survint. Un jeune eunuque, encore tout ensommeillé, se trompa de porte. Il devait tous les jours frapper aux portes des femmes. Dans l'une des chambres dormait Firouzé - seule, la nuit, depuis que Roxelane était devenue muette. Le jeune eunuque pensait que Firouzé était belle, endormie sous ses cheveux blonds. Et Firouzé pensait en dormant à ce jeune homme qui, elle le savait, venait chaque matin la regarder dormir. Une fois, elle avait ouvert les yeux; l'adolescent était assis près d'elle. L'un et l'autre savaient qu'ils risquaient la mort. Ni l'un ni l'autre ne parlaient.

Mais ce matin-là, le jeune homme se trompa. Il courut tout au long des murs, et se retrouva, le dos contre la porte, hors d'haleine.

Près de la fenêtre encore obscure, se tenait Hürrem, droite, loin du sommeil et de la vie. Le jeune eunuque ne la vit point. A tâtons, il caressa le lit vide, et le coussin dur, où ne s'étaient pas les doux cheveux de Firouzé. Enfin il distingua la silhouette de Roxelane. Éperdu, il se prosterna devant elle, et l'appela Sultane, très haute et sainte épouse du Sultan Soliman. Elle sourit à la nuit qui partait, et posa sa main sur le crâne rasé. Elle savait, maintenant.

Plus tard, le Sultan lui fit dire par l'Aga noir qu'elle serait épousée. Le Harem se prépara. Il entra dans l'ère des tourbillons et des soucis. Les femmes couraient, volaient, on aurait dit de grandes mouettes au crépuscule, criant en plongeant sur les eaux à la recherche du poisson. Seule Esther ne changea pas. mais le jour où la chose fut rendue publique, quand des affiches furent placardées sur les murs de la Ville annonçant les fêtes des noces, elle apporta des nouvelles toutes fraîches de l'enfant Djihangîr. Il reviendrait.

Elle dit aussi en pépiançant que, là-haut, les restes du Vieux Sérail, qui n'avait pas encore été entièrement détruit, avaient flambé, sans que personne comprît d'où était venu l'incendie. Les flammes avaient tout dévoré cette fois; et même les quartiers voisins avaient été atteints. Hürrem sourit. Le

destin veillait sur ses souvenirs. Le mariage pouvait dérouler ses interminables cérémonies de fête; l'incendie avait purifié la Ville, et la colline où Ibrahim l'avait trouvée, une nuit, la nuit de la naissance de Djihangîr.

Comme en songe, Hürrem revêtit les vêtements des noces.

Des mains multiples lui passèrent un à un les voiles et les manteaux qui la transformeraient en Sultane. Quand il fut temps de porter la grande robe rouge brodée de perles que Venise marquait de ses influences corrompues, un pan de voile bleu lui revint en mémoire. C'était le premier jour. Elle avait souri à ses rêves, et le Sultan l'avait choisie. La robe était lourde et raide et, sur son cou nu, le collier bleu l'entourait de l'ancienne tendresse du cosaque de son enfance. Il fallut l'enlever. Les boules grossières ne convenaient pas à l'épouse du Grand Seigneur, celui qu'on appelait le Magnifique, et que les peuples ottomans avaient nommé depuis peu « le Législateur », à cause de sa justice.

La justice de Soliman s'étendait sur le monde. Et Hürrem sentait qu'elle était toujours esclave. Rien n'avait vraiment changé depuis le jour de la razzia. Rien ne lui rendrait les flaques où flottaient les bateaux des enfants, ni les simples baisers de son jeune père si tendre. Le Harem l'avait faite sienne, il l'avait entourée d'honneurs, qu'elle n'avait pas cherchés. Elle allait devoir prononcer les paroles d'Islam devant le Grand Moufti, elle allait devoir, de sa bouche, renier la croix d'argent que Démétrios portait sur lui, à la veille de son assassinat. La justice de Soliman l'avait séparée de son double.

Elle laissa poser sur sa tête une grande coiffe emperlée qui la rendait semblable à une étrange prophétesse venue des antiques pays habités, longtemps auparavant, par les dieux. Elle ne souriait pas lorsqu'un peintre officiel posa les premières touches d'un tableau qui la représentait. Le regard droit, sévère, elle était si lointaine que les Vénitiens qui virent la peinture achevée dirent que cette femme ressemblait à une nonne de leur pays.

Les paroles sacramentelles furent dites. Hürrem devenait Hürrem Sultane. Nulle femme, depuis l'origine de l'Empire, n'avait accédé à cette dignité. Elle eut à se tenir droite pendant les jours de fête.

Il y eut à nouveau des guirlandes autour de l'Hippodrome, et des festins qui durèrent tout le jour. Les bruits lointains du mariage d'Ibrahim, les clameurs de joie, les cris d'étonnement, les chants, voici qu'elle les entendait pour elle dans la tribune grillagée d'or où le Sultan l'avait enfermée, près de la grande mosquée.

Des cortèges d'animaux défilèrent; des lions, des panthères mouchetées, et des tigres envoyés par les puissances persanes. Et aussi de longues bêtes au cou étiré, qui marchaient sur de hautes pattes. Leur tête s'en allait vers le ciel, effarée, et de grandes taches rousses émaillaient leur pelage blanc. Hürrem ne s'étonnait de rien. La splendeur ottomane s'épanouissait, toute neuve dans ses ors et ses richesses. Il y eut des acrobates, des jongleurs, des tournois. Les ambassadeurs de l'Ouest et de l'Est s'étaient déplacés pour l'occasion. Soliman avait voulu faire de son mariage un triomphe pour l'Empire.

Mais Hürrem n'y avait aucune part. Elle se contenta de paraître. La Ville n'osait plus l'appeler la

Sorcière. La Ville retenait sa vieille haine.

Ibrahim n'était plus que poussière. L'âme de la musique était morte avec lui.

Djihanghîr n'était pas là. Il n'aurait pas aimé ces fêtes excessives.

Il revint. Il revint un matin, doucement, comme s'il n'était jamais parti.

Comment Esther l'avait-elle su ? Hürrem ne le lui demanda pas. Il reprit sa place au Harem, et se contenta de la vie enfermée auprès de Roxelane.

Djihangîr avait changé, il était devenu un jeune homme à la voix grave. Il lisait, méditait, et promenait dans les jardins son dos bossu qui ne faisait plus rire. Ses crises étaient régulières. Il ne s'en alarmait plus, et même, il avait avec les femmes d'étranges connivences quand cela devait arriver. Il ne leur parlait plus, et se collait à elles comme un animal familier. Ces jours-là, les femmes se faisaient plus attentives, et entouraient l'infirme d'une tendresse qui le préparait à l'orage. Quand tout était accompli, Djihangîr riait et bondissait dans les couloirs, lavé de sa tristesse.

Dix ans s'écoulèrent ainsi.

Jamais Hürrem n'avait cherché à savoir ce qu'avait fait son fils pendant le temps de sa disparition. Sans doute avait-il fui auprès de religieux qui lui avaient donné le goût des textes sacrés : Djihangîr était devenu fort savant, et il divaguait de temps à autre, prophétisant sur le malheur des Osmanlis.

Peut-être aussi avait-il demandé à son demi-frère Mustapha de l'aider dans sa retraite. Mustapha avait pris de l'ampleur. Il chérissait l'infirme, qu'il venait chercher chaque jour pour tenter de le faire sortir.

L'heure n'était plus entre eux aux jeux de leur adolescence. Mustapha devenait « l'Héritier », les janissaires l'adoraient, on murmurait même que le Sultan pouvait prendre ombrage de la jeune gloire grandissante de son fils aîné. La longue histoire des Osmanlis devenait menaçante, et Djihangîr le pressentait, comme si la mort d'Ibrahim avait laissé dans sa mémoire une ineffaçable empreinte.

Il allait jusqu'à dire qu'il fallait apaiser la colère d'Allah en édifiant des mosquées, encore des mosquées, des lieux saints pour magnifier la puissance divine, et inscrire dans le ciel des images de pierre, puisque aucune image visible n'était possible pour représenter l'Unique.

Le Sultan un jour écouta son fils Djihangîr.

Le Sultan ruminait la grandeur de son fils héritier. Il pensa que sa gloire allait en être ternie, et les divagations du bossu inspiré prirent à ses oreilles un sens inattendu.

Il se souvint : oui, il avait décidé, juste avant l'incendie du Harem, de construire une mosquée qui porterait son nom, et qui serait plus haute encore que la basilique des empereurs anciens. Il se rappelait la joie de l'architecte, et même la couleur étrange de l'air, en ce jour si beau.

Sinan était toujours l'architecte de la Cour; mais il avait eu fort à faire. Il avait construit, construit partout dans la Ville, des aqueducs, des hôpitaux, et même ce nouveau harem aux toits blancs qui faisait l'admiration de tous. Sinan était vieux désormais. Mais Soliman se souvenait aussi qu'il avait déjà l'air vieux, vingt ans auparavant; et Ibrahim l'accompagnait.

Soliman décida de recommencer. Mais, à la place d'Ibrahim, chevauchant à ses côtés, ses deux fils l'entouraient. Mustapha, qui en toutes choses le suivait; et l'infirme, qui se sentait tout joyeux sur son petit cheval, parce qu'il allait voir Haghia Sophia. Sinan les attendait, dont les vieilles mains tremblaient un peu. Soliman recommença la prière sur les tapis entrelacés; Mustapha l'imita.

Djihangîr regardait partout, et ne se lassait pas de contempler l'harmonie des coupoles. On avait replâtré l'ange aux ailes de feu; mais le stuc déjà jauni laissait voir au fond de la basilique le visage immense de la Sagesse, qui enveloppait les êtres et les hommes de son ombre propice. Et Djihangîr rêvait à cette femme douce, qu'il devinait à peine, et ne connaissait pas.

La décision fut renouvelée. Ils galopèrent jusque sur la colline, à l'autre bout de la Ville. Là où l'incendie avait ravagé le Vieux Sérail, l'herbe avait repoussé, et les cyprès avaient repris racine sur les souches brûlées. Sinan cabra son cheval sur ce qui restait de ruines et indiqua le lieu où serait la fontaine. Mais, s'arrêtant plus loin encore, Soliman décida que ce serait l'endroit de son tombeau; les buissons et les lierres descendaient vers le port. Les travaux commencèrent.

Les rumeurs commencèrent à se répandre.

Depuis la mort d'Ibrahim, personne n'avait suscité la moindre concurrence autour du Sultan, qui avait pris grand soin de choisir des vizirs serviles, de bons serviteurs sans éclat. Mustapha était le premier à menacer la puissance du Magnifique, et il était son fils. On disait qu'il voulait épouser la fille du Chah de Perse, et que là se trouvait le danger. On disait aussi, car la Ville avait ses habitudes, que Roxelane entretenait chez son époux la haine contre l'Héritier. Djihangîr, qui savait tout, prit peur. Cette histoire commençait à ressembler à l'autre. Il épiait les eunuques, et les faisait parler. Mustapha demeurait semblable à lui-même, dans l'éclat de sa jeunesse.

Des rapports parvinrent jusqu'au Sultan, qui n'étaient pas favorables au jeune Prince. L'armée, qui l'aimait, le préférait à son père vieillissant; la menace venait moins des amours de Mustapha que des désirs des janissaires. Une expédition fut décidée, contre l'ennemi le plus proche, la Perse fabuleuse. Mustapha se trouvait à la tête d'une partie des troupes. Le conflit prit un tour aigu, nul ne sut vraiment pourquoi. Djihangîr avait suivi son père péniblement, veillant comme une mère au destin de sa famille. Hürrem tremblait pour lui.

Soliman demanda à Mustapha son fils de venir à sa rencontre, à Eregli. Le père et le fils firent chacun une partie du chemin. Mustapha s'y rendit sans méfiance; son cœur était pur. Soliman parlait peu; Djihangîr tenta vainement de le faire sourire. Le bruit courait à Istamboul que le Magnifique allait être dépossédé. L'incertitude était partout. Vint l'heure des retrouvailles.

Mustapha avait dormi tout son soûl, rassuré par le bruit familier des cliquetis d'armes, et par le tumulte joyeux des janissaires, ses pères protecteurs. Le vent s'était calmé. Le désert bruissait de paix. Le Prince avait dormi sous la tente blanche, face à la grande et royale tente du Sultan, son père. Autour d'eux, tout était silence.

Djihangîr veillait. Seul au milieu de la nuit, le Prince infirme boitait d'une tente à l'autre, comme un chien jaune. Les janissaires soupiraient dans leur sommeil; l'un d'eux, qui criait dans un cauchemar, aperçut l'ombre bancale du Prince fou et en fut effrayé. Mais comme tous les janissaires, il connaissait les insomnies du jeune Prince. Il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Le soldat se retourna et s'endormit.

L'angoisse, par flots lourds, hantait Djihangîr. A en crier. Son cheval savait-il, qui dormait tranquille près de la tente paternelle? Aussi vite qu'il put, le boiteux courut vers l'animal qui recula, cabré. Djihangîr sut que ses craintes disaient vrai. Aucun tremblement ne le saisissait, aucune écume ne menaçait sa bouche, et il ne pressentait pas la danse de son corps qui le raidirait peut-être, après. Mais il se souvenait de ce qui allait venir : les taches de sang sur les murs du Sérail, et le visage fixe de sa mère. A nouveau se jouait la scène immuable; et sous les tentes, ils dormaient tous deux, le père et le fils, au matin de leur dernier regard.

Toute la nuit, il marcha ainsi, tordant vainement les plis de son manteau. A l'aurore, quand le désert fut de lait, il entra dans la tente de son père. Il n'y avait personne. Mais des ombres dessinèrent sur les parois de tissu des araignées en forme de mains. Djihangîr reconnut les Muets du Sérail. Soliman, du dehors, regarda son fils le fou. Et son fils lui cria en face, non, non...

Un instant, le père hésita. Sa main se tendit vers l'enfant inspiré, mais il était trop tard. La crise traversa Djihangîr d'un seul coup; il fallut l'emporter, placer la plaque bleue au travers des mâchoires crispées. Déjà, annoncé par les trompes, Mustapha sortait de sa tente, et traversait l'espace qui le séparait de son père.

Les janissaires, dans le silence, faisaient la haie. Aucun vent n'agitait les fanions, aucun souffle ne soulevait les robes des soldats. Le cheval de Djihangîr se mit à hennir furieusement; et Mustapha avançait. Quand il entra sous la tente du Sultan, un frémissement soulagé parcourut le dos des janissaires : la paix, enfin, descendait sur la famille du Sultan.

A peine entendirent-ils le cri de Soliman. Il n'y eut pas de sang. Mustapha mourut sans un geste pour se défendre.

Lorsque Djihangîr sortit de sa torpeur, le vent s'était levé sur le désert. Autour de lui, des cris violents hérissaient l'armée. Le Prince ne se demanda pas pourquoi les janissaires se révoltaient. Il marcha jusque vers son père. Interdit, le Sultan le regardait : Djihangîr semblait grand. L'enfant se soulevait de terre. Son frère gisait là, couvert d'une soie verte brodée au nom d'Allah. Le Prince écarta le tissu funèbre, et vit les marques bleues sur le cou. Les Muets avaient disparu, à cheval.

Djihangîr demeura longtemps sur le corps du Prince, la tête près de la tête morte, les mains sur le cou violet. Dehors, les janissaires criaient le nom de Mustapha, maudissant le Sultan qui avait tué son fils aîné. L'un d'eux lança le nom de la Sorcière Rouge. Le cri devint unanime, et Djihangîr pleura. Maintenant, ils hurlaient à la mort, la mort de Hürrem, sa mère. Il prit le corps, et le traîna jusqu'à l'air

libre.

Les cris des soldats s'arrêtèrent. Le Prince boiteux, habité par une force prodigieuse, tirait son frère mort par les jambes. Le cou bleui s'égratignait sur les cailloux du sable; et Djihangîr emportait son frère avec lui. Quand il fut au milieu des janissaires, il leur dit qu'il venait leur rendre leur chef.

Il leur parlait lentement, avec ce feu de sagesse qui depuis toujours le brûlait. Ses cheveux roux brillaient sous le soleil naissant, et les soldats l'écoutaient en silence. Il leur disait de fausses paroles: que Mustapha avait trahi; qu'il était coupable; que la colère du Sultan était juste. Il leur dit même que son frère Mehmet serait un meilleur héritier. Le vent soufflait de plus en plus fort, et le cœur lui saignait pendant qu'il mâchait les mots de son mensonge.

Le calme fut là, à nouveau. Les janissaires se préparaient à s'armer, à repartir, et le Sultan serait à leur tête. Mais lui, Djihangîr, savait qu'il ne pourrait plus le regarder en face. Il boitilla une dernière fois jusqu'à la grande tente rouge, et reprit la soie du linceul, sans un regard pour le Magnifique. Le visage défait de Mustapha se tordait sous le soleil; Djihangîr le recouvrit tendrement, puis, saisissant le corps dans ses bras, le hissa sur son cheval.

C'est ainsi que disparut Djihangîr le boiteux. Les janissaires ne le virent pas partir. Seul Soliman, sur le seuil de la tente, vit ses deux fils s'éloigner, le vivant et le mort, enlacés, au fond du désert. L'étoffe de soie verte flottait des deux côtés de la bête, le grand soleil du plein midi enflammait les cheveux de Djihangîr.

Quand Soliman fut de retour dans la Ville, rongé de douleur à la pensée de l'enfant fou qui traversait le désert avec le poids mort de ses fautes, il fit construire une mosquée, pour unir l'âme des deux frères.

Deuils

La disparition de Djihangîr ne surprit pas le cœur de la Rieuse. Depuis la mort d'Ibrahim, l'infirmes avait fui la Cour. Il s'en allait, comme s'il voulait emporter avec lui, sur son dos tordu, les fuites impossibles de sa mère. Il était parti une première fois; il partait maintenant pour toujours. Dans le Harem, il n'y eut plus ses clopinements légers, ni les danses frénétiques qui rendaient flous ses cheveux roux. Il n'y eut plus les douceurs de sa tête posée sur l'épaule de Firouzé, ni les abandons d'angoisse qui le jetaient sur le ventre de Hürrem. Il n'y eut plus la rumeur du Harem autour des crises à venir; on crut la Sorcière soulagée. Elle l'était en effet. Djihangîr était libre.

Maintenant qu'il était parti, et que tout était vide en elle, ses autres enfants l'assiégèrent, comme s'ils savaient que la place, enfin, était disponible. Bajazet vint souvent la voir; il devenait un jeune homme droit et beau.

Hürrem le regardait lointaine, et ne reconnaissait rien de ce fils qu'on disait le sien. Il vint un jour avec un chien immense, qui ressemblait à une panthère, avec la gueule pleine de bave. Le chien était doux; Firouzé jouait avec lui à le dresser contre elle de toute sa taille. C'était un de ces soirs lourds où l'orage gronde au loin sans parvenir à se libérer. Hürrem pensait à Djihangîr, vers qui allaient ses rêves, puisque Ibrahim était mort. Un soir comme celui-là, il aurait eu le corps secoué. Bajazet sentit que le regard de sa mère s'était détourné de lui. Il fronça le front, et lança un ordre bref à son chien, qui se jeta sur Firouzé. Les crocs déchirèrent les joues, les seins, le cou; Firouzé s'évanouit.

Hürrem s'était dressée. Elle avait, de ses mains, desserré les dents de l'animal. Bajazet riait, et c'était son rire à elle... Elle saisit le fouet, et frappa son fils au visage. Bajazet ne revint plus. Hürrem apprit alors seulement que son fils Bajazet torturait les femmes qu'il aimait, et qu'il était cruel, comme son grand-père Selim qu'on appelait justement le Cruel.

Mehmet, qui devait succéder à son père, mourut au loin alors qu'il voyageait au nom du Sultan. Son corps ne se retrouva jamais. Le Harem reprit la version colportée par les janissaires : Mehmet, le jeune Prince parfait, s'était noyé dans un lac aux eaux profondes, en se baignant, un jour de forte chaleur. Hürrem ne pleura pas. Elle ne pleurait plus depuis la mort d'Ibrahim. Mais Mehmet, l'enfant Mehmet, qui fut son premier-né, n'avait été pour elle que tendresse et douceur. Telle était sans doute la raison de sa mort.

Selim, l'enfant du midi, charmait toutes les femmes. Un sourire illuminait son visage rond de bon garçon. Quand il visitait le Harem, malgré les avertissements des eunuques, les almées s'accrochaient à lui en sautillant. Pour chacune, il avait un geste, un mot, une sucrerie. Il offrait à sa mère des oiseaux aux longues queues bleues; un jour, il vint avec une fleur orangée qui semblait avoir des ailes de colibri. La Sultane l'aimait. Elle le regardait comme personne.

Il lui arriva de venir à une heure tardive qui n'était pas habituelle. Ses yeux brillaient, humides; il parlait avec une voix lourde, et riait très fort. Il renversa tout dans la pièce, et il riait encore... Firouzé recula. Elle comprenait que Selim était ivre.

Hürrem ne savait pas ce qu'était l'ivresse des hommes. Mais Selim lui rappela Ibrahim, ses mains tendres, Ibrahim dont les yeux brillaient et pleuraient comme des étoiles, la dernière nuit... Firouzé lui raconta le vin. Et Hürrem pria Esther Kyra d'apporter désormais du vin sous les soieries de ses paniers. Selim vint souvent voir sa mère.

Il buvait devant elle, et ses yeux brillaient comme des étoiles.

Mihrimah, la princesse chétive, fut mariée à un sombre vizir, qui remplaça Ibrahim auprès du Sultan. Hürrem ne la vit plus guère; mais c'était une fille.

Esther Kyra aimait flâner dans la Ville. Elle n'avait pas son pareil pour glaner les nouvelles, près du port, quand les marins débarquaient; autour des kiosques, quand, le soir venu, les femmes grecques et les vieillards se réunissaient pour goûter la sérénité du crépuscule. Il existait des lieux dangereux, où elle ne s'aventurait pas : les remparts byzantins, hantés par les brigands, les chantiers, les alentours des mosquées. Un endroit lui semblait plus fascinant que tous les autres, puisque Ibrahim y était enterré : le petit couvent des Derviches. Ceux-là n'étaient pas comme les autres. De temps à autre, on les voyait sortir, avec leur grand manteau noir et leur coiffe brune; leurs yeux austères luisaient comme ceux des chats, et ils avaient l'air hébété. Esther Kyra savait comme tous les habitants de la Ville qu'ils se livraient à d'étranges cris, à d'étranges danses, et qu'ils étaient dignes de la faveur d'Allah. Elle ne put longtemps résister à la curiosité.

Un jour, elle se fit enfermer dans leur jardin, cachée derrière un figuier. Elle attendit la nuit. Il n'y avait pas d'étoiles, et des nuages passaient, rapides, sur la lune. Par une fenêtre ouverte, Esther put enfin voir. Devant un petit orchestre assis par terre, dansaient les initiés. Ils passaient debout devant un vieil homme qui portait une écharpe noire nouée en turban autour de sa haute coiffe. Ils lui baisaient l'épaule, et commençaient à tourner. Lentement, imperceptiblement. Seules les longues jupes, qui soudain s'évasaient en ailes blanches, témoignaient que des pieds tournaient, tournaient, jusqu'à l'extase. Esther regardait de tous ses yeux; mais le lent tournoiement des derviches en prière lui donna soudain un ensommeillement dont elle ne put se défaire... Elle se secoua, fascinée. Les hommes s'arrêtaient, aussi soudainement qu'ils avaient commencé, croisant les bras sur la poitrine. Leurs jupes se repliaient comme un oiseau se perche. Le vieil homme chanta d'une voix grave, un long cri sortit de ses lèvres, et mourut. Les musiciens posèrent les luths, les flûtes, les tambours, et sortirent.

C'est alors que le dernier se retourna, s'offrant sans le savoir aux regards d'Esther. Il avait repris, après la danse, sa silhouette tordue, et la claudication qu'Esther connaissait bien.

Ainsi, Djihangîr n'avait pas quitté la Ville. Il croisa le regard de la Juive, et quelque chose, dans ses yeux, vacilla. Mais rien ne le trahit davantage. Esther Kyra, anéantie, mit longtemps à se relever. Elle sortit à l'aube, quand le jardin fut ouvert. Et courut au Harem.

La Rieuse ne dormait pas. Comme chaque jour à l'aurore, elle épiait le dehors, le vent, les cris du port. Esther Kyra ne venait jamais à cette heure matinale; Hürrem sut que la nouvelle allait frapper. Les deux femmes s'enlacèrent dans une commune tendresse; Hürrem, pour la première fois depuis si longtemps, pleura.

Esther repartit du Harem. Au fond de son panier, caché sous les lingeres et les bijoux, il y avait le collier bleu de la Sultane. Elle revint au couvent des Derviches, et attendit de voir l'enfant Djihangîr. Allait-il sortir? Allait-il venir?

Du couvent ne parvenaient que des mélopées et des bruits quotidiens; l'enceinte était calme et

sereine. Il lui fallut plusieurs tentatives pour enfin croiser le Prince derviche. Il avait les traits tirés et les yeux creux; il toussait. Quelque chose d'inconnu lui déformait la face; et son front se plissait étrangement. Esther, d'une main tremblante, tendit à travers la clôture le collier bleu. Djihangîr hésita; puis, baisant l'objet, il le serra dans sa tunique.

Quelques jours plus tard, les femmes obtinrent de la Sultane une promenade aux Eaux-Douces. Hürrem haïssait cet endroit où elle n'avait pas pu mourir. Mais la promenade était devenue une habitude; et il fallut céder. Comme chaque année, les chariots se rangèrent dans la cour première du Palais; comme chaque année, l'organisation fut longue et minutieuse. Enfin tout s'ébranla; les janissaires ne regardaient même plus. La Ville était morne et triste; les enfants avaient faim. On manquait d'eau. Les femmes se disputaient aux fontaines. L'air était doux, le ciel pur. Les Eaux-Douces n'avaient pas changé. Hürrem ne retourna pas vers l'étang de sa noyade. Elle était assise, lointaine, immobile, rêveuse. Le Sultan n'accompagnait pas les femmes; mais le sombre Vizir était là, qui montait la garde autour d'elles.

La Sultane voulut revenir en caïque. On alla chercher le caïque du Sultan, tout chamarré d'or, avec ses longues rames royales. Hürrem laissa couler sa main dans l'eau, indifférente aux rives, aux échos des villageois, aux exclamations de ceux qui reconnaissaient l'embarcation. Les femmes étaient reparties en chariots. Le caïque longeait les rives, de très près.

Soudain, Hürrem vit son fils. Il attendait sur le bord de l'eau, comme s'il eût été sûr qu'elle viendrait. Il se tenait droit, enfin, et la torsion de son corps semblait avoir disparu. Elle le reconnut à peine, tant il avait maigri. Mais c'étaient ses yeux inoubliables, et ses cheveux de feu. D'un geste, il sortit de son grand manteau noir le collier bleu, et le lança vers sa mère, comme un adieu. Le collier tomba dans la barque avec un petit bruit cassé; une perle s'était perdue, éclatée.

Djihangîr salua Hürrem Sultane en croisant profondément les bras. Elle le regardait, elle était heureuse. Il était son fils, et le fils de cet homme qui jamais ne l'avait pénétrée. Le fils d'Ibrahim, disparu pour toujours.

Esther ne revit plus jamais l'infirmes au couvent des Derviches. Le Harem sut un jour par un voyageur errant qu'il était mort saintement, de la lèpre, à Jaffa. Les peuples bénissaient sa mémoire; il avait fait le bien. Hürrem ne prit pas le deuil. Elle se prépara à mourir à son tour.

Le Sultan voulut bien admettre qu'elle pouvait sortir, seule avec Firouzé, dans un carrosse qui lui fut réservé. La Sultane commença d'errer dans la Ville, en de longues promenades closes, où elle ne descendait pas.

Les travaux de construction de la grande mosquée, plus grande que la grande basilique du dernier empereur de Byzance, étaient enfin achevés.

Le rêve de Soliman était là, tout blanc, dressé comme il l'avait décidé sur la plus haute colline de la Ville. La Suleymanie qui porterait son nom pour l'éternité fut inaugurée solennellement. Roxelane ne vint pas aux cérémonies; son corps fatigué commençait de l'abandonner.

Les rois, les princes, les seigneurs de l'Est et de l'Ouest saluèrent l'enfant de pierre comme la naissance d'une ère nouvelle; des lettres officielles marquèrent cet événement symbolique. Sinan était devenu tout à fait vieux; mais il semblait de roc, comme ses mosquées. Celle-ci avait dépassé en hauteur Haghia Sophia; les marbres de Byzance avaient été utilisés partout; et les deux tombeaux de Soliman et de Roxelane étaient prêts dans le petit jardin d'ombre qui côtoyait l'immense édifice. Il ne restait plus rien de l'incendie.

L'hiver vint, plus froid que jamais. Hürrem aima la rigueur des neiges, et le silence soudain qui s'abattit sur Istamboul.

La Ville était restée brumeuse, de l'aube à la nuit. Les cris des hommes et des oiseaux n'avaient pas réussi à percer l'épaisseur mortelle de l'air, et les flèches des mosquées se fondaient dans le ciel. Les pas semblaient lourds, les femmes, dans le Harem, ne bougeaient plus, regroupées autour des braseros. Les fleurs qui venaient d'éclore, insolites, mouraient. Tout était immobile.

La Sultane voulut sortir. C'était devenu habituel, et personne ne s'en étonnait plus. On attela les chariots, on sortit les bœufs blancs et le lourd carrosse rond comme un oeuf de bois. Le cortège s'ébranla avec lourdeur, traversa les pelouses embrumées, troublant à peine les janissaires qui se réchauffaient autour de leurs feux, sur l'herbe. Nul ne savait où voulait aller Roxelane; elle sortait.

Enfoncée dans sa fourrure, elle parcourait la Ville, et regardait ses mains. Ses mains ornées de bagues, et parsemées de taches brunes qui se mêlaient aux grains roux de la peau. Les maisons aussi étaient ridées; les mosquées, à travers le brouillard, vieillissaient comme elle. La Ville entière était une vieille femme. La Sultane parcourait les rues, les terrains vagues où les premières fleurs des amandiers couvraient les troncs secs, et où nul enfant ne jouait, tant il faisait froid.

Le chariot passa devant le monastère des Derviches. Hürrem eut un sourire qui ne s'adressait à personne. Le temps lui-même se mourait; aucune viole ne venait hanter sa mémoire. Djihangîr aurait aimé cette course sans but. Mais Djihangîr avait disparu de la vie de sa mère.

Parfois, une main tentait d'arrêter la Sultane, qui passait sans rien voir. Un homme frappait le bois, pour demander l'aumône, ou par colère, elle ne savait pas. Un enfant roula dans la boue juste devant les bœufs, qui s'arrêtèrent. Hürrem continuait son chemin de rêve. Le chariot montait lentement vers la Suleymanie. Les cochers criaient pour pousser les boeufs sur les pierres de la colline. Le bois grinçait. Sur le plateau qui dominait la Ville, tout enfin s'arrêta.

Hürrem demeura longtemps immobile. Puis, dans le silence du soir, elle descendit. La rumeur autour

d'elle ne suffit pas à l'arrêter. Elle descendait comme si elle sortait de l'eau de la rivière, le visage nu, le regard perdu, libre. Les gardes s'écartèrent.

Le jardin, près de la grande mosquée sombre, reposait dans une nuit précoce. Dans l'obscurité de la brume, elle vit un grand lilas blanc, un arbre immense, dont les touffes fleuries semblaient des oiseaux prêts à s'envoler. Elle toucha le tronc, l'écorce, sentit confusément une odeur étranglée par le froid. Deux bouleaux éclairaient la nuit, leur tronc lumineux lui revenait en mémoire. La Sultane enleva ses chaussures brodées, sa fourrure, et enfonça ses pieds nus dans l'herbe naissante. Des rigoles lui coulaient entre les pieds, de petits ruisseaux clairs qu'elle faisait surgir et elle riait comme une enfant. Juste à côté d'elle, attendaient les deux tombeaux vides, le grand turbeh de Soliman, et le sien, un peu plus loin, le petit, là-bas. Mais rien ne vivait plus en elle, que ses deux pieds nus dans le froid du printemps.

Dehors, les cochers se frappaient les côtes, à grands coups de bras, pour se réchauffer. La nuit était venue; le soleil n'avait pas paru.

Il y eut un bruit sec et brusque, des chevaux au galop. Le Sultan descendit brutalement, il écarta les gardes, les cochers, la suite. Et, une torche à la main, il pénétra dans le jardin. Les ombres sautaient devant lui, un oiseau s'envola en criant.

Il s'agenouilla devant elle, lui toucha les mains. Le regard ne le voyait plus. Il caressa la bouche muette, et frappa à toute volée la joue vieillie. Il pleurait. Il fallut relever de force Hürrem inerte, dont les pieds semblaient ne plus vouloir quitter le sol. Il parlait; il lui disait qu'il lui serait insupportable de ne plus la voir.

Le regard roux fixa le vieil homme, comme si elle ne l'avait jamais vu. Quand il lui prit la main, la main se mit à revivre doucement. Elle fit un pas, deux, et marcha à ses côtés, tout près des tombeaux. Elle tremblait. Sa main atteignit les cheveux blancs, ce pays inconnu. Longtemps, ils demeurèrent ainsi, devant leurs tombes vides. Le corps de Soliman était secoué de sanglots secs, et la femme qu'il aimait le regardait toujours.

Il trouva les chaussures, les lui remit. Il l'emporta avec lui, sur son cheval, dévoilée. Le chariot les suivit, de loin; ils avaient disparu.

Le cheval refit le même chemin, parcourut au pas les rues, les collines, les terrains déserts, et le cimetière du couvent des Derviches. Sans rien dire, Soliman arrêta le cheval.

Le lendemain, la Sultane avait la fièvre, une fièvre rouge et violente qui la secouait par tout le corps. Elle restait dans ses fourrures, la bouche assoiffée, le regard souriant. Le printemps, qui naquit ce jour-là, fut éclatant.

Le soleil était revenu en même temps que naissait la fièvre de Roxelane. Les bruits résonnaient clair, les pointes des mosquées touchaient l'air, les enfants riaient dans les rues. Hürrem respirait mal, mais souriait toujours. Les médecins ne restèrent pas longtemps auprès d'elle. Ils ordonnèrent en hochant la tête des fumigations d'herbes sèches. La vie la quittait doucement, et le sourire de l'ange d'Haghia Sophia l'étranglait.

Le soir, le Sultan, qui ne savait rien encore de la maladie de la Sultane, et qui tout le jour avait administré les affaires de l'Empire, la fit chercher. L'Eunuque Blanc ne lui dit rien. Une heure plus tard, elle n'était pas venue; Soliman s'impatia.

Elle tardait. Il tournait en rond devant les Corans d'or.

Elle fut là enfin, elle portait le collier bleu de Piotr, il y avait si longtemps. Ses cheveux étaient

devenus gris, elle avait les joues tout enflammées. Et elle riait en le regardant. Il lui tendit les bras, comme autrefois.

Elle tomba, toute droite.

Sur le lit de son Sultan, elle criait en étouffant. Elle criait les noms de ses enfants morts, le nom de son père, les noms abolis. Quand elle ne pouvait plus respirer, des soupirs d'animal lui sortaient de la gorge; une bête rousse à l'agonie. Elle caressait les boules du collier bleu. Soliman ne la quittait pas des yeux. Quand elle cria le nom d'Ibrahim, il se leva, serra les poings. A l'aube, elle ouvrit les yeux.

L'air ressemblait à son regard. Les fumées des herbes brouillaient les formes devant elle. Une lueur dansait là-bas, un incendie, une aile de perroquet... Le Sultan dormait au pied du lit.

Une merveilleuse solitude s'étendit. L'aube de son dernier matin. La lance qui lui traversait la poitrine s'était lentement retirée. Une ivresse lui venait de loin, qui la rendait légère. Elle leva une main, riant du peu de résistance que lui offrait son corps. Et la main, tendue vers le jour, resta longtemps agrippée à l'aurore. Elle n'entendait plus les bruits familiers de la Ville; les pas des soldats, les cris des marins qui montaient du port, les mouettes du Bosphore, tout se taisait pour elle. Une musique dansait dans sa tête, et elle riait, la Rieuse...

Comme elle regardait lentement vers le ciel noir de la chambre, elle vit soudain ce qu'elle n'avait jamais vu. Les coupoles d'or d'Haghia Sophia, où la fixait le regard d'ange d'Ibrahim, et ses cheveux de feu. Une douleur brusque lui vrilla le dos... elle se mit à voler, portée par les ailes de l'ange.

La Rieuse n'était pas encore morte. Lorsque le Magnifique se jeta sur elle, elle reprit conscience, hoquetante. La lumière brillait au loin sur les toits blancs du Harem, où elle ne mourrait pas. Elle demanda un joueur de viole. Mais c'était interdit.

Il fut là, avec des cheveux noirs. La Sultane le vit à peine. De la main, elle toucha les cheveux. C'était la première fois qu'une viole jouait depuis la mort d'Ibrahim, il y avait si longtemps...

L'ange étirait ses griffes jusqu'au cœur de la Sultane. Il lui dessinait des ailes de feu, et les plumes, une à une, soulevaient une terrible douleur... La viole jouait tout bas; Hürrem vit à la fenêtre une ombre d'incendie. Soliman portait une robe noire déchirée, pleine de poussière, et il pleurait.

Le feu gagna le lit. Il emplissait l'air d'une invisible fumée, l'enfant s'avavançait en larmes, les yeux brillant comme des étoiles.

Une foudre transforma l'enfant à la viole. Les yeux de la Rieuse s'ouvrirent sous la morsure du soleil. L'ange se détachait du ciel, la prenait dans ses ailes, Démétrios... Leurs cheveux s'emmêlèrent, un cheval courait au galop.

Le sabot la frappa en plein front.

Soliman mit du temps à desserrer les mains de la Sultane, qui s'étaient accrochées au collier bleu.

L'Eunuque Noir vint chercher le corps de la Rieuse. On la raccompagna, par les couloirs couverts, jusqu'aux portes du Harem; trois Nubiens la portaient, enroulée dans un linge rouge. Une dernière fois, les fontaines ruisselèrent sur le corps blanc, les cheveux roux de la Sultane; une dernière fois, des mains caressèrent les hanches sèches, le ventre ridé, les épaules et les seins. Elle fut roulée nue dans

un drap vert, et on lui enleva le collier bleu.

Vite, le corps raidissant fut placé dans un chariot de nuit; vite, les bœufs l'emmenèrent au rythme de leur lourde marche, jusque sur la colline où l'attendait le petit tombeau de maître Sinan. Le turbeh était ouvert. Soliman pleura sur elle et sur l'âme perdue de son fils le fou. Il entrouvrit le drap; la bouche riait, déjà déformée, montrant les dents sur un côté. La pommette semblait avoir reçu une meurtrissure bleue, et les cheveux roux pendaient, inertes.

Le Sultan referma le drap sur ce qui fut sa femme. Roxelane était morte. Au-dessus de lui, la grande mosquée qui portait son nom luisait dans le ciel d'hiver. Le nom d'Allah triomphait sur le mihrab; Haghia Sophia n'existait plus à côté de son œuvre, qui dominait la Ville. L'ange double aux cheveux roux avait disparu de sa vie. L'Islam était vainqueur.

Esther Kyra s'était cognée à la porte du Harem. Dès le début de la maladie de la Sultane, elle avait trouvé portes closes. Elle errait, avec son panier, autour des grands toits blancs, inspectant chaque cheminée pour voir s'il en sortait de la fumée. Comment put-elle manquer la sortie du chariot funèbre ? Pour la première fois, Esther Kyra ne savait pas. Personne ne lui parlait plus; les têtes se détournaient, les eunuques semblaient ne pas la voir, elle devenait transparente. La Ville lui résistait, devenait un labyrinthe où elle se perdait, infiniment petite.

A l'intensité de son angoisse, Esther Kyra comprit que la Sultane était morte. Elle se cacha alors, changea son caftan jaune contre un manteau, et s'en alla pleurer au fond de sa maison. Sa puissance s'achevait; son amie l'avait abandonnée. Elle se balançait, l'air vague, alourdie de désastre. Dehors, on commençait à l'oublier. Esther commença à ne plus manger.

Puis elle décida de quitter la Ville désertée de son âme. Tout fut emballé, la nuit; les tapis furent roulés, ficelés, les paniers, remplis des dernières dentelles venues de l'au-delà de l'Ouest. Elle irait vers Naxos, où vivaient les puissants Juifs dépositaires du monopole des vins, des Juifs à qui il n'arriverait jamais rien. Le bateau était prêt, il ne lui restait plus qu'une seule chose à faire.

Les roses ne fleurissent pas quand il fait froid. Il fallait arracher les racines du rosier blanc au monastère des Derviches; et soudoyer le portier derviche pour entrer dans le petit cimetière où plus rien ne restait du souvenir d'Ibrahim, plus rien que ces branches dures, piquées d'épines en hiver.

La nuit tombait. Elle parvint sur la colline de la Suleymanie au moment où s'allumaient les premières torches. L'ombre de la grande mosquée dansait autour d'elle. Il y avait des gardes; elle ne sut pas comment elle entra enfin dans le jardin aux tombes. Tout au fond, là, encore enrubanné de draperies gelées, le tombeau de sa Sultane, de son amie, l'attendait. Il fallait encore creuser la terre froide, planter la tige, sans bruit.

Esther Kyra s'apaisa; elle avait fini son temps et réuni le passé. Elle caressa les grillages des fenêtres, et toucha les pans du tissu vert qui couvrait le mausolée. Rien de la Rieuse ne lui était accessible. Un sanglot la parcourut.

C'est à l'étoile d'or qui lui pendait au cou que le premier garde la reconnut. Les gardes, pour se réchauffer, avaient fait circuler entre eux du vin, de ce vin interdit que vendaient les Juifs de Naxos

dans les quartiers italiens. Et les gardes, ce soir-là, avaient perdu la tête. Ils bousculèrent Esther Kyra, puisque la Sultane était morte... L'un d'eux, brusquement, se souvint qu'autrefois, on appelait la Sultane « la Sorcière Rouge ». Ou Rousse, il ne savait plus...

Un silence se fit dans la nuit. La haine venait de naître. A l'ombre de la Suleymanie, les gardes, longtemps, usèrent la vieille Juive, qui ne disait rien. Et, à l'aube, ils s'aperçurent qu'elle aussi était morte. Ils traînèrent le corps loin des tombes, loin de la cour où les premiers croyants se rassemblaient déjà pour les libations du matin. Il fallut bien justifier le crime. Ils prétendirent que la Juive avait profané la tombe de la Sultane. Et ils ne savaient pas qu'ils disaient vrai.

Un enfant lança un caillou. Un chien noir mordilla la main morte. Du bout du pied, le marchand de beignets roula la Juive sur le côté. Tout au long de la journée, par groupes, on vint la voir; les vêtements disparurent, un par un. L'étoile avait été volée très vite par un mendiant rapide. Le corps nu, souillé, resta là, dans la boue du jour. Au crépuscule, par désœuvrement, un adolescent martela la morte à coups de bottes. Les gardes laissaient faire. Le jeune homme insulta Esther, puis, avec elle, Hürrem, à voix basse. La Juive et la Rieuse mouraient ensemble, roulées dans la même colère.

Le lendemain, le Harem sut qu'Esther Kyra était morte; il apprit en même temps que les morceaux du corps, découpés par un couteau inconnu, avaient été retrouvés dans tous les quartiers de la Ville. A Péra, une cuisse, à Galata, un bras, sur le port, la moitié d'une jambe... Le Sultan entra dans une grande colère, et les gardes furent exécutés pour n'avoir pas enseveli le corps à la hâte, comme le voulait l'Islam. L'oubli recouvrit la mort d'Esther, et le Sultan continua d'aller voir sa mosquée. Mais jamais il n'allait voir, à l'ombre des cyprès, la tombe de la Rieuse.

Les années oublièrent.

Soliman vieillissait, enrhumé en lui-même. Il avait banni toute joie dans le Sérail, et le Harem ne riait plus. L'interdit de la musique durait encore.

Firouzé mourut un jour, parce qu'on l'avait surprise aux bras du jeune eunuque qui aimait tant ses cheveux blonds. L'eunuque fut étranglé; Firouzé subit le sort réservé aux almées fautives, et fut jetée vive dans le Bosphore, cousue dans un sac. Ses cris s'entendirent jusque sur le port, dans la nuit.

Le nouveau Prince Héritier avait continué à boire après la mort de sa mère. La rumeur lui avait donné le nom qui lui resta plus tard et qui fut son nom de Sultan, celui de Selim l'Ivrogne. Mais il n'était pas méchant et, au moins dans ses ivresses, il riait encore.

Le Magnifique guerroya jusqu'au terme de sa longue vie. La Ville murmura un jour que son fils assassiné, le prince Mustapha, était ressuscité; et là-bas, aux marches de l'Empire, il avait réuni des troupes pour se dresser contre son père. L'histoire du faux Mustapha s'étouffa comme elle était née, dans le vent qui pousse les nuages.

La guerre reprit, une fois de plus, du côté de l'Ouest, où grouillaient les désirs de l'Empire ottoman. Soliman partit se battre contre les Hongrois. Il se mourait. Il le savait. Mais il n'entendait pas montrer la faiblesse de son vieux corps. L'heure vint.

C'était un matin de bataille, sous les murs de Belgrade.

En entrant dans la tente du Sultan, alors que déjà les janissaires s'éveillaient, le Grand Vizir perçut un silence inhabituel. Le Magnifique était mort pendant la nuit, en plein sommeil, seul. Le Vizir lui ferma la bouche, et commença à l'habiller, avant qu'il ne se raidît. Bientôt le cadavre royal fut en costume de combat, les insignes du pouvoir dans les mains. La bouche s'était rouverte; il fallut serrer la jugulaire du casque. Le Vizir l'installa sur son trône de campagne. Du dehors, on ne voyait pas les yeux fermés.

Un formidable cri salua le Sultan mort, que les janissaires croyaient vivant. Ils se battirent comme de coutume. Toute la journée, le Grand Vizir boucha les orifices du mort avec de l'étope. Pendant la nuit, il appela le médecin qui ôta le cœur, les viscères, le foie, et qui l'aida à reconstituer la silhouette du Magnifique.

Pendant près de quarante jours, le Sultan mort, installé dans sa litière, suivit les batailles de ses soldats. Lorsque la victoire fut assurée, le Grand Vizir fit alerter le Prince Héritier, et annonça que le Padichah, Maître de l'univers, venait de mourir. On posa le corps sur un chariot, et, lentement, de Belgrade à Istantoul, on le conduisit au tombeau que lui avait préparé Sinan, tout près de son épouse Roxelane, au pied de la Suleymanie.

Ce qui reste d'eux y est encore, miettes et cendres aujourd'hui. Des écharpes poussiéreuses, teintées au vert de l'Islam, flottent vaguement dans l'ombre. Le vent agite les cyprès et les arbres fruitiers; l'hiver, le cri des mouettes agace la neige. Haghia Sophia a retrouvé sa noire splendeur, et les ors de ses anges.

Ainsi s'oublia d'âge en âge la véritable histoire d'Alexandra, dont le nom turc signifiait « la Rieuse », et qui avait les cheveux roux, comme l'ange d'or d'Haghia Sophia.